

40 pages

LA FIN D'UN PROVERBE, PAR F. de VERNEUIL.

40 pages

# Le Samedi

VOL. XXIV, NUMERO 10  
MONTREAL, 17 AOUT 1912.

Journal Illustré Hebdomadaire

Le Numero  
5 cts



*Photo. R. R. Sallows, Goderich, Ont.*

LA PROMENADE AU BOIS.

# LA REVUE POPULAIRE

Magazine Mensuel Illustré

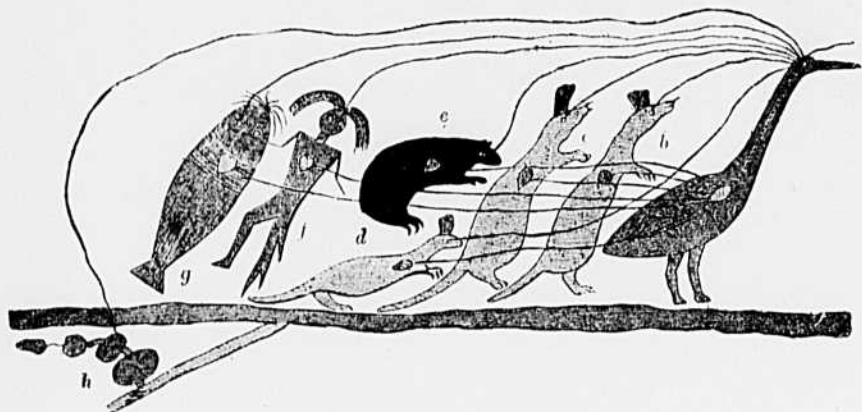
de 132 pages

10 cts le numero en vente dans tous les depots

\$1.00 d'abonnement par an, ou 50c pour six mois.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edit.-props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.



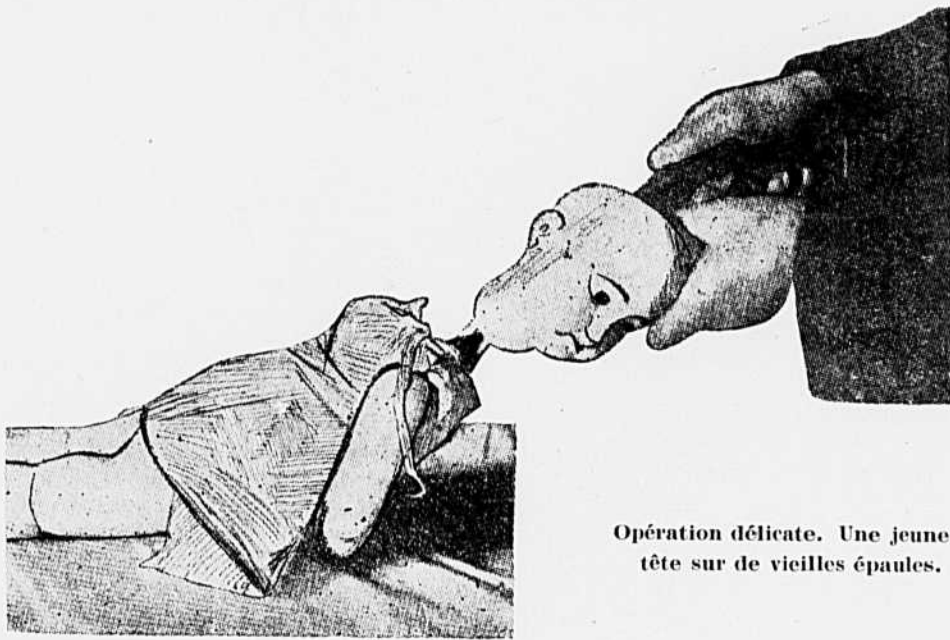
Pétition des Indiens Chippeways

Trois romans, vingt-trois articles et plus de trente gravures, tel est le contenu de la "Revue Populaire" du mois d'Août, soit cent trente-deux pages de lecture intéressante pour le prix minime de 10 cents.

Cela suppose de longues heures de plaisir qui, non seulement coûteront une somme insignifiante, mais pourront se renouveler car la "Revue Populaire", toujours instructive, est un magazine à conserver.

Avec le numéro du mois d'Août vous pénétrerez dans le silencieux monastère des Trappistes et vous verrez à quelle vie rigoureuse s'astreignent ces religieux.

Vous assisterez ensuite aux curieuses cérémonies du mariage au pays d'Annam, puis, si vous aimez le foot-ball, un article écrit par un professionnel vous donnera d'utiles conseils.



Opération délicate. Une jeune tête sur de vieilles épaules.

Vous vous amuserez au récit des aventures véridiques de fondateurs d'empires chimériques tels que le Roi de la Lune; vous lirez une humoriste nouvelle de Rudyard Kipling et des articles documentés sur la manière de compter des sauvages, les animaux bizarres, les grandes pêches en mer.

Si vous aimez les cartes vous apprendrez un tour intéressant et peu connu et si vous avez une petite fille vous lui lirez un article sur les poupées qui fera sa joie; etc., etc.

Bref, il y en a pour tous les âges et pour tous les goûts dans ce numéro très varié qui comprend en outre trois romans: un breton, un canadien et un californien.



Pont de chalutier après une journée de pêche.

Réclamez-le sans tarder à votre dépositaire ou aux Editeurs-propriétaires,

POIRIER, BESSETTE & CIE,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

## LA REVUE POPULAIRE

POIRIER, BESSETTE et CIE, Edit.-prop.,  
200, Boul. St-Laurent.

### Coupon d'abonnement

Veuillez trouver ci-inclus \$1.00 pour un an, 50 cents pour 6 mois d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom . . . . .

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Rayer les mots nuls suivant l'abonnement que vous désirez, écrivez lisiblement votre nom et résidence et envoyez à l'adresse ci-dessus.



Epinouche et son nid

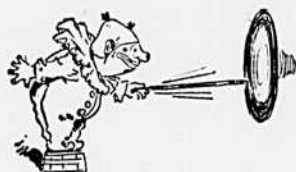
Gravures extraites du No d'Août de la "Revue Populaire", maintenant en vente dans tous les dépôts.

<p><b>ABONNEMENT</b> (Payable d'avance)</p> <p>Canada et Etats-Unis</p> <p>Six Mois . . . . . \$1.25</p> <p>Un An . . . . . 2.50</p> <p>Montréal et Europe</p> <p>Un An . . . . . \$3.50</p> <p>Six Mois . . . . . 1.75</p>		<p>(Fondé en 1889)</p> <p><b>LE SAMEDI</b></p> <p><b>JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE</b></p> <p>Organe du Foyer Domestique</p> <p>PRIX DU NUMERO : 5 cts</p>		<p><b>HEURES DE BUREAU :</b> De 8.40 a.m., à 5.45 p.m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a.m., à midi.</p> <p>Tarif d'annonce fourni sur demande.</p> <p><b>POIRIER, BESSETTE &amp; Cie,</b> Tél. Main 2680 Propriétaires, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.</p>	
---	--	--	--	---	--

Entered March 23rd at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S., as second class matter under Act of March 3rd 1879



## La Fin d'Un Proverbe



N dit communément: "la parole est d'argent et le silence est d'or". C'est un proverbe souvent vrai mais souvent aussi—comme tous les autres, d'ailleurs—magistralement démenti par les circonstances.

Mes lecteurs se souviennent peut-être d'un très joli conte où il est question d'une gentille fillette qui eut pitié d'une pauvre vieille et lui rendit le service d'emplier sa cruche à la fontaine; la vieille femme était une fée qui, en récompense, accorda à la fillette, le don de laisser tomber de ses lèvres une fleur ou une pierre précieuse à chaque parole qu'elle dirait dorénavant.

Ceci n'est que de la légende assurément et bien des personnes le regrettent car, avec un semblable don, il leur suffirait d'une journée bien employée pour faire une fortune considérable...

Eh bien, pour quelques favorisés, cette légende n'en est plus une et ceux-là peuvent carrément retourner le proverbe et dire que, pour eux, la parole est d'or.

Nous en avons la preuve sur quelques grandes scènes théâtrales; la prochaine "saison" sera le recommencement d'une pluie d'or s'échappant en harmonieuses cascades des lèvres de certains acteurs et chanteurs.

×

Prenons, par exemple, le fameux ténor Caruso; jadis à Naples il était payé deux dollars par soirée, aujourd'hui, il se contente de deux mille cinq cents. Comme il chante environ quatre-vingts fois par an, cela donne le joli total de deux cent mille dollars!

En supposant qu'un homme aurait le don de laisser tomber un dollar à chaque mot prononcé, cela lui laisserait la faculté de dire 250 mots par heure pendant dix heures chaque jour et cela toute l'année pour gagner semblable somme!

A propos de Caruso, voici un fait authentique montrant à quel point la parole est d'or pour lui. Il y a quelques années, étant à New-York, il assistait à une représentation théâtrale où il prenait grand plaisir, on vient alors lui exprimer le désir d'un milliardaire de l'avoir immédiatement à une soirée non loin de là. Caruso commence par refuser puis, entendant les extraordinaires propositions qui lui sont faites, finit par céder, s'absente juste le temps de l'entr'acte et revient un quart d'heure plus tard ayant chanté et encaissé trois mille dollars!

Ce n'est pas une exception; d'autres pour ne pas réaliser des gains aussi fabuleux n'en ont pas moins une appréciable mine d'or au fond de la gorge.

Il n'est pas nécessaire d'être chanteur, le simple langage "parlé" enrichit volontiers ceux qui peuvent et savent en user convenablement.

Sarah Bernhardt encaisse environ 1000 dollars à chaque fois

qu'elle joue. Coquelin en recevait un peu moins: 900 ainsi que Mounet-Sully. C'est encore raisonnable!

×

Le théâtre, on le voit, nourrit assez bien son homme. Toutefois, c'est comme partout: beaucoup d'appelés et peu d'élus. Tous n'ont pas le même sort surtout relativement à ceux qui composent ou écrivent musique et paroles que d'autres interpréteront moyennant une respectable pile de bank-notes.

Parmi les auteurs, très peu arrivent à la fortune; d'après une statistique soigneusement établie et portant sur cinq cents auteurs et compositeurs, on voit que sept seulement d'entre eux ont fait, au cours d'une année, un gain supérieur à vingt mille dollars; huit ont encaissé de dix à vingt mille; vingt-sept de quatre à dix mille; une trentaine, de deux à quatre mille, quant aux 430 autres, en dépit de leur génie ils ont atteint tout juste le salaire d'un petit employé...

Heureux encore ceux qui ne meurent pas de faim quoique laissant des oeuvres qui feront prime par la suite et rapporteront des millions à leurs interprètes!

×

La "voix d'or" n'a pas toujours été une réalité et si certains chanteurs et acteurs de jadis pouvaient revenir sur terre, ce ne serait pas pour eux une mince stupéfaction que de constater le prix que se payent les cordes vocales de choix.

D'anciens documents nous apprennent qu'aux quinzième et seizième siècles, un directeur de troupe toucha pour tous frais et tous salaires la somme de... 96 dollars!

Trois comédiens, des plus réputés, obtinrent, pour une représentation devant le duc de Bretagne, la somme, qui parut énorme, de 127 dollars pour eux trois naturellement.

Ils furent plus favorisés que cet autre directeur de troupe qui n'eut à partager à son personnel que la somme de trente-deux dollars...

Cela ne ressemble guère à Caruso ni à Sarah Bernhardt!

Un peu plus tard cependant, sous Louis XIV, on voit déjà des artistes ayant leur vie assurée au moyen d'une pension, puis, avec Molière s'organise une troupe dont chaque membre arrive à toucher annuellement le chiffre respectable pour l'époque, de dix-huit mille francs soit près de trois mille six cents dollars.

Depuis lors cela n'a fait que croître et embellir pour en arriver aux résultats d'aujourd'hui.

Sans doute nous sommes des premiers à trouver justifiée la faveur dont jouissent des artistes tels que ceux cités plus haut et nous applaudirons à leurs succès mais,

entre l'organe qui exécute et le cerveau qui produit, nous trouvons que l'écart est encore trop grand; devant l'acteur le public oublie trop souvent l'auteur.

Il se fait même souvent, autour du nom de ce dernier un silence qui n'est pas d'or non plus pour lui.

Je terminerai par l'exemple d'une autre classe de gens qui rétablissent le proverbe dans sa primitive tournure et ceux-là sont plus nombreux que les chanteurs à mille dollars la soirée; ce sont les amoureux.

Ceux-là savent particulièrement que les plus longs discours ne sont pas les meilleurs; ils ont, au moyen des yeux, un langage qui n'en est pas moins expressif.

C'est toujours pour deux coeurs qui s'aiment que le silence est d'or.



La parole est d'argent...  
Mais la chanson est d'or.

## NATURELLEMENT



Le grand-père.—Méchants enfants, si vous n'êtes pas sages, je vais tous vous fouetter!

Les petits.—Mais, grand-père, il faut bien qu'on ait quelqu'un à bâdrer; alors qui donc ce sera si ce n'est pas toi?

## ET VOILA!



—Es-tu content d'être venu à la messe?

—Oh oui, papa, et je serai bien content d'y retourner dimanche prochain.

—Qu'est-ce qui te rend si heureux?

—C'est quand le monsieur a passé avec un plat rempli de monnaie. J'ai pris un 10 cents et toi, papa, combien que tu as eu?

## UNE JOB "UP TO DATE"



—Hélas, madame! je voudrais bien travailler mais c'est bien difficile de trouver un emploi de mon métier!

—Que faites-vous donc?

—Je suis poseur de la ligne pour la télégraphie sans fil...

## MOISSONS ET GLANES

O champ, quand Messidor tout de jaune t'habille  
Et que le paysan qu'entraîne une chanson  
Sur ta fertilité va couchant la moisson.  
L'or mouillerait d'un pleur le tranchant des  
faucilles.

S'il ne laissait au pauvre au moins une grappe  
pille.

La gerbe, abandonnant sa modeste rançon,  
Va plus belle à la grange en faisant au buisson  
L'aumône des épis retenus aux brindilles.

Il n'est pas de râteau d'une dent si profane  
Qu'il ose au miséreux voler le blé des glanes.  
Pendant notre vie est comme une moisson,

Je suis le malheureux qui voit rentrer les gerbes;  
Mais pour moi rien ne reste au sillon que des  
herbes  
Et vous partis, épis, que l'automnal frisson.

## IL ETAIT JEUNE, MAIS...

Pour un enfant si jeune, il était très savant je vous assure, il lisait des romans, des journaux, etc.

—Papa, dit-il, c'est vrai que mon oncle Oscar va se marier vendredi?

—Oui, dit le père, ton oncle Oscar n'a plus que trois jours.

Le petit gars soupira profondément. Les trois derniers jours, papa, ils leur donnent tout ce qu'ils veulent pour manger?

## IL N'EST PAS BIGAME

Un magistrat tout récemment nommé était absorbé dans la lecture d'un volumineux document judiciaire. Levant les yeux, il vit devant lui un homme qui attendait patiemment, accompagné d'un policier. Le juge s'adressant à ce dernier, lui dit:

—De quoi est accusé cet homme?

—Bigamie, Votre Honneur, répond le policier, il a trois femmes.

Le nouveau juge posa ses coudes sur le pupitre, joignit les mains et dit sévèrement:

—A quoi sert donc toute cette éducation, toutes les écoles du soir, toutes les écoles techniques et mille autres moyens de s'instruire? Je vous prie de vous rappeler, dans un autre cas comme celui-ci, lorsqu'un homme a marié trois femmes, il n'est pas coupable de bigamie, mais de trigamie.

Il est absurde de ridiculiser le passé, car ceux qui sont en route vers l'avenir appartiendront bientôt au passé.

## AVENTURES DES TROIS NAINS



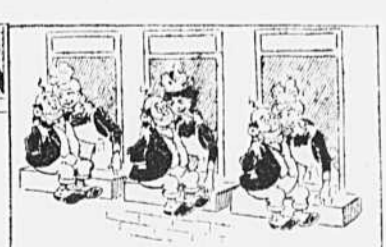
1 Regardez comme ils courent, les petits nains; ce n'est pas étonnant car leurs blondes les appellent, mais, hélas! elles sont à un étage bien haut!



2 Mais les nains sont gens pratiques et lorsqu'on a, comme eux, fait de la gymnastique et que l'on possède un bon chapeau à ressort...



3 ...ce n'est qu'un jeu de s'élancer d'un bond jusqu'à la fenêtre comme vous le voyez.



4 Ce qui prouve que l'amour est ingénieux et sait toujours atteindre son but même quand il paraît trop élevé.

## OU DONC EST SON COEUR?



—Adieu, chère adorée, je vais aller maintenant recevoir ma fessée, mais la pensée de ton amour me soutiendra dans cette cruelle épreuve et je n'aurai pas le cœur trop brisé...

## IL MANQUE D'EXPERIENCE



(Trois heures après minuit).—Je me demande ce que va dire ma femme lorsque je vais rentrer?

L'ami.—Mon cher, si tu étais marié depuis aussi longtemps que moi, c'est une question que tu n'auras pas besoin de te poser.

## ÇA LUI FERA PLAISIR



La mère.—Si tu persistes à vouloir épouser Jean, je te préviens que je n'irai jamais vous voir!

La fille.—Voudrais-tu dire ça dans le phonographe?

La mère.—Pourquoi?

La fille.—Je veux le donner à Jean comme présent de noces...

# COUPS DE PITON

Si un ami vous demande de l'argent, réfléchissez et choisissez lequel des deux vous voulez garder.



—Batêche! on bâtit plus haut à Montréal qu'à Ste-Joséphine du Lac! Ça c'est pas du bois rond...

O dit qu'un inventeur a trouvé le procédé pour fabriquer un whisky sentant le café lorsqu'on est embrassé par sa femme. Ce fabricant fera une fortune rapide.

La femme et l'homme, a dit Henry Becque, vont ensemble comme la chaîne et le boulet.

La Chine se demande actuellement ce qu'elle a aux lieu et place de son ancien gouvernement: une république, l'anarchie ou une dictature militaire?

Le vrai pêcheur à la ligne est celui qui achète pour \$50 de matériel, en dépense autant de tickets de chars, prend un poisson pesant une once et se croit le plus heureux des hommes.

Il y a des hommes qui font autant de préparatifs pour attrapper un moustique que s'ils allaient à la chasse à l'éléphant.

Un homme est plus facilement disposé à trouver de l'esprit à une femme si celle-ci est jolie.

L'intelligence de quelques-uns ressemble à une bouteille d'eau: on voit clair à travers.



...quatorze, ...dix-huit... treize et demi... c'est tout de même utile de savoir compter...

Les hommes ont bien tort de se moquer des femmes qui ont peur des souris alors qu'eux-mêmes craignent tant les microbes qui sont encore bien plus petits.

Ce qui rend certaines personnes généreuses c'est parfois tout simplement l'envie de le paraître.

Il suffit du mariage pour transformer la jeune fille la plus ingénue en détective de la plus grande finesse.

L'opinion des autres nous paraît toujours juste quand elle est conforme à la nôtre.

Avez-vous remarqué qu'en voyage d'agrément on dépense plus facilement un dollar pour envoyer des cartes à ses amis que deux cents pour en envoyer à sa famille?



La demoiselle.—On m'a dit que vous aviez "Le Sourire Charmeur"...

Le commis.—Oh, mademoiselle, ça me fait plaisir de vous entendre dire cela!

La demoiselle.—Que pensez-vous donc? Je vous demande si vous avez le morceau de musique portant ce titre, et pas autre chose!

Trop souvent la popularité ne vaut pas le prix qu'elle coûte.

Un homme qui aime véritablement une femme est celui qui obéit sans sourcilier lorsqu'elle lui demande de boutonner ses bottines avec une épingle à cheveux.

Un homme ajuste à sa tête le chapeau qu'il achète; une femme ajuste la sienne au chapeau qu'elle a acheté.

Une des choses qui étonne le plus une femme c'est qu'un homme peut ouvrir un télégramme sans être nerveux.

Règle générale: on préfère entendre dire du mal de ses amis que du bien de ses ennemis.



—Et combien d'étages, mon doux Seigneur! Huit... douze... sept... quinze... seize...

Un homme avec une grosse voix a parfois de petits arguments.

La faiblesse de caractère émousse toutes les vertus et en fait des armes inutiles.

Quand les blancs sont tués à coups de fusil, dit un proverbe malgache, qu'ils ne s'en plaignent pas, ils sont victimes de leur propre industrie.

La finesse, pour un homme, consiste parfois à en dire plus long qu'il n'en connaît; pour une femme c'est presque toujours le contraire.

Un câblogramme nous apprend qu'une jeune fille d'outre-atlantique vient d'épouser son grand-oncle et devient ainsi la tante de sa mère; à quand celle qui épousera son beau-père et deviendra ainsi sa propre belle-mère?

L'homme change de couleur aussi facilement qu'un caméléon; il devient vert de jalousie, rouge de colère, blanc de rage et de temps en temps cela ne l'empêche pas d'être "dans le bleu".

Lorsqu'une femme devient malade au point de négliger sa toilette, il est grand temps d'appeler le docteur.



...vingt-huit... trente deux... et il y en a encore! Ça, c'est un chiffre qui renverse un homme!

## LE MOYEN



—Viens-tu au théâtre?

—Cette question bête! Tu sais bien que je n'ai rien comme robe à mettre!

—Viens pareil: on va aller aux vues animées au Machinscope, la machine rate à chaque instant et la salle est noire presque tout le temps.

LE SAMEDI  
PETITE MODIFICATION

Une actrice chantait, paraît-il, régulièrement:

"L'amour est enfant de bohème,  
"Il n'a jamais, jamais connu Benoît."

En vain on lui fit observer que le véritable vers était: "Il n'a jamais, jamais connu de loi",—elle répondait que ces mots "de loi" n'avaient aucun sens, qu'elle ne savait pas ce que voulait dire ce "de loi", tandis qu'il était très compréhensible que l'amour qui est enfant de bohème n'eût pas connu un nommé Benoît.

## UN NAIF

Champoireau est fiancé à une riche héritière; mais le mariage lui fait peur.

—Gros bête, lui dit son père, est-ce que je ne me suis pas marié, moi?

—Oh! toi, c'est différent! répliqua vivement Champoireau: tu as épousé maman, tandis que moi je vais épouser une étrangère.

## CONSOLATION

Petite mère gronde sa fillette.

—Maman, j'le ferai plus.

—Mais tu dis toujours que tu ne le feras plus et tu recommences toujours.

—Ben, oui, maman... mais quand j'te le dis, ça te fait plaisir tout de même.

## DOUCE ILLUSION



—C'est curieux comme ce costume vous rajeunit; on me prendrait facilement pour ma fille!

On apprend à aimer comme on apprend à parler; par l'exercice constant de cette noble faculté du cœur.

## ERREUR N'EST PAS COMPTE



—Dites donc, waiter, c'est un 10 dollars que je vous ai donné.

—Excusez, m'sieu, c'était un 5 simplement...



—Je vous dis que c'était un 10, abruti! allez me chercher le maître d'hôtel... plus vite que ça!



—Aussi vrai que j'ai mon bon sens, je vous dis que j'ai donné un 10 dollars!

4—Le waiter prétend le contraire...

## UN CHANCEUX

Brown.—Ce que tu es chanceux, toi, mon vieux! Ainsi tu as marié une fille qui vaut un demi-million.

L'autre, (qui a l'air triste, malgré sa chance).—Oui.

Brown.—Tu devrais au moins payer quelques coups.

L'autre.—Correct, mais attends donc quelques minutes, je vais courir à la maison pour voir si je pourrais avoir une piastre...

## ELLE CONNAISSAIT SA VALEUR

—Et quels sont les gages, Madame?

—Oh! je paie toujours une personne pour ce qu'elle vaut.

—Non, merci.

## TOUJOURS

—Quelle est la meilleure chose à faire pour un homme quand sa femme veut avoir de l'argent et qu'il n'en a pas?

—Oh! il n'y a absolument rien à faire, dans cette circonstance, tout ce qu'il fera, sera mal.



—Le maître d'hôtel, (en s'en allant). Sûrement, c'est un fou!

Le client.—Pétard de bonsoir!! le v'là mon 10 dollars... il était dans ma poche de veste...

## PAS FLATTEUR POUR LUI-MEME

Le professeur.—Qu'avez-vous à rire ainsi?

L'étudiant.—Excusez-moi, mais je riais d'une de vos réflexions...

Le professeur.—Soyez donc plus sérieux. Je ne comprends pas que l'on se mette à rire à chaque chose idiote que l'on voit ou que l'on entend.

## LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

—M. le Professeur, vous qui êtes un savant, à quoi pourrai-je reconnaître si le bouquin de ma pipe est en ambre vrai?

—C'est facile: mettez-le dans l'alcool pendant 24 heures, s'il est complètement fondu, vous êtes certain que c'est de l'ambre véritable.

## UN PROVERBE FAUX

—Tu dis que tes chaussures te font mal? Si le proverbe est vrai, tu ne les a pas payées...

—Bâdre-moi donc pas avec tes proverbes menteurs; est-ce que mon chapeau et mon habillement me font mal?

# L'ILLUSION

(Nouvelle Sentimentale)

—Ah! pensa Jacques Vital, une lettre d'elle!

Parmi l'amas d'enveloppes que le garçon du journal lui tendait, il reconnaissait du premier coup d'oeil l'écriture haute, fière, les caractères d'imprévu et de chimère, les lignes d'Elle.

Quand il y avait trois ans déjà, on lui avait remis la première, — comme cette fois-ci, parmi d'autres, — son regard avait été frappé, guidé vers le mystère de ces signes légers, de cette âme des lettres qui montait vers lui dans la brume violette de l'encre.

Et, après cette enquête rapide, cette pesée, cette flairée particulière à l'homme devant l'inconnu de l'enveloppe, — les femmes la déchirent, elles, brusquement, plus curieuses, moins défiées, — il avait été conquis du coup par la simplicité, la naïveté digne et franche du sentiment qui venait à lui.

On le lisait, on le suivait depuis longtemps; ses articles et ses livres étaient attendus, désirés parce qu'ils révélaient toujours une qualité d'âme, signifiaient des idées sinon pareilles, du moins correspondantes. "Certains écrivains, disait-on, pouvaient, devaient remplacer dans certaines circonstances ces admirables "directeurs de conscience" qui, au XVIIe siècle, manièrent et régèrent si heureusement l'esprit du temps, l'esprit des femmes. Leur subtilité même en faisait d'heureux casuistes, d'habiles connaisseurs en caractères, les disposait à comprendre les variations infinies et délicates d'une mentalité féminine.

Vital avait tourné la page, le mot de la mentalité le choquant par sa pédanterie; mais la fin de la lettre était d'une grâce si fraîche qu'il avait souri, désarmé.

Et, à son grand étonnement à lui-même, quelques jours plus tard, il avait répondu aux initiales données, L. F. L'inconnue, discrètement, après s'être fait attendre un peu, remerciait, touchée, heureuse.

Il y avait trois ans que cette correspondance se poursuivait.

Peut-être, au début, y avait-il un peu de "littérature" en tout cela; il n'est pas bien sûr que Jacques n'ait pas fait recopier, avant de les expédier, quelques-unes de ses lettres avec l'économique et pratique pensée d'un roman en train de s'écrire tout seul; mais bientôt il cédait au charme impersonnel, désincarné de L. F., et cette "copie" désintéressée devenait pour lui la plus précieuse vacance au milieu de l'énorme labeur.

Tantôt elle lui commentait ses contes ou ses livres, indiquant d'une plume légère ce qu'elle aimait mieux, ce qu'elle aimait moins, disant les pourquoi, avec une justesse inouïe; elle devenait ainsi la voix du public, une voix sans visage et sans nom, elle personnifiait le vague murmure, l'infinitésimale sensation par quoi l'écrivain est averti d'avoir plu ou déplu. D'autres fois elle parlait d'elle, sollicitait un conseil, souhaitait une opinion.

Dans ces cas-là elle mettait son âme à nu, une petite âme très compliquée et très simple, faite de sensations plutôt que de pensées, curieuse et distraite, pratique et sentimentale, volontiers attachée d'ailleurs à s'analyser et à s'expliquer par une sorte de fatuité intellectuelle qui est assez commune chez les femmes.

—C'est une brave petite bourgeoise inoccupée à qui manque un confesseur, disait le psychologue à ses heures moroses.

Car il ne savait rien d'elle, pas même de sa personne physique; seulement cette phrase hypocrite un jour glissée: "Moi qui ne suis pas trop laide, dit-on." Jacques savait aussi qu'elle était veuve: il l'imaginait vivant une existence chaste, nette, réglée, dans une maison propre et bien eirée; il aimait à la créer dans ses rêves.

Jacques Vital éparpilla du pouce le paquet de lettres sur les coussins du fiacre qui l'emportait; des enveloppes jaunes à entêtes, des bleues aux adresses élégantes, des enveloppes fanées aux souscriptions maladroites et grossières; sans ouvrir il reconnaissait: offres de fournisseurs, tentatives d'aventurières, injures d'anonymes... pourtant, par acquit, il rompit les angles, parcourut les missives.

Une seule l'intéressait, il la regardait plus souvent à mesure que le tas décroissait, goûtant un plaisir dans son impatience matée de la lire.

La voiture passait sous les arbres de l'avenue Gabriel, une fraîcheur verte faisait place à la sécheresse brûlante des rues et des places; il respira, regarda le ciel voilé d'arbres, les arbres éclairés de ciel, huma une gorgée heureuse...

Il lisait:

"Oui, j'ai compris votre dernier livre et son titre si triste, la "Veille du Bonheur"; je sais que tous ou presque tous nous croyons toujours être à cette veille-là et que nous n'en atteignons jamais le lendemain... peut-être bien heureux encore d'avoir au moins gardé l'illusion? Il me semble, et surtout depuis vos dernières lettres, que ce roman a été un peu écrit pour "nous", d'après nous, et cela me rend si fière et me met si haut à mes yeux d'être pour si peu que ce soit quelque chose dans votre oeuvre!

"Je voudrais vous poser une question: si Rodolphe de Montal avait rencontré Madeleine avant son mariage au lieu de ne la connaître que deux ans après, croyez-vous que leur vie n'aurait pu être changée? croyez-vous qu'ils n'auraient pu conquérir ce "lendemain de bonheur", insaisissable suivant vous? Il y a, beaucoup plus que vous ne le pensez, une parité de situation entre ces personnages de votre roman et nous, personnages de la vie, au moment de prendre une décision grave et irrévocable, je voudrais faire enfin tomber ce voile à travers lequel nous nous parlons depuis trois ans... Le voulez-vous aussi? Il m'a semblé lire ce désir à travers les lignes de vos dernières lettres.

"Mon Dieu! comment régler les formes de cette rencontre? Il faut bien que ce soit terriblement banal, puisque vous ne me connaissez pas de vue. Enfin!... Voulez-vous vous trouver demain, à neuf heures du soir, au pied du cheval de Marly de droite, dans l'avenue des Champs-Élysées? Je tiendrai à la main une petite botte de roses et j'aurai une robe bleue. Vous, vous n'aurez pas besoin de signes, puisque je vous connais par vos photographies: pourtant piquez votre boutonnière d'une fleur pareille, afin que nos bouquets du moins se saluent.

"Voulez-vous, ami?"

Jacques Vital s'habillait avec lenteur; en brossant ses cheveux devant sa glace, il considérait son visage vieilli, fatigué de travail et de pensée, ses traits détendus par les découragements, tirés par les luttes, notait le pli amer et désenchanté de sa lèvre. Et derrière lui, comme un fantôme, passait et disparaissait sa figure de souvenir, sa face éclairée et ardente autrefois.

Il songeait que, par coquetterie ou par insouciance, il ne s'était pas fait photographe depuis longtemps: les portraits de lui qu'on donnait retardaient au moins de dix ans.

—Si elle ne m'a jamais vu autrement, je ferai bien de mettre la rose.

Il sépara une fleur de la petite botte apportée par son domestique, l'éleva en l'air. C'était une rose-thé d'une langueur fragile: quelques pétales tombèrent.



Jacques reposa la fleur avec un sourire.

Jacques reposa la fleur avec un sourire.

—La vulgaire prudence, murmura-t-il; restons anonyme.

Il sortit; l'air était doucement lumineux, comme si des élan mourants de soleil palpitaient encore dans l'étendue; malgré le bruit criard des cafés-chantants sous les arbres et le grondement des autos sur la chaussée, le silence suprême de la nuit dominait dans les ombres allées; les branches étaient lourdes du sommeil des oiseaux. Pourtant l'ombre s'ouvrait, poussant devant lui des couples, des toilettes claires de femmes, des silhouettes d'hommes, plus sombres.

Tout à l'heure peut-être ils seraient un de ces couples, le bras de l'amie inconnue frémissait sur sa manche. Pourquoi, comme dans les romans, cela ne se terminerait-il pas plus tard par un mariage? N'était-il pas libre, presque riche?

Il s'approchait du piédestal, et sa démarche se fit plus courte et plus ramassée; Jacques distinguait sur la blancheur de la pierre une longue et fine attitude penchée, la souple et naïve attente d'une femme aux traits vibrants. A la lueur des électrophores, une nuance dorée de cheveux vint à lui, et des yeux de délices brillèrent.

—Mon Dieu! qu'elle est jolie!

Il était dans l'ombre et elle ne pouvait pas le distinguer; immobile, il s'enivra de cette image.

Mais quelqu'un dépassait l'angle obscur, s'avancait dans la clarté. Jacques Vital vit l'inconnue tressaillir et se lancer... il y eut une rencontre brusque, presque un heurt, un moment d'hésitation; elle murmura:

—Pardou, Monsieur, je me trompais...

Le passant, après un salut, s'éloignait; l'écrivain, d'un coup d'oeil, vit un jeune homme aux traits heureux, à la boutonnière fleurie d'une rose.

—Elle l'a pris pour moi.

Un moment il séjourna dans l'ombre, sentant le bonheur à toucher, toute une nouveauté de joie et d'amour offerte, la possibilité des recommencements... du bout des doigts sournois il jeta un baiser à l'inconnue:

—Il vaut mieux faire souffrir une illusion que de la faire déchoir.

Jacques s'effaça, s'absorba dans l'ombre...

— o —

### LE DOYEN SWIFT ET LE DOMESTIQUE

Un ami du doyen Swift lui envoya un jour un turbot, en présent, par un domestique qui avait souvent fait des commissions semblables, mais qui n'avait jamais reçu la moindre marque de générosité du doyen.

Après avoir obtenu accès dans la maison, il ouvrit la porte du cabinet, et, posant brusquement le poisson, cria d'une voix bourrue:

—“Mon maître vous envoie un turbot.”

—“Jeune homme,” dit le doyen en se levant de son fauteuil, est-ce là la façon dont vous vous acquittez de votre message? Laissez-moi vous enseigner de meilleures manières; asseyez-vous dans mon fauteuil; nous changerons de rôles, et je vous montrerai à vous conduire à l'avenir.

Le garçon s'assit, et le doyen allant à la porte, s'avança jusqu'au garçon d'un pas respectueux, et faisant un profond salut, dit:

—Monsieur, mon maître vous présente ses compliments affectueux, espère que vous vous portez bien, et vous prie d'accepter un petit présent.

—Vraiment? dit le garçon; reportez-lui donc mes remerciements sincères, et voici une demi-couronne pour vous.

Le doyen, ainsi poussé à un acte de générosité, rit de tout son coeur, et donna au garçon une couronne pour son esprit.

### OU DONC?

—Quand je me marierai, dit la jeune fille, je ne veux pas d'un homme qui boit, fume, joue aux cartes, ou qui a un club. Cependant, je veux qu'il s'amuse bien.

—Où donc? demanda-t-il?

— o —

Voici l'histoire de plus d'une opinion: on l'adopte par contradiction, on la soutient par entêtement et on l'abandonne par lassitude.—Charles de Freycinet.

C'est après la désastreuse campagne de 1870.

Les enfants sortent de l'école, il est 11 hrs 1/2.

Un petit français se dit à part soi: “Je suis trop petit pour battre les allemands; c'est bien dommage! mais je pourrais bien en faire courir un... c'est ça!

Apercevant un grand policeman, il l'accoste et lui demande très poliment:

—Veuillez me dire l'heure, Monsieur. S.V.P.

—Il doit être onze heures et demi.

—Onze heures et demi, merci, monsieur, et faisant un magistral pied de nez au grand policeman, il ajouta:

—A midi précis, vous m'embrasserez le... et il prit la fuite.

Le policeman se lance à la poursuite du petit garçon; malheureusement, au coin d'une rue, il se heurte contre un général qui, bravement, faisait les cent pas.

—Butor! Imbécile! Ne peux-tu faire attention?

—Pardou... excuse... mon général... C'est un p'tit français qui m'a dit qu'à midi précis je lui embrasserais le...

—Eh bien, pourquoi tant te presser, tu as encore une demi-heure à attendre.

### TRES CHIC DE SA PART

Elles, causent ensemble.—Et les R., ont-ils eu beaucoup de difficultés à obtenir la séparation?

—Non, pas le moins du monde, jusqu'à ce qu'il soit question de l'enfant. Car ils ont un enfant et deux chiens.

—Oui, eh bien?

—Bien, il s'est montré généreux, il a pris l'enfant et a laissé les deux chiens à sa femme.

### NOUS POURRIONS VIVRE A BON MARCHÉ COMME NOS PERES



La barbe de nos grands-pères était un ornement économique.

### SI NOUS FAISONS COMME EUX.



Aujourd'hui il nous faut des cravates coûtant cher et durant peu.

LE SAMEDI

ESPOIR DEÇU



Quand deux enfants se désolent de ne pouvoir atteindre une pomme qui fait l'objet de leurs convoitises, c'est une bonne chose...



...d'allonger le bras et de profiter de ce que l'on est grand pour cueillir la pomme que l'on n'avait pas vue...



...et de la manger ensuite avec délices. Oui, c'est une bonne chose quand la pomme est bien mûre...

LA PUISSANCE DES LOIS

Henri IV, roi d'Angleterre, eut sur la fin de ses jours, le chagrin de voir Henri, prince de Galles, se rendre, par une conduite déréglée, odieux à la nation.

Un compagnon des plaisirs du prince ayant été condamné à une certaine peine par le Juge en Chef, Henri, bouillant de colère, s'avança publiquement vers le juge, et crut le déterminer par ses menaces, à changer sa sentence; mais le juge, bien loin de se laisser intimider, prit un ton plus sévère, et commanda au prince au nom du roi, son père, dont il avait méconnu la puissance en sa personne, de se rendre en prison, et il ordonna en même temps, à un huissier de l'y conduire.

Le ton de fermeté avec lequel parla le juge, impressionna le prince, qui se laissa mener sans résistance.

Le roi instruit de ce qui s'était passé, s'écria:

"Heureux le monarque qui a des magistrats assez fermes pour exécuter les lois contre un tel coupable! Et plus heureux encore le monarque dont le fils sait se soumettre à une telle punition.

A peine le prince fut-il monté sur le trône, en 1413, sous le nom de Henri V, qu'il fit venir le Juge en Chef, qui l'avait fait mettre en prison; il lui recommanda d'exercer toujours la justice avec la même fermeté, et la même impartialité.

FARCE D'ECOLIERS



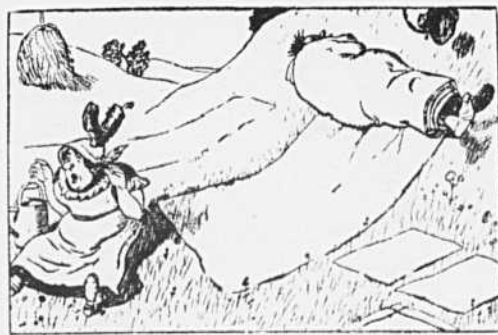
1—Regarde, s'il dort, le gaillard!



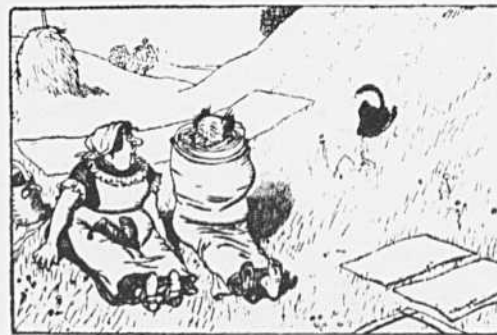
2—Vas-y, Titur, y s'éveillera pas...



3—Pousse, ça va y aller correct...



4—Seigneur! C'est-y un tremblement de terre?



5—!?!?!?

LE CORNEMUSEUX RESSUSCITE

Le fait suivant arriva à Londres durant la grande peste qui, en 1665 emporta presque 100,000 de ses habitants.

Un cornemuseux écossais gagnait sa vie en allant jouer tous les jours, de sa cornemuse, assis sur le perron de l'église de St. Andrew à Holborn. Pour éviter la contagion, il buvait beaucoup de genièvre. En ayant un jour pris plus que de coutume, il s'enivra tellement qu'il s'endormit profondément sur les marches. C'était la coutume pendant la durée de cette terrible maladie, d'envoyer, chaque nuit, de tous côtés, des charrettes pour ramasser les morts, et les porter à une fosse commune, dont l'on en avait creusé plusieurs aux environs de Londres.

Les hommes montant la côte de Holborn, avec la charrette, et voyant le cornemuseux couché sur le perron, pensèrent naturellement que c'était un cadavre, et le jetèrent dans la charrette parmi les autres sans remarquer qu'il avait sa cornemuse sous le bras, et sans faire attention à son chien qui suivait la charrette en aboyant et en hurlant de la manière la plus pitoyable.

Le roulement de la charrette sur les pierres, et les cris du pauvre chien tirèrent bientôt le cornemuseux de sa léthargie. Incapable de se rendre compte de l'endroit où il était, il commença à presser sa cornemuse et à jouer un air écossais, à la grande surprise et terreur des charretiers, qui apportèrent immédiatement des lumières, et trouvèrent l'Écossais assis parmi les morts

et jouant de sa cornemuse. On le délivra bientôt, et on le rendit à son chien fidèle. Cet événement rendit le cornemuseux tellement célèbre qu'un des meilleurs sculpteurs de l'époque fit sa statue, et le représenta avec son chien, laquelle on peut voir encore à Londres.

QU'IL NE S'INQUIETE PAS!

Le docteur—Comment est le patient ce matin?  
La femme du patient—Je crois qu'il est mieux mais il y a quelque chose qui semble l'inquiéter.  
Le docteur.—Hum. Oui. Dites-lui que je ne le lui enverrai pas avant un mois. Cela le remettra un peu.

LES MOUTONS DE FRANÇOIS-JOSEPH

L'empereur d'Autriche, François-Joseph, était grand amateur d'art. En vrai collectionneur, le vieil empereur se faisait un plaisir de traiter directement avec les artistes dont il remarquait les oeuvres; et on devine sans peine que ceux-ci n'avaient pas à se plaindre, quand il arrivait au souverain de fixer lui-même son prix.

Un jour, au "vernissage" d'une exposition, François-Joseph avisa un tableau représentant un jeune berger au milieu d'un troupeau de moutons. Intéressé par l'oeuvre, qui était remarquable, l'empereur fit demander le peintre—un jeune artiste à ses débuts—et le complimenta vivement.

"Je voudrais acheter votre oeuvre, dit brusquement le souverain. Combien me la vendez-vous?"

Le peintre, interdit, hésita un instant:

"Sire, je ne sais trop!... Votre Majesté me prend au dépourvu..."

—Réfléchissez, dit l'empereur.

L'artiste, au bout de quelques secondes, eut une inspiration:

"Voulez-vous, sire, dit-il en riant, imaginer que les moutons de mon tableau sont vivants et me les payer à leur valeur marchande, au prix du bétail sur pieds?"

—Soit, répondit l'empereur amusé. Vous n'êtes pas trop exigeant, car le troupeau n'est pas nombreux.

Le jour du règlement venu, l'empereur voulut remettre lui-même au peintre le prix du tableau. Et, introduisant l'artiste dans sa galerie, il compta lui-même les moutons:

"50 moutons, à 50 francs chacun, font 2.500 francs. (\$500). Les voici."

L'artiste feignit une grande surprise:

"Sire, permettez-moi de vous dire que Votre Majesté doit faire erreur. Il n'y a pas 50 moutons dans mon tableau, mais bien 500 au moins. Voyez donc tous ceux-là que vous ne comptez pas."

L'empereur regarde de plus près et dut convenir de sa méprise. Ce qu'il avait pris, au dernier plan, pour un nuage de poussière, était en réalité un prolongement du troupeau, d'aspect plus confus à cause de l'éloignement. François-Joseph comprit alors que le peintre n'avait pas été sans malice en concluant le marché: il paya pourtant royalement.

LA LOI DU TALION

Un couvreur Turc, étant à l'ouvrage sur le toit d'une maison, tomba dans la rue sur un riche vieillard, qu'il tua sans se faire grand mal à lui-même.

Le fils du défunt le fit arrêter et conduire devant le Cadi, auprès duquel il employa toute son influence pour faire condamner le pauvre homme: bien que l'innocence de ce dernier fut clairement établie, rien ne pouvait le satisfaire, sinon la loi du talion.

Le Cadi condamna, en conséquence, le couvreur à se mettre exactement à la même place où se trouvait le vieillard au moment de l'accident.

—Maintenant, dit-il au fils. Allez sur le toit de la maison, tombez sur le couvreur, et tuez-le, si vous pouvez.

L'ETUDIANT ET LA DAME DE PENSION

L'étudiant.—Mais, Madame, pourquoi cet honneur que vous me faites de mettre des jolies fleurs dans ma chambre?

La dame.—Oui, c'est aujourd'hui l'anniversaire du grand jour où j'ai vu la couleur de votre argent, pour votre pension.

UN DUEL EPIQUE

Après une violente polémique de journaux, deux adversaires politiques ont échangé leurs cartes, puis des témoins et, finalement, ils se trouvent face à face sur le pré, le pistolet à la main. L'un est très myope, l'autre est si dénué de bravoure que ses témoins sont obligés de l'adosser à un arbre pour qu'il ne recule pas.

Au commandement de feu, celui qui "manque" de bravoure tire et "manque" aussi son adversaire; puis il grimpe après l'arbre auquel il était adossé pour fuir la balle ennemie.

Le myope, pris d'un accès de générosité, s'avance jusqu'à l'arbre et, croyant parler à son adversaire, il dit:

—"Votre vie est entre mes mains, je pourrais vous tuer à bout portant, mais je ne vous en veux plus et, je tire en l'air."

A son coup de feu le froussard dégringola, traversé d'une balle de bas en haut.

ÇA COÛTE CHER!

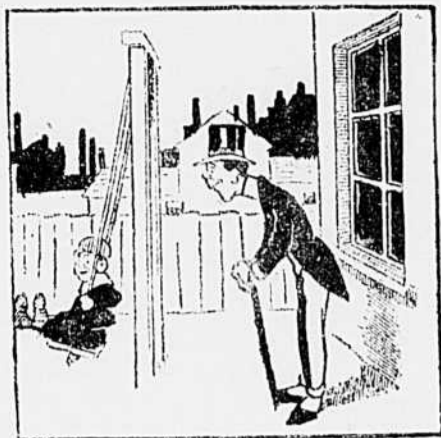
- Combien ça te coûte-t-il pour ton cheval?
- Oh! à peu près soixante-cinq dollars par année.
- Soixante-cinq piastres!
- Oui. A peu près \$15 pour sa nourriture et \$50 pour l'assurance sur les accidents.

On doit se méfier d'un homme qui prodigue le respect: il est bien près d'en manquer.

LES TRIBULATIONS DE SUZETTE



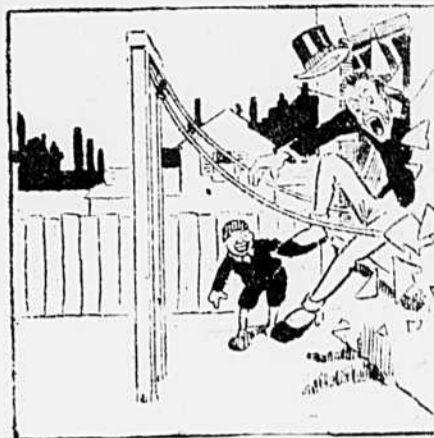
NE VOUS MELEZ JAMAIS DE CE QUI NE VOUS REGARDE PAS



—Tu as peur d'aller plus haut? Est-ce qu'on doit avoir peur à ton âge?



—Tiens, regarde-moi, et puis fais-en autant; ce n'est pas plus difficile que cela...



—Merci bien! m'sieu, mais moi quand je regarde à la fenêtre, ce n'est pas par ce côté-là!

LE PRESENT RECIPROQUE

Louis XI, étant encore dauphin, passa quelque temps en Bourgogne. Il se divertissait à la chasse, venait souvent chez un pauvre homme nommé Konon, et mangeait quelquefois des navets avec lui.

Le dauphin devenu roi, Konon, à la sollicitation de sa femme, alla à Paris, et apporta à Louis XI de beaux navets. Mais, comme il n'avait ni argent, ni provisions, il les mangea tous en chemin, à la réserve d'un des plus gros, dont il fit présent à son ancien hôte.

Le roi reçut le navet comme si c'eût été un joyau de la même grosseur, et le fit mettre avec ses bijoux.

Alors, il fit dîner avec lui le bon Konon, lui donna mille écus et le renvoya.

Quelque temps après, un gentilhomme calculant la générosité de Louis XI, d'après ce trait, lui donna un cheval superbe, imaginant qu'il en serait richement récompensé; mais le roi soupçonna les vues intéressées du donateur; il se souvint du navet de Konon; il en fit faire un paquet fort propre, qu'il remit au gentilhomme, avec ordre de ne pas l'ouvrir avant son arrivée dans sa province.

Celui-ci ouvrit enfin le paquet dans la persuasion qu'il renfermait quelque chose de précieux; il fut bien surpris de n'y trouver qu'un navet; il s'imagina qu'on s'était mépris, et qu'on lui avait donné un paquet pour un autre; en conséquence, il retourna au palais, et alla s'en plaindre au roi. Mais Louis XI lui dit:

—Je vous ai bien payé votre cheval, puisque ce navet me coûta mille écus.

UNIQUE EN SON GENRE

—Sa femme est une femme très remarquable.

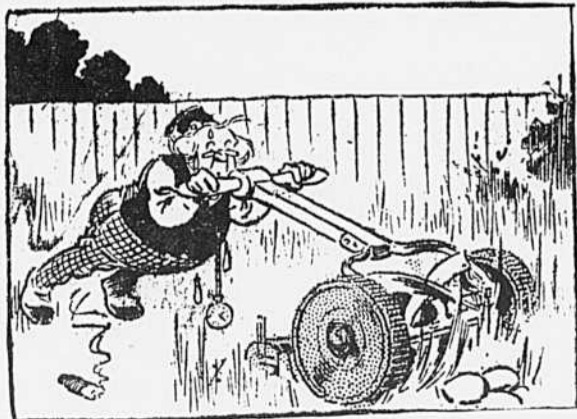
—Comment cela?

—Elle peut avoir l'air chic, avec les chapeaux qu'il lui a achetés lui-même!

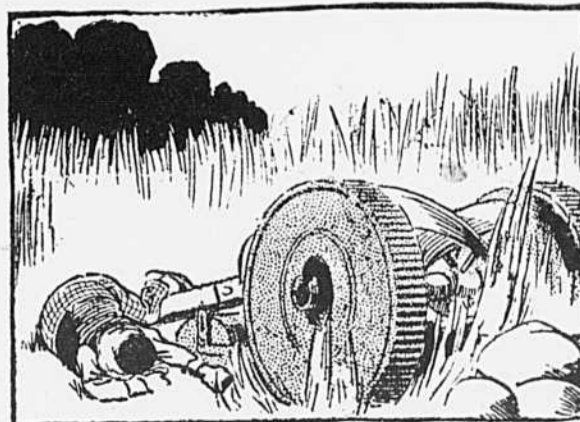
CEUX QUI VEULENT TOUT FAIRE



1—M. Parvenu prétend que les ouvriers sont des paresseux et que le travail est un plaisir; il a entrepris de couper son gazon lui-même et la besogne lui paraît bien agréable en commençant.



2—Deux heures après, il commence à croire que sa machine a bien augmenté de poids et que le gazon est devenu dix fois plus dur.



3—Et la journée n'est pas finie que M. Parvenu croit pousser un engin de vingt tonnes; il a maintenant changé d'opinion sur les ouvriers.

BOIREAU ET CALINO

Calino se rencontre fréquemment au café avec Boireau. Dès qu'ils sont en tête à tête, ces deux sympathiques compères se racontent ce qu'ils ont vu dans le cours de leur aventureuse existence et le public les écoute, non sans soupçonner que, parfois, ils doivent exagérer un peu.

—J'ai connu, dit un jour Boireau, un écho qui répétait plus de cent fois le cri qu'on venait de pousser.

—Ce n'est rien, fit Calino, j'en ai connu un qui me rendait de grands services: j'habitais les environs de Lille et j'avais un ami à Marseille; quand je voulais aller voir mon ami, je criais à l'écho: "Eh! camarade, prépare la bouillabaisse, j'arriverai demain!" L'écho transmettait mon cri de montagne en montagne, lui faisait traverser les plaines, suivre le Rhône et l'amenait aux oreilles de mon ami. Quand je débarquais à Marseille, mon couvert était mis et la bouillabaisse était prête.

—J'ai connu un autre écho, reprit Boireau, qui faisait encore plus fort: quand on lui criait: Hé! oh! il répondait: Ho! hé! et si on le questionnait: Ça va bien? il répondait: Pas mal, et toi?

Boireau, une autre fois, venait de raconter l'exploit d'un nageur qui, à Oran, piquant une tête à l'avant d'un paquebot, était arrivé à Marseille avant le paquebot.

—Tu l'a vu, de tes yeux, fit Calino.

—Je l'ai vu, de mes yeux vu, tu peux me croire.

—Tu le jurerais?

—Je le jure sur la tête de tous ces messieurs et dames qui nous écoutent.

—Eh bien! retourna le malin Calino, je suis heureux de ton affirmation, je suis heureux que tu aies été témoin de cet exploit: le nageur, c'était moi.

SCRUPULEUSEMENT HONNETE

—Est-elle honnête fille?

—Honnête, je le crois, elle ne veut seulement pas accompagner un jeune homme au piano sans être chaperonnée.

## CHANGEMENT D'AVIS



—C'est l'automobile que vous a vendue votre ami?

—Mon ami?? Je croyais que c'en était un avant qu'il m'ait vendu ça, c'est une canaille, voilà ce que c'est!

## BONNE REPARTIE

Un ecclésiastique, qui était dans l'habitude de prêcher dans diverses parties du pays, se trouvait un jour dans une auberge, où il observa un maquignon, qui s'efforçait de mettre dedans un monsieur, en lui faisant prendre un cheval poussif pour une bête en bon état.

Le prêtre connaissait la mauvaise réputation du maquignon; prenant l'étranger à part, il lui dit de se méfier de la personne avec qui il traitait.

Le monsieur finit par refuser l'achat, et le maquignon piqué au vif, murmura:

J'aimerais beaucoup mieux vous entendre prêcher, que de vous voir intervenir ainsi en particulier dans un marché d'homme à homme.—Eh bien! répliqua le prêtre, si vous aviez été, dimanche dernier, où vous deviez être, vous auriez pu m'entendre prêcher.—Où était-ce? demanda le maquignon.

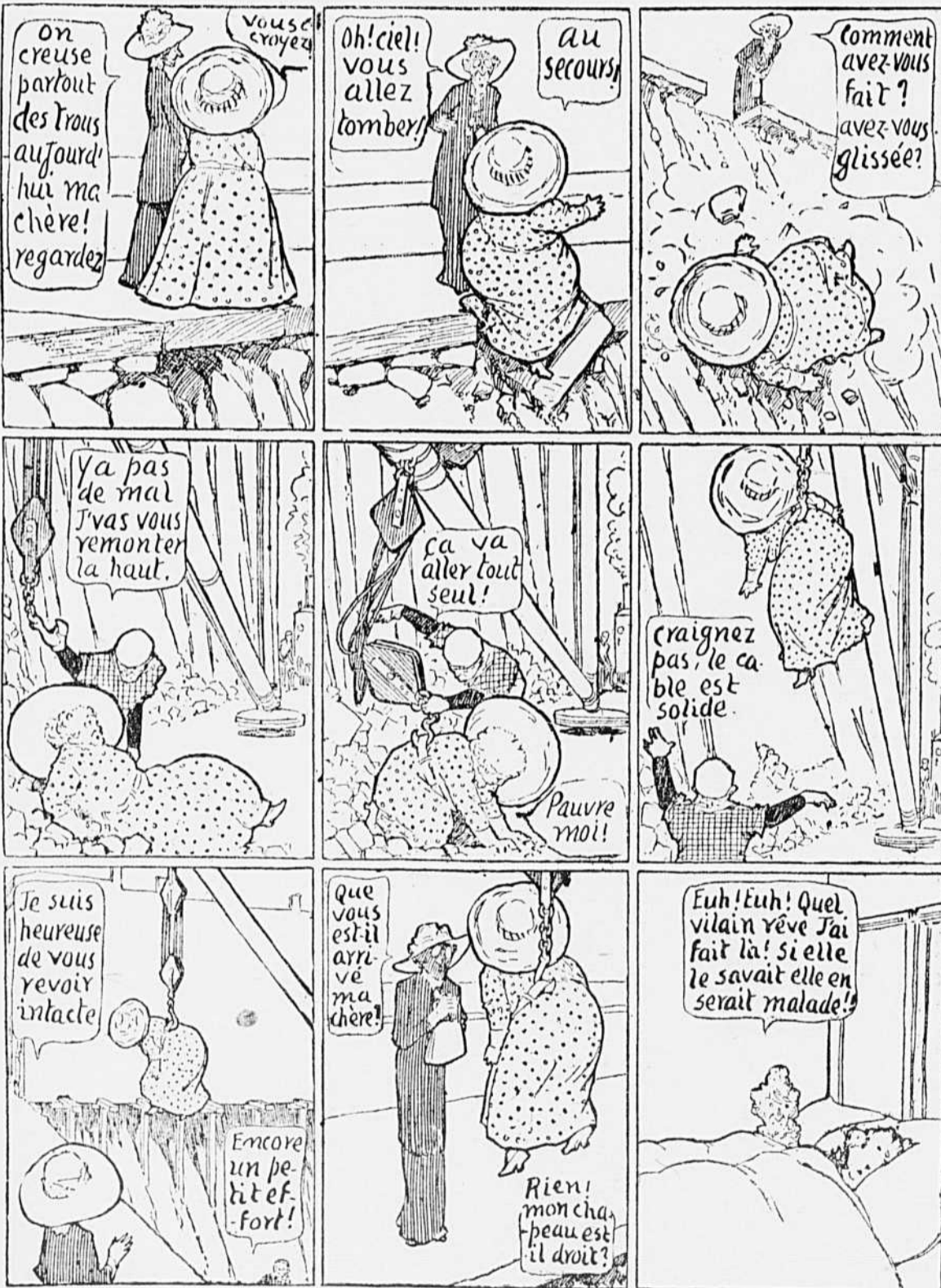
—Dans la prison d'Etat, répliqua le prêtre.

## FORTE MER ET GROSSE MERE



—La mer est forte, aujourd'hui?  
—J'vous crois, elle soulève ma femme qui pèse deux cent cinquante livres!...

## CE N'ETAIT QU'UN REVE



## L'ART DE REDIGER DES ANNONCES

Un pieux londonien avait perdu son parapluie, dimanche dernier, à l'église. Il en était fort narri, car c'était un parapluie neuf, en soie, acheté trois jours auparavant.

Plein de foi dans l'efficacité des annonces, il courut à son journal et rédigea quelques lignes promettant une superbe récompense à qui lui rapporterait son parapluie.

Au bout de quelques jours, ne voyant rien venir, il vint se plaindre à l'administration du journal d'avoir perdu, en sus de son parapluie, le montant de l'annonce.

—De quoi vous plaignez-vous? Votre annonce était stupide!

—Comment?  
—Promettre une récompense à un voleur? Vous n'y songez pas, monsieur! Voici comment il faut procéder.

Et il libella l'insertion suivante:

«Une personne dont le nom est connu a été aperçue, dimanche, à l'église St-P... au moment où elle s'emparait d'un parapluie qui ne lui appartenait point; si cette personne tient à garder sa réputation de bon chrétien et à éviter une affaire désagréable, elle est priée de rapporter le dit parapluie High Street, No 10.»

Dès le lendemain matin, le volé trouva dans son antichambre non pas un, mais douze parapluies en soie, tout neufs.

## ILS SONT RECONCILIES

Elle, (pleurant).—Henri, notre engagement est brisé. Je vais te redonner tout ce que tu m'as donné.

Lui, (gaiement).— Merci bien, Blanche, tu peux commencer par les baisers.

Ils sont mariés maintenant.

L'homme supérieur se distingue de l'homme inférieur par son courage et sa patience à supporter sans se plaindre les contrariétés de la vie.—Nietzsche.



# L'élixir de Longue Vie

Par Raoul de Navery

No 2

## RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

**LE COMTE PALMA** vient d'acheter, à Buda-Pesth, un château splendide qu'il fait meubler somptueusement. Rien ne paraît lui coûter et d'ailleurs il prétend avoir le pouvoir de faire de l'or. Il est aidé dans ses mystérieux travaux par un jeune homme

**PAULUS** qu'il a adopté et auquel il inculque les meilleurs principes; il répand les bienfaits autour de lui et a, dans plusieurs circonstances, l'occasion de rendre des services d'argent au comte Komorn, joueur effréné et père d'une charmante fille

**MOLDA** dont le comte Palma n'est pas sans remarquer la grâce.

### IV

#### Lettres d'introduction.

Suite

La jeune fille rougit et poursuit :

—Je vous avais, mon père, cela est vrai... pourtant je le répète, j'ai connu la solitude; les bras et le cœur de ma mère m'ont manqué... Mais à mesure que j'ai grandi, tout en la pleurant je me courbai davantage sous votre main. Je mourrai à mon tour, sans regret, sans terreur, car j'espère vivre innocente, et c'est un père qui me recevra dans son sein. La mort, comte Palma, n'est-elle pas l'aube d'une vie plus parfaite? Pourquoi reculer l'heure où il nous sera facile de mieux comprendre les merveilles de la création visible, et cette autre création plus sublime dont le secret nous reste inconnu.

—Vous êtes un ange, mademoiselle, et vous songez à rejoindre vos frères; je suis un homme lié à la terre par tous mes sens, et je sais que je m'en détacherais avec peine. Encore quelques mois, et pas

Commencé dans le No. 10 Août 1912.

Publié en vertu d'un traité avec la société des gens de lettres.

un roi, pas un empereur ne m'égaleira en puissance. Tous me prodigueront les hochets dont se pare la vanité et que dédaigne mon orgueil. Leurs décorations, les titres des provinces entières, des principautés me seront offerts en échange de quelques gouttes d'élixir qui achève de se perfectionner sous les rayons froids du croissant et les rouges clartés de Mars. Je touche à tous les sommets par la science, je dépasserai tous les fronts quand j'aurai la puissance de donner à mon gré la vie et d'éloigner le spectre de la mort. Je serai le premier du monde, et cette seule pensée m'enivre d'avance. Pourrai-je éprouver une opposition, un refus lorsque je saurai faire tenir dans un flacon l'essence même de notre être?

—Peut-être, répondit Molda, trouverez-vous ces résistances que vous niez.

—Où? demanda Palma.

—Dans un cœur pur qu'effraierait ce pouvoir de Satan orgueilleux.

Molda craignit d'en avoir trop dit; le regard que lui lança son père était foudroyant. Afin de trouver du courage, elle leva ses prunelles bleues sur Paulus; mais celui-ci observait en ce moment le comte avec une étrange obstination.

Pour la première fois il croyait devi-

ner dans cette âme une pensée qui lui était inconnue.

Le comte s'inclina :

—Vous devez avoir raison, dit-il, car vous êtes aussi sage que belle.

—Elle a tort! fit durement le comte Komorn. Les filles de son âge n'ont point le droit de s'occuper de questions semblables.

Un moment après on passa au jardin. Komorn qui préméditait un nouvel emprunt s'empara du bras de Palma et l'entraîna en avant. Les jeunes gens restèrent seuls. Molda lasse, attristée par l'observation de son père, et surtout par la violence d'accent du vieillard, s'assit sur un banc, demeura quelques moments silencieuse, puis elle demanda à Paulus de cette voix douce aux cordes d'or qui prenait si vite le cœur.

—Expliquez-moi comment il se fait que vous chérissez le comte Palma avec un tel dévouement, quand vous gardez des opinions si dissemblables. Il nie Dieu, le Dieu de l'Évangile et du Calvaire, et chaque matin nous nous rencontrons devant le même autel.

—Oui, répondit le jeune homme, vous avez raison, sur certains points nous différons d'une façon absolue. Je le plains profondément d'avoir perdu des croyances qui sont toutes ma joie, mais ce malheur m'attache davantage à lui. Ne croyez-vous point que Dieu exauce les prières de ceux qui l'aiment de toute la puissance de leur être? Eh bien! chaque jour je l'invoque pour celui qui l'oublie. Je fais de ma vie une oraison continuelle pour le bienfaiteur à qui je dois tout. Ne jugez point le comte Palma d'après les paroles que vous venez d'entendre, vous le connaissiez d'une façon trop imparfaite. Il existe en lui deux personnalités très distinctes: le savant qui prétend refaire la création, et découvrir les forces vives de la nature; l'homme généreux, plein de compassion et de bonté qui répand sur les êtres éprouvés les trésors d'une généro-

sité sans bornes. Le vrai Palma, celui à qui j'ai voué ma vie et qui pourrait me demander mon sang, je veux vous apprendre à le connaître. Vous l'appréciez ce qu'il vaut, et vous saurez qui je suis... Qui je suis, non! Hélas! je l'ignore moi-même. Les visions confuses de l'enfance ne peuvent être comptées pour des vérités. Je puis avoir rêvé, et prendre pour la réalité des songes vains...

—Qu'importe! fit Molda, parlez, seigneur Paulus, parlez.

—Aussi loin qu'il me souvient, je me trouve dans un palais de marbre; un luxe merveilleux m'entoure; des valets respectueux sont à mes ordres. Une femme d'une admirable beauté me prend sur ses genoux, je joue avec les diamants de son corsage et les boucles de sa chevelure. Sa bouche est prodigue de mots de tendresse et de baisers... Est-ce qu'on retrouverait vingt ans plus tard la sensation de ces lèvres caressantes et la musique de cette voix, si cette mère était une fiction de l'esprit surexcité?... Tout à coup une lacune se fait dans mon souvenir... Le palais change d'aspect... Je ne vois autour de moi que des visages attristés... On porte des vêtements noirs, mes costumes élégants me sont enlevés... Plus de mère penchée sur mon berceau... Un homme grave me prend dans ses bras; les larmes coulant sur ses joues inondent mon visage... Ma mère est morte... Mon père me reste... Celui-là, je le retrouve dans le type de certains portraits de grands maîtres: de haute taille, superbe, fier et doux à la fois... Il m'aimait lui aussi, car je me rappelle avoir dormi dans son manteau pendant un voyage... Sans doute le palais que ma mère avait éclairé de son regard et de son sourire rappelait trop une morte adorée... Je vois vaguement des serviteurs attristés recevant les adieux et les derniers dons de mon père... Où allons-nous? Je ne sais. Mon père m'a pris sur sa selle, et je regarde avidement le paysage. Les valets suivent. Des arrêts dans des auberges, des villes traversées, des fleuves passés, tout cela m'apparaît dans un cercle mouvant... Pas un nom ne demeure dans ma mémoire... Mais j'arrive au drame de ma vie, et celui-là ne s'effacera jamais... Nous allons lentement, au trot de nos chevaux. Mon père d'abord, les valets ensuite... La route encaissée se trouve placée entre des bois de pins et des collines brûlées. Tout à coup un sifflement... un bondissement à travers le bois... des coups de feu... Le cheval qui nous porte s'abat; mon père saute à terre en me gardant serré contre sa poitrine. Tandis qu'il me préserve, il tire son épée, et lutte contre les bandits; mais ils sont dix contre cinq... trois hommes tombent; les deux autres se défendent... Je ferme les yeux... quand je les ouvre mon père chancelle... puis il s'abat sur le sol, et j'y roule avec lui... Les misérables vont profiter de leur crime, et piller les morts quand le pas de plusieurs chevaux retentit sur la route... Les bandits fuient... Un cri s'élève; les voyageurs aperçoivent les victimes... Je crois voir l'un d'eux palper la poitrine des hommes couchés à terre. Il cherche

sans doute si le cœur garde un battement. Rien! tous morts!... Je perds en ce moment la notion de ce qui se passe autour de moi... Mais voici ce que j'appris plus tard... Presque au même moment que les voyageurs dont l'arrivée avait mis les bandits en fuite, venait un pauvre moine habitant le couvent voisin... L'un des voyageurs me découvrit à côté de mon père, perdant mon sang par une blessure faite à l'épaule... Il me releva doucement, banda ma plaie, puis tirant une bourse assez lourde de sa poche. —Mon père dit-il au moine, voici de quoi subvenir aux premiers besoins de cet enfant... Quand je repasserai dans ce pays je m'informerai de lui, et je ne l'abandonnerai pas. — Le moine m'emporta dans un pan de sa robe, et passant devant la cabane d'une chevreière veuve et pauvre, il lui demanda si, moyennant un salaire, elle se chargerait de m'élever. Elle accepta, et je grandis avec ses chevreux. L'existence libre, l'air vif des montagnes développèrent vite mon corps. Il n'en fut point de même de mon intelligence. Nul ne m'enseignait à lire et à écrire, je jouais d'une flûte que j'avais faite à l'aide d'un roseau. Je déroba des charbons dans l'âtre et je dessinais sur les vieux murs de la cabane de Guilia les troupeaux au milieu desquels je grandissais. Je pouvais avoir dix ans, quand un voyageur de belle mine, suivi par un noir, traversa le pays et s'arrêta chez la chevreière. Il demanda qui j'étais, et d'après les réponses de Guilia, comprenant que j'étais l'orphelin dont le père avait été assassiné dans la montagne, il alla au couvent, et pria les moines de me recevoir... Jugez de ma joie! J'allais apprendre! Quoi? Je ne le savais encore. Il me semblait que toute la science humaine ne désaltérerait point ma soif de savoir. Mes progrès furent rapides. En cinq ans j'en appris plus que d'ordinaire un enfant en fait durant toute sa jeunesse... Un novice m'enseignait la musique, un autre la peinture, et je copia l'une après l'autre les grandes fresques du couvent. Jamais mon bienfaiteur n'écrivait. En partant il laissa une somme importante et promit de revenir. J'ignorais son adresse il ressemblait pour moi à l'un de ces bons génies qui traversent certaines existences pour les douer de tous les bonheurs. Je regrettais de ne point le voir, il me semblait que mes progrès lui auraient prouvé ma reconnaissance. A mesure que j'avais en âge, j'aspirais davantage à son retour. Il revint par un soir d'hiver, et pendant deux heures je demeurai enfermé avec lui dans la cellule du supérieur. Il m'interrogeait sur mes études, il constatait mes progrès, et me signalait les lacunes de mon éducation. Enfin se levant: —Paulus, me dit-il, je suis content de toi. Décide à cette heure de ta destinée... Peut-être un long séjour dans ce cloître t'a-t-il donné le désir d'y passer ta vie dans l'oraison? Si tu ne te crois point appelé à cette vocation surhumaine, viens avec moi. — Je poussai un cri de joie, et je voulus me précipiter dans les bras de mon bienfaiteur. Il me repoussa doucement. —Réfléchis, ajouta-t-il, je suis un homme dont la vie ne

ressemble en rien à celle du vulgaire. Pour moi ni repos, ni plaisir. L'étude, le travail, les veilles, la lutte pour atteindre un but incertain! Il ne faudra point me demander les distractions que je ne saurais t'offrir. En me suivant tu renonces à quelques-unes des prérogatives de la jeunesse... Mais si tu m'aimes, je t'aimerai... Trompé dans une légitime espérance, je croirai que tu es mon fils, et je te traiterai comme tel. Tu visiteras l'Europe et l'Asie, tu peindras sous tous les cieux, tu deviendras si tu le peux, si tu le veux un grand artiste... Je ne parle point de te rendre riche, tu auras pour dot la fortune d'un prince. — Je saisis sa main, et j'y mis un baiser. —Emmenez-moi répondez-moi je serai à vous comme le fourreau à l'épée.

Je près le soir même congé des moines qui m'avaient élevé, et je suivis le comte Palma. Toutes les promesses faites, il les a tenues. J'ai voyagé et rapporté des croquis de tous les pays que j'ai visités. Les doutes que le comte émettait sur mon bonheur sont restés vains. Près de lui rien ne m'a manqué. Je me trompe, un chagrin dévore en secret mon âme. La foi que j'ai puisée dans le couvent où je grandis s'est éteinte dans l'âme de Palma... Le positivisme de la science a détruit les croyances sacrées. Mais je prie pour lui et je ne désespère pas. D'autres eussent tenté peut-être de m'enlever la foi qu'ils avaient reniée, lui, au contraire, paraît heureux de m'en voir garder le trésor. C'est par mes mains qu'il répand d'abondantes aumônes. Jamais je ne lui signale une misère sans qu'elle se trouve immédiatement secourue. Lorsque je bâtirai mon rêve d'avenir, c'est à lui que je ferai la première confidence de mes secrets désirs. Il a remplacé le père que je vis tomber sur la route des Abruzzes percé par les balles des bandits... Aimez un peu, mademoiselle, cet homme à la fois si grand et si malheureux.

Molda leva ses yeux limpides sur le jeune homme.

—Ce que vous venez de m'apprendre m'enlève sur son caractère plus d'une prévention; mais, seigneur Paulus, je garde cependant la pensée secrète qu'il me deviendra funeste, et que son amitié pour mon père, est pour moi un malheur.

—Un malheur!

—Dieu veuille que je me trompe.

—Non! un malheur ne saurait venir de celui qui, pour tous, s'est montré si généreux.

—Trop généreux! fit Molda. Je ne puis aujourd'hui m'expliquer davantage... Si jamais...

Paulus l'interrompit vivement.

—Si jamais vous aviez besoin d'être protégée, promettez-moi de réclamer mon assistance... Voyez en moi un ami, un frère: un être placé par Dieu sur votre route pour l'aplanir sous vos pas...

—Je vous le promets, dit-elle gravement.

Elle se leva du banc sur lequel tous deux se trouvaient et ils se mirent à marcher côte à côte dans l'allée ombreuse. De l'autre côté d'un massif une voix arriva

jusqu'à eux ; Molda distingua celle de son père :

—Merci, cher comte, de cette nouvelle preuve d'amitié. Vous ajoutez chaque jour à ma reconnaissance, elle grandit avec le chiffre de ma dette... quarante mille florins ! Il est vrai qu'en une soirée, poussé par la chance, je puis regagner tout ce que j'ai perdu, c'est une grosse somme.

—Si la reconnaissance vous pèse, comte Komorn, je vous apprendrai dans peu le moyen de vous acquitter...

Le reste de la phrase de Palma se perdit dans le bruit de ses pas. La jeune fille crut cependant distinguer son nom.

Effrayée elle s'arrêta, et instinctivement elle saisit la main de Paulus.

—Quand je vous disais, fit-elle, que le malheur nous viendra de cet homme !

## V

## Abraham Zek.

Depuis le retour du comte au château du Danube, une partie de ses matinées est employée à soulager les malades, à panser les blessés. La faculté de Buda-Pesth s'irrita en vain de la vogue de ce docteur étranger qui soigne gratuitement, donne les remèdes, et sauve ceux qu'elle abandonne, rien ne peut endiguer le courant, et diminuer la vogue croissante de Palma. Sa réputation s'étend de proche en proche. Il ne fait aucun effort pour l'agrandir. L'amour de l'humanité le porte seul à sacrifier son temps et son or à ceux qui s'adressent à lui. On ne saurait même dire comment cette célébrité commença. Peut-être par un moissonneur qui venait de se blesser avec sa faucille et qu'un onguent fourni par le comte guérit avec une rapidité merveilleuse. Peut-être par une mère désespérée accourant au manoir implorer un peu d'aide, et qui vit renaître son enfant dans ses bras après que le comte eut versé sur ses lèvres quelques gouttes de cordial. Ce qui est certain c'est que commencée par les pauvres, elle s'étendit avec une rapidité incroyable.

Bientôt de tous les points de la Hongrie, les riches accoururent à Buda-Pesth, sollicitant à prix d'or une consultation. Souvent elle se trouvait forcément ajournée. Alors les malades habitaient en attendant, soit l'hôtellerie de la fille de maître Saky, soit l'auberge plus modeste de Nikla. La veuve marchait doucement à la fortune. Afin de ne point se voir obligée de refuser la clientèle, elle fit bâtir un pavillon renfermant huit chambres qui toutes se trouvèrent occupées. Guisko le joueur de cithare donnait maintenant de véritables concerts ; un de ses cousins chantait, et le couple de petits musiciens pouvait compter déjà un joli chiffre d'économies. On eût dit que l'arrivée de Palma ait été celle d'un enchanteur dont la baquette opère sans fin des miracles.

Comme il lui était impossible d'empêcher les gentilshommes guéris de lui prouver leur reconnaissance, le comte fonda à Buda-Pesth un hospice pour les voyageurs pauvres. Quiconque traversait la ville pouvait s'arrêter huit jours dans ce caravansérail de la charité. Quand le voya-

geur partait, on lui remettait un habillement neuf, un pain, une pièce de monnaie et on lui souhaitait bonne route.

Tout ce que l'on avait l'intention d'offrir à Palma était envoyé à cet hospice placé sous le vocable hospitalier de Saint-Julien.

Il ne se passait guère de jours sans que la "Gazette" de Mathias Rath parlât de ce guérisseur généreux, de ce docteur dont la science paraissait universelle. D'abord le journaliste se tint sur la défensive. Très pratique, légèrement railleur, il eut été sans doute le premier à vanter les talents de Palma, si celui-ci n'avait tout d'abord avec un peu d'imprudence peut-être, parlé de la transmission des métaux et de la recherche de l'"Elixir de longue vie." L'alchimiste pendant quelques mois fit oublier le médecin. Mais quand il vit que le comte opérait de véritables merveilles, que les docteurs de Buda-Pesth lui envoyaient leurs malades ; que toute rivalité d'amour-propre devait se taire en présence des faits, Mathias Rath devint un fervent admirateur de Palma, et sa "Gazette" lui resta ouverte.

Un événement inattendu et qui bouleversa la Hongrie vint ajouter à la renommée du comte. Le roi Joseph tomba gravement malade. La panique s'empara du monarque, de sa famille, de ses confidents. Un exprès fut envoyé à Palma. Celui-ci monta dans le carrosse du roi, brûla les relais, soigna le monarque, et revint à Buda-Pesth avec une décoration de plus, et une célébrité désormais à l'abri de toute atteinte.

Ce fut une semaine après cette cure qu'on put lire dans la feuille de Mathias Rath l'article suivant :

" Dans une semaine sera faite en présence d'une foule composée de tout ce que Buda-Pesth compte de célèbre, la plus curieuse expérience des temps modernes.

" Le moyen âge a dépensé des siècles à la recherche d'un secret résolu par cet homme étrange qui s'appelle le comte Palma. Savant comme un mage, mystérieux comme un prêtre d'Isis, ayant passé ses journées dans les bibliothèques de l'Europe et de l'Asie, le gentilhomme qui désormais a son nom fait dans la science, convoque non pas quelques privilégiés, mais une centaine d'invités à l'expérience dont nous parlons.

" Tout le monde ici connaît le comte Palma. Haute taille, physionomie superbe, démarche élégante, geste qui commande, regard qui fascine, voix qui enchante, il possède tout ce qui contribue à rendre un homme capable de dominer les foules. Sa science n'a jamais nai à sa bonté. Il donne des fêtes royales dans le château du Danube, mais il héberge les pauvres à l'hospice Saint-Julien. Enigmatique comme tout ce qui est grand, il a pu assurer ici une autorité sans conteste. On peut ne point l'aimer, il faut qu'on l'admire. Réussira-t-il ? Son audace ne porterait-elle point atteinte aux lois immuables de la nature ? Possède-t-il le pouvoir d'éloigner la mort et de rendre la jeunesse ? Phénomène étrange et terrible dont nous aurons la solution prochaine.

" Dans huit jours, au milieu d'une fête

dont la magnificence défilera tout ce que jusqu'ici on a pu voir, le comte Palma portant à ses lèvres une coupe remplie de l'"Elixir de longue vie." sera subitement transformé. Sa taille retrouvera la souplesse de la vingtième année ; ses cheveux blancs redeviendront noirs. Il sera le même homme, moins l'affaiblissement infligé par le nombre des années ; il affirme que toutes les connaissances de l'esprit resteront intactes. Si un pareil fait s'accomplit, ne sera-ce point le plus grand des prodiges ? Peut-on y croire ? La science du comte Palma est puissante, et sa croyance dans la réussite de l'expérience est absolue. Plus de cinquante habitants de Buda-Pesth sont invités à passer une semaine au château ; les autres s'y rendront seulement le jour où doit avoir lieu l'expérience. Il y aura souper, concert et bal au manoir. C'est à minuit que le comte Palma, buvant la liqueur du rajeunissement, risquera cette étrange partie contre l'impossible.

" Nous tiendrons nos lecteurs au courant des moindres détails de cette fête car nous sommes au nombre des Elus qui resteront plusieurs jours dans ce château où l'on affirme que revient encore le fantôme de la femme du Magnat assassinée par son époux."

On peut juger de l'effet produit par cet article. On ne parla point d'autre chose dans la ville. Les courriers emportant la "Gazette" dans toute la Hongrie firent de l'expérience du comte Palma une nouvelle émouvante. Les savants s'écrivirent ; les gazetiers échangèrent de volumineuses correspondances. On ne vit sur la route de Buda-Pesth au château du Danube, que courriers chargés de demandes d'invitations. Il ne fut point possible à Palma d'augmenter le nombre de ceux qui devaient habiter le manoir, mais il se laissa entraîner à donner des billets d'invitation pour la soirée.

Le baron Samper refusa de s'installer au château maudit, au grand chagrin de ses filles ; mais il leur promit d'y passer la journée et toute la soirée pendant laquelle devait s'opérer la transformation du comte.

Molda et son père, au contraire, devaient y passer plusieurs jours.

Quelque curieuse que fût Molda d'approfondir ce mystère de la science, elle aurait refusé d'en être témoin, poussée qu'elle était par une crainte vague, si la pensée que Paulus serait là pour la protéger ne l'avait aguerrie.

A partir du moment où Mathias Rath publia son article, les couturières et les coiffeuses n'eurent plus un moment de repos. Il s'agissait de confectionner des toilettes vraiment royales. Chaque femme se flattait de l'emporter sur une rivale en élégance. Les couturiers et les bijoutiers renouvelèrent leurs magasins. Il n'y eut point de cervelle assez forte pour résister à cet entraînement. Une circonstance vint en aide aux coquetteries des grandes dames de Buda-Pesth.

La foire annuelle de cette ville allait s'ouvrir. Pendant sa durée, on trouverait dans les barraques de bois élevées sur les places, des merveilles arrivant de tous les

points de l'Europe : soieries du Levant et d'Italie, gants parfumés de Turin, étoffes de Gênes, dentelles de Flandre, diamants et pierreries taillés en Hollande, bijoux montés à Paris, fourrures de Moscou, tout ce que rêvent les femmes, tout ce que trafiquent et fabriquent les hommes. Pendant la durée de cette foire on entend retentir de tous les coins de la cité de bois bâtie au milieu de la ville de Pesth, le bruit des instruments des tziganes, les sons entraînants des "czardas," les mélodies des "daïnos" racontant un fait tragique ; les ronflements des tambours, et les frémissements des harpes. Des filles en jupes courtes avec des sequins dans les cheveux traversent la foule en disant la bonne aventure aux gens crédules. Ailleurs des maquignons conduisent par la bride des chevaux élevés dans les vastes prairies formant à Buda-Pesth une vaste ceinture. Enfin plus loin encore des rugissements de fauves apprennent au public que des dompteurs sont arrivés et leur montreront à la fois dans la même cage des lions du Sahara, des panthères de l'Inde et des ours ramenés du Pôle.

On vend et on achète pour des sommes folles. Les négociations se chiffrent par millions. Naturellement les Juifs sont en majorité. Mais s'ils se montrent âpres au gain, leur parole vaut une signature.

Les hôtelleries regorgent d'étrangers. Les nomades couchent sous des tentes. L'hospice de Saint-Julien ne peut contenir tous les voyageurs qui se présentent. Dans les rues c'est un bruit, un vacarme. Durant le jour on circule avec peine ; pendant la nuit on ne saurait dormir. Les pots se vident ; les têtes s'échauffent ; les poings se lèvent. Un broc vole en l'air, fend une tête ; le blessé appelle à l'aide, la force armée ne peut être sur tous les points à la fois. D'ailleurs, c'est l'époque de la grande foire : il faut que les affaires se fassent et que tout le monde s'amuse !

La fête commerciale commençait, et déjà Buda-Pesth semblait craquer dans sa double enceinte, quand un vieillard et sa fille descendirent d'une voiture antique devant la meilleure hôtellerie de la ville ; celle de Saky.

L'homme ne semblait plus pouvoir compter ses années. Courbé en deux, pâle, maigre, tremblotant, il avait peut-être passé la limite d'un siècle. Une vieille houppelande entourait son corps grêle et frêle ; un bonnet de renard couvrait son crâne chauve. Ses mains osseuses s'agitaient nerveusement.

A côté de lui se trouvait une jeune fille qui semblait âgée de seize ans à peine. Son teint d'une pâleur mate semblait plus blanc encore sous les anneaux de cheveux noirs que le vent dérangeait. Un long manteau l'enveloppait, et un voile de dentelle couvrait à demi son visage et retombait sur ses épaules. On ne voyait de sa figure que des yeux splendides, des yeux d'Orient veulés et doux comme ceux des gazelles, et sur lesquels retombaient des cils recourbés en pinceaux.

Frêle comme un roseau, elle semblait se soutenir à peine, et quand elle quitta le carrosse, elle s'appuya sur le bras du

vieillard qui parut retrouver quelque vigueur pour soutenir la frêle créature. En même temps que l'aïeul l'entraînait doucement vers la salle basse de l'hôtellerie, il cria au conducteur du lourd carrosse :

—Détez et remisez.

—Monsieur, dit le gendre de Saky avec la politesse orgueilleuse d'un homme qui sait sa maison bien achalandée, j'ai le regret de vous apprendre qu'il ne me reste pas une chambre, pas une...

Le vieillard ne parut pas l'entendre. Faisant asseoir sa fille sur un fauteuil à haut dossier, il posa près d'elle une cassette de cuir garnie de bandes de fer, puis il lui demanda :

—Ma colombe, mon amour, es-tu mieux ? Réponds-moi, joie de ma vie...

—Ce n'était qu'une faiblesse passagère, mon père... Voilà qui est passé...

—Du vin, de l'eau de Hongrie, dit le petit vieux d'une voix de commandement. Depuis quand l'hôtel de maître Saky se ferme-t-il aux négociants ? Croyez-vous, jeune homme, que je vienne ici pour la première fois ? Abraham Zek, marchand de pierreries, entre partout, et je défie un gentilhomme de ce pays d'être aussi riche que moi. Ma fille est malade, je ne ferai point un pas de plus... Prenez cet argent, et montrez-moi un appartement.

Les craintes excitées en ce moment par la santé de sa fille, l'emportaient chez le juif sur l'avarice propre à sa nation. Il oubliait son économie sordide, son besoin d'amasser. A cette heure il aurait offert le plus beau diamant de sa cassette pour voir la frêle enfant qui mouillait ses lèvres dans un verre de vin généreux, couchée dans un bon lit, servie avec zèle et soignée par un médecin habile. Sans doute le ton d'assurance de Zek, le nom qu'il venait de donner influencèrent le jeune aubergiste, car il causa quelque temps avec sa femme, parut la consulter, puis revenant vers Abraham.

—Je ne vous trompais point tout à l'heure en affirmant que tous les appartements sont occupés. Vous connaissez les encombrements de ces jours-ci, mais ma femme m'apprend qu'un seigneur viennois part dans une heure, je peux si vous le souhaitez vous céder sa chambre... Au même prix.

—Je ne marchandais pas, répliqua le Juif.

Salomé se retira dans l'embrasure d'une fenêtre en attendant qu'elle pût entrer dans son appartement. A peine y fut-elle rendue qu'elle s'évanouit complètement dans les bras de la femme qui la servait.

Abraham tomba sur les genoux à côté d'elle.

—Dieu d'Israël ! fit-il, rends-moi mon enfant, aie pitié de ma vieillesse... Accable-moi de tous les malheurs de Job, pourvu que je conserve cette joie de mes yeux et de mon cœur... Salomé, rose de Saïrons, tu ne peux être morte... soulève tes paupières, souris-moi si tu ne peux parler... Un médecin ! courez chercher un médecin ! Ma fortune pour la vie de ma fille !

La servante s'éloigna ; le vieillard mouilla délicatement les tempes de l'en-

fant, et un quart d'heure se passa avant que celle-ci recouvre le sentiment de l'existence. Enfin elle voit le vieillard, jette autour de son cou deux bras caressants et répète :

—Ne vous affligez pas, le Dieu que nous adorons est le maître de la vie et de la mort.

—Ne parle pas de mort ! répliqua Abraham ; qu'est-ce que je deviendrais si je te perdais... J'avais six filles et trois fils, tous sont tombés décimés par une maladie terrible, toujours la même, dont ils avaient puisé le germe dans le sein de leur mère Sara... Tu es le dernier rejeton d'une famille éteinte... L'enfant d'Esther, la Benjamine de mon cœur... Tu guériras, il faut que tu guérisses. A quoi cela m'aurait-il servi d'amasser de l'or, de collectionner des pierreries, d'avoir des rois pour débiteurs, et de pouvoir te choisir un époux parmi les plus nobles des nations si fières de l'Europe, si tu devais languir et mourir... Je n'ai pas mérité un châtement si terrible ! Maître de la vie, ne m'abreuve pas de cette eau de douleur ! que mon enfant relève la tête comme un beau lis se dresse après l'orage... Salomé, ma Sulamite, ne veux-tu pas guérir par amour pour ton pauvre aïeul ? On dirait quelquefois que tu appelles l'ange du trépas, tant je lis de tristesse dans tes yeux, tant ton front garde de pâleur ! Oh ! je t'en prie à genoux, vis, Salomé ! demandem-moi ce que tu voudras, je te le donnerai, je te le jure.

Salomé eut un regard indéfinissable.

—Je voudrais, dit-elle, le rayon qui vivifie et l'eau qui désaltère.

—Sous quelque ciel que se trouve ce rayon, je t'y emporterai pour que le soleil te réchauffe... Est-ce sous les lauriers roses et les orangers d'Italie que tu souhaites aller ? Préfères-tu l'Afrique et ses palmiers ? Je chercherai le rayon qui vivifie, je te le donnerai...

—Ah ! répliqua la jeune fille avec découragement, c'est trop loin et trop haut...

En ce moment la servante parut suivie d'un homme en costume noir d'aspect magistral. C'était le docteur.

Il étudia longtemps le visage de la malade, chercha le pouls faible et, remontant, regarda les joues pâles, les yeux sans chaleur, les lèvres amincies, puis il secoua la tête :

—Le mal dont elle souffre est héréditaire, fit-il, je ne puis rien !

—Quoi ! s'écria Zek, la science est impuissante. Ne savez-vous inoculer un sang généreux dans les veines appauvries. N'est-il point de breuvages capables de ressusciter cette enfant ? Ne me dites pas que vous ne pouvez rien ! Je ne veux pas vous croire. Ou si vous ne savez point ce qui la doit guérir laissez-moi croire qu'un autre le saura.

Le médecin saisit le poignet d'Abraham Zek et l'entraîna du côté de la fenêtre.

—Je vous ai révélé le péril couru par cet enfant ; maintenant je puis vous en apprendre la cause... Vous croyez que le corps seul souffre et défaille... Vous vous trompez... L'âme est malade, guérissez l'âme et cette enfant sera sauvée...

—Guérir l'âme... répéta le Juif, mais

je ne vis que pour cette Salomé ; ma petite-fille est toute ma joie... A-t-elle jamais eu une peine que son père ait ignorée... Pourquoi redouterait-elle de me dévoiler le fond de son cœur ?

—Je vous devais la vérité, dit le médecin avec un geste attristé.

—Et vous ne recommandez rien, vous n'écrivez rien !

—Rien ! Que votre enfant soit heureuse.

—Doit-elle changer de climat ?

—N'importe sous quel ciel elle emporterait le mal qui la dévore.

—Demandez-moi de l'or, répéta Zek, puisez dans mes coffres ! guérissez ma fille.

—Le remède viendra de vous, dit le médecin. Cependant je puis ordonner des réconfortants, composer un breuvage, et commander des pilules dont l'effet sera sans doute de rendre quelque force à cette enfant ; mais je vous le répète, arrachez-lui son secret, si vous voulez qu'elle vive.

Le médecin sortit.

Alors les doigts de Zek se crispèrent dans ses cheveux, et un sanglot jaillit de sa poitrine creuse. Puis avec un geste fou il retourna vers le lit de Salomé, blanche comme les draps, reposait immobile, plus semblable à une morte qu'à une créature vivante. Il prit une de ses mains et la pressant dans les siennes :

—Réponds-moi ! dit-il, réponds-moi, parle à ton aïeul, dis-lui ce que tu désires. Tout à l'heure, ma colombe, des mots énigmatiques sont tombés de tes lèvres. Ne te sens-tu pas heureuse ? Est-il quelque chose que je puisse faire pour ta consolation.

—Tu es le meilleur des grands-pères !... Rien, non rien, ce n'est pas ta faute...

—Le médecin disait donc vrai, tu souffres, tu me caches ton mal...

—A quoi bon t'attrister ! répondit-elle.

On l'eut dite profondément découragée, et ce fut plutôt comme une personne qui poursuit sa propre pensée, que comme un enfant s'adressant à son père, qu'elle continua :

—Il est des cieux plus beaux, je devine un Eden magnifique, éclairé par l'aube pure des premiers jours... Là, tremblant ses racines dans l'eau courante s'élève l'Arbre de la science, d'une science qui m'attire sans fin... Savoir ! oh ! savoir où est la vérité ! Se demander quelle est la parole sainte capable de vivifier l'âme... Attendre la clarté qui montre la voie, tâtonner dans une route ardue, le cœur serré, les bras tendus... Se dire : le salut est là peut-être et n'y pouvoir atteindre... Et mourir de langueur quand il existe des aliments pour s'affaîmer, et des ruisseaux pour sa soif...

Salomé s'arrêta, passa la main sur ses yeux, puis rappelée au sentiment du présent elle demanda à son aïeul qui restait accablé près de son lit :

—On dit cette ville bien belle, père, quand mes forces seront revenues, tu me promèneras dans les rues antiques, sur les places, je verrai tous les monuments, tous...

—Excepté... dit le Juif.

—Sans exception, répliqua Salomé les yeux fixés sur le vieillard.

—Que le Dieu d'Israël m'écrase si je te laisse pénétrer dans un temple catholique ! Ma religion et toi, je ne tiens qu'à vous en ce monde.

—Vous me préférez votre foi, mon père ?

—Oui, fit le vieillard, mais s'il me fallait choisir, ce serait le martyre accepté, puisque sans toi je ne saurais vivre.

La jeune fille l'embrassa tendrement.

Un instant après la servante entra dans la chambre ; elle apportait des cordiaux commandés par le médecin.

—Voici les drogues, mademoiselle, dit-elle d'une voix douce, je n'ai point de conseils à donner à votre grand-père, mais à sa place je sais bien ce que je ferais... Entre nous le docteur qui sort d'ici est un ignare... L'un vaut l'autre, du reste. Aussi plus de clientèle, c'est la ruine pour tous, depuis que le plus savant des hommes est venu se fixer ici.

—Pourquoi ne l'as-tu pas appelé de préférence à celui-là ? demanda Zek.

—Ah ! c'est que l'autre est un gentilhomme plus riche que vous encore sans vous faire tort. Vous gagnez de l'argent, il fait de l'or. Depuis qu'il s'est fixé dans le pays, tous ceux qu'il soigne guérissent. Il habite un château à quelque distance de Buda-Pesth... Et tenez, on ne parle que de lui dans la ville... Figurez-vous... c'est écrit dans les gazettes, paraît-il, sans cela on n'y croirait pas... figurez-vous qu'il possède la puissance de prolonger la vie, et de ressusciter les morts.

—Ressusciter les morts !

—Je ne sais pas si la chose est expliquée comme cela, mais enfin il empêche de mourir... Il a composé un Elixir qui rajeunit les vieillards, et guérit tous les maux de l'humanité... Demain la cour du vice-roi et tous les gentilshommes de Buda-Pesth seront au château du Danube... Le comte Palma videra un flacon d'elixir, et a affirmé qu'il redeviendra jeune et beau comme à vingt ans.

—Il se nomme, dis-tu ?

—Le comte Palma.

—Je ne connais pas ce nom, dit le Juif, non, je ne le connais pas... Où se trouve le château qu'il habite ?

—Vous y parviendrez en suivant les bords du fleuve... Seulement, je vous conseille d'attendre pour lui faire visite que l'expérience soit tentée, il ne doit en ce moment recevoir personne.

—Ah ! s'écria Zek, on reçoit toujours un père désespéré... Merci, ma fille ! prends cette bague, elle vaut cinq cents ducats... j'aurais payé le double, ta révélation et ton conseil... Salomé je te quitte pour une heure au plus... Je me rends chez ce docteur qui guérit tous les malades, chez ce gentilhomme dont la richesse surpasse celle d'un roi ! Quelque chose me dit que grâce à lui tu seras sauvée.

—Merci, grand-père, répondit doucement Salomé.

Abraham Zek quitta l'hôtellerie et prit le chemin conduisant au château du Danube.

La route se trouvait déjà fort encombrée par les équipages des invités du comte. Zek se glissait entre les chevaux et les

carrosses. Il était si maigre, son costume semblait si peu celui d'un millionnaire qu'il n'attira l'attention de personne. La grille du manoir se trouvant ouverte, il la franchit. Comme il la traversait, il entendit un valet du comte dire à un laquais étranger : z

—Depuis deux jours le comte Palma est invisible... il travaille là-haut... son laboratoire occupe une partie du dernier étage du château.

Abraham gagna le péristyle, gravit l'escalier avec une assurance qui lui épargna les questions, et parvint jusqu'au haut de l'escalier. Une porte de cèdre couverte de marqueterie de fer se trouvait en face de lui.

Evidemment cette porte était celle du laboratoire de l'alchimiste.

S'il frappait, sans doute il ne recevrait pas de réponse. Mieux valait pousser l'audace jusqu'au bout. Après tout, que lui importait une mauvaise réception, il ne songeait qu'à sa fille ; de l'homme qu'il voulait voir dépendait le salut de Salomé.

Posant la main sur la clef qui était restée dans la serrure, Zek ouvrit la porte et entra.

—C'est vous, Paulus ? demanda le comte.

Mais au lieu de l'accent franc et sonore du jeune homme, ce fut une voix timide et cassée qui répondit :

—Excusez ma hardiesse, Monseigneur.

Palma se retourna vivement la face empourprée de colère. Un étranger violait sa retraite ; un profane pénétrait dans son laboratoire. Mais cette expression fit subitement place à la surprise, presque à la stupeur quand il considéra le vieillard qui se tenait courbé devant lui, et reculant jusqu'à la table sur laquelle il s'appuya :

—Vous ! balbutia-t-il, vous !

Ce fut alors seulement que le Juif osa regarder en face le savant dont il attendait la vie de sa fille. La même stupéfaction qui venait d'altérer les traits de Palma se peignit sur les siens. Au lieu de se prévaloir de relations anciennes, il se fit plus humble que jamais.

—Pardonnez-moi ! fit-il, pardonnez-moi !

—Vous pardonner de manquer à une promesse sacrée...

—Oh ! je vous le jure, je ne vous cherchais pas. En arrivant ici je croyais, sur la renommée de votre savoir, m'adresser à un docteur plus habile que tous les autres, et en obtenir soit à force d'or, soit par la puissance des larmes d'un père désespéré la guérison de mon unique enfant... Ne me regardez pas avec ces yeux irrités... Je ne réclame rien, je demande à genoux... J'étais déjà bien vieux lors de notre dernière rencontre... Maintenant j'ai un pied dans la tombe... On affirme que vous avez le pouvoir de renouveler la vie, ce n'est point pour moi que je viens vous implorer... Celui dont l'existence se prolonge subit une plus grande somme de douleurs, voilà tout ! Mais une fille, dernier rejeton de ma race ! Une ravissante enfant, ma joie et mon espérance. Le givre a frappé la fleur, l'abeille a piqué le fruit, Salomé se meurt, sauvez-la ! sauvez-la !

—Je ne m'occuperai de rien ni de per-

sonne avant que ma grande expérience soit faite, dit Palma d'une voix irritée... Ni de votre enfant ni de vous-même !

—Et si elle échouait ! fit Zek avec le cri de l'égoïsme.

—Apprenez ceci, maître Abraham, le flacon de cristal que vous voyez renferme la mort ou la vie. Ou il me foudroie ou il me rajeunit. Si je sors victorieux de l'épreuve, la joie d'avoir réussi me rendra élément ; si j'échoue ! que m'importe la mort d'autrui puisque je n'aurai pu réussir à me sauver moi-même.

—Vous ne serez point si cruel, fit Zek. Vous appellerez la bonté de Dieu sur vous par un bienfait en faveur d'une innocente créature... Je vous offenserais si je vous offrais de l'or... Moser vous a transmis ses secrets, et vous savez en faire... Je suis riche, et je possède les plus beaux diamants du monde...

Palma plongea la main dans une sébile, et en fit ruisseler une pluie étincelante qui retomba sonore dans une coupe d'agate.

—Je m'adresse à votre cœur, à votre cœur seul... Ma fille, rendez-moi ma fille.

—Je vous ai répondu plus tard !

—Mais elle ne peut attendre un jour, une heure ; il y a un instant je l'ai crue morte.

—Vous avez entendu mon dernier mot, ajouta le comte, rien ne vaincra ma résolution. Rentrez chez vous... Je verrai votre fille, dans trois jours.

—Cœur de pierre ! s'écria Zek en frappant du poing la table sur laquelle se trouvait la fiole de cristal, tu n'as donc jamais senti les douleurs et les joies de la paternité ? Je t'ai offert ma fortune pour le salut de mon enfant... Si tu me refuses je suis capable, pour te punir, de tout, même d'un crime, entends-tu, d'un crime...

—Des menaces, maître Zek ! souvenez-vous que je puis vous faire jeter hors de ce château par mes valets.

—Oubliez-vous aussi, maître docteur, que je puis leur apprendre d'un mot dans quelle étrange circonstance nous nous sommes connus... Le passé nous lie aussi bien qu'un pacte avec Satan rive une âme à l'ange du mal... Certains faits équivalent à des maléfices... Vous attendez ici le vice-roi, les plus puissants magnats de Hongrie, et si le Juif qui est là disait un mot, si le vieillard qui n'a plus que le souffle révélait...

—Tais-toi ! fit Palma dont une convulsion de colère altéra le visage, tais-toi. Que veux-tu ? Que je voie ta fille ! J'irai demain, aujourd'hui... retire-toi, et fie-toi à ma promesse...

—Il me faut davantage, répliqua le Juif. Cette parole du docteur aux prodiges m'aurait satisfait il y a deux heures. J'exige mieux du comte Palma...

—Parle.

—Votre château s'emplit des invités qui doivent être témoins de votre métamorphose. Qu'importe un hôte de plus ou de moins au milieu de cette foule... Oh ! ne craignez rien, mon costume ne vous fera point rougir, et la beauté de ma fille excitera plus d'une jalousie...

—Vous ! ici ?

—Pourquoi pas ? demanda froidement Abraham Zek. Je me suis assis à la table d'un roi dont je venais de dégager la couronne... Acceptez vite, croyez-moi. Le moyen que je vous offre concilie tout. Vous saurez bien donner à un enfant un breuvage qui la soutienne, en attendant que vous la guérissiez tout à fait... Je vous fixerai un délai pour me la rendre fraîche, forte et joyeuse... Vous pouvez tout. Vous commandez à la mort, vous faites reculer la vieillesse... Ne me refusez pas, comte Palma, je vous en prie, je vous le conseille.

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix bizarre, dans laquelle le commandement se dissimulait mal sous la supplication.

Chose étrange, le Juif redressait maintenant sa taille chancelante, tandis que le comte Palma baissait la tête sur sa poitrine.

—Impossible ! murmura-t-il, impossible.

—Retirez ce mot, car moi, je veux ! moi, Abraham Zek.

—Vipère ! s'écria le comte en s'avancant sur le vieillard.

Celui-ci ne bougea pas.

—Une vipère siffle, répliqua-t-il, et on entend ses sifflements ; elle pique et sa blessure est mortelle... Encore une fois, comte, je ne vous cherchais pas ! N'aviez-vous point attaché sur le visage un masque solide... Jéhovah permet qu'au lieu de me trouver en face d'un étranger, je rencontre un homme qui me connaît de vieille date... Acceptez la situation qui vous est faite... Je me conformerai à vos désirs... Vous me verrez le plus humble, le plus discret de vos amis... Mais je ne vous quitterai plus, et vous sauverez ma fille...

—La sauver ! suis-je certain de me sauver moi-même. Vous ne savez pas quelle terrible expérience je vais tenter... Il se peut que j'échoue misérablement.

—Peut-être, mais vous espérez vainement !

Une pensée terrible jaillit du cerveau de Palma, il alla vers un instrument inconnu composé de fils de métal enroulés, et s'approchant de Zek il parut prêt à réduire en poudre la frêle créature. Mais brusquement il s'arrêta. La générosité l'emporta sur le désir de châtier le juif de son audace.

—Je cède, fit-il, allez chercher votre fille.

—Que Jéhovah vous protège ! dit le vieillard en joignant les mains avec ferveur.

—Chien ! fit Palma en repoussant Abraham du pied.

Mais Zek n'entendit point l'insulte, il ne sentit pas la violence. On lui permettait d'amener sa fille dans le château du Danube, sa fille serait sauvée.

A peine eut-il disparu que le comte s'abandonna à l'excès de la rage débordant de son cœur.

—Lui ! fit-il, lui, ici ! Aujourd'hui. Ah ! misérable vieillard, si ma pensée avait pu te foudroyer aussi bien que cette fiole est capable de rendre la jeunesse, tu ne serais pas sorti vivant de cette chambre ! Par quel hasard, quel enchaînement de circonstances, faut-il que ce fantôme se

dresse devant moi, et me rappelle le passé, quand tout concourt à l'effacer de ma mémoire ! Malédiction ! Il me semble maintenant que rien ne saurait réussir. Je succomberai sous la tâche acceptée ; je tomberai vaincu dans une lutte au-devant de laquelle je marche... En face de ceux que je convoquais pour être témoins de mon triomphe... Ah ! plutôt que de subir cette humiliation, je boirai le poison contenu dans ces fioles, et j'en finirai avec une existence qui, tant de fois, me parut pesante...

Palma plongea la tête dans ses mains, et demeura muet, en proie à un découragement dont nul n'aurait pu sonder la profondeur.

Plus d'une heure se passa de la sorte ; Palma ne paraissait se souvenir ni de ses hôtes ni des fêtes annoncées pour le lendemain. Une préoccupation dominait en ce moment toutes les autres : la prochaine arrivée du Juif et de sa fille au château.

Sans doute Palma ferait l'impossible pour sauver Salomé, mais le résultat peut trahir les volontés les plus fermes, déconcerter les projets les mieux arrêtés. Cet homme et cette enfant entraveraient-ils sa carrière à l'heure où elle promettait d'être si belle ?

Tandis que le comte s'abandonnait à une inquiétude pleine d'angoisse, Paulus, sans frapper à la porte du laboratoire, y pénétra ; puis s'approchant rapidement du comte il lui toucha légèrement l'épaule.

—Laissez-moi ! s'écria Palma, laissez-moi ! soyez à jamais maudit et damné !

Il se leva, et ses yeux hagards se fixant sur Paulus, il demeura quelque temps sans le reconnaître, puis voyant devant lui l'être qu'il aimait le plus au monde, il prononça son nom avec une sorte de sanglot.

## VI

### Avant la fête.

—C'est toi, mon enfant ! dit le comte en serrant Paulus dans ses bras. Jamais tu ne vins plus à propos pour ton maître et ton ami. Les démons s'enfuient devant les bons anges. J'avais besoin de te voir, de m'entretenir avec toi.

—Ne pensiez-vous point que je viendrais vous rendre compte de ce qui se passe ? Les invités arrivent au château, j'ai dû pourvoir à tout, et je pense l'avoir fait de façon à vous satisfaire.

—Le manoir est-il donc rempli ? demanda le comte avec une certaine inquiétude.

—Il ne reste plus une chambre à donner.

—Il en faut deux, cependant ; deux, entends-tu, Paulus ?

—S'agit-il de gens d'une haute condition ?

—Il s'agit d'un misérable Juif...

Le comte s'arrêta, comprenant que Paulus pouvait être surpris, que son maître admit chez lui un homme qu'il tenait en dédain.

—Quand je dis "misérable Juif," reprit-il, je songe seulement à sa religion. Zek possède des trésors immenses, et jouit

comme négociant d'une haute considération, j'ai promis de soigner sa fille qui est fort malade.

—Alors, maître, disposez de mon appartement particulier.

—Et toi ?

—Oh ! moi ! songerai-je à dormir durant la nuit prochaine ? Je souhaite ne vous point quitter, non pas afin d'entretenir la confiance dans votre âme, mais pour vous témoigner mieux ma tendresse, ma gratitude et mon respect.

—Ah ! Paulus ! dit le comte, j'ai plus besoin d'amour que de respect et de reconnaissance.

—Eh ! ne savez-vous point combien vous m'êtes cher ? Je vous dois le pain de mon âme, la vie de mon intelligence. Sans vous, que serais-je ? Chevrier dans les Abruzzes j'aurais languï en proie à un mal inconnu, car je sens qu'en dépit d'une condition inférieure, mes vœux se seraient fixés au delà. Vous m'avez fait instruire, vous me chérissez...

—Taïstoi ! dit le comte en pressant nerveusement le bras du jeune homme, tais-toi, tes paroles me causent un mal que tu ne saurais comprendre. Enfin, tu dis vrai, tu es instruit, le monde s'ouvre devant toi d'une façon brillante, et tu seras riche, plus riche que tu ne l'aurais jamais été, si...

—Si Dieu ne vous eut envoyé sur ma route...

—Dans l'avenir, rien ne manquera à ta félicité, Paulus ; j'ai juré à Dieu de réaliser ton bonheur, je tiendrai cette promesse... Mais toi, gardes-tu bien à l'égard de ton vieil ami une confiance absolue?... Tu comptes vingt-deux ans, Paulus... La science et les arts ne semblent plus te suffire... Les rêves de ta jeunesse battent les ailes au fond de ton cœur... N'a-t-il point passé devant toi une jeune fille dont le souvenir te charme ? Tu rougis, Paulus... Pourquoi rougir, mon enfant... Quoi de plus naturel que de voir les regards du jeune homme se tourner vers la vierge pure... Celle que tu aimes, Paulus, je te jure de te la donner...

—Vous, mon ami, mon père !

—Moi ! répéta Palma gravement.

Il reprit un moment après.

—Tu l'as dit, c'est le protecteur, le père qui te fait maintenant cette promesse... Dans deux jours combien la situation sera nouvelle entre nous... Je garderai pour toi des sentiments identiques, un cœur semblable, mais extérieurement j'aurai les cheveux noirs comme les tiens ; mon regard aura retrouvé le rayonnement de la jeunesse ; mes membres l'agilité et la force... Tu m'appelleras alors ton compagnon, ton frère... Et je te rendrai alors la confiance que ton silence me fait aujourd'hui.

—Ah ! maître ! depuis longtemps je vous aurais avoué...

—Chut, Paulus ! j'ai encore des cheveux blancs... Attends encore, puisque tu as tant tardé... Oh ! si tu savais avec quelle force de volonté j'appelle la rénovation qui va s'opérer en moi ! Être jeune et beau ! Avoir vingt ans ! Tu n'apprécies point ces trésors parce que tu les possèdes Paulus... Celui qui les a perdus ne cesse

de les regretter... Quelle vie nouvelle et magnifique va devenir la nôtre. Je ne t'ai point encore assez aimé ! J'ai trop à te payer, à toi qui as pour moi remplacé Bianca et Mario...

Ces deux noms rappelèrent la tristesse dans son âme, il resta un instant rêveur, puis il reprit :

—Si j'échoue, tu trouveras entre les mains du baron Samper le testament écrit il y a dix mois ; je n'y puis, je n'y veux rien changer.

—Maître !

—Je dois tout prévoir, mon enfant ! Si je réussis, dès le lendemain je te crée une situation indépendante, je te donne un état de maison, des chevaux et des carrosses à toi, et tu pourras devenir le mari de celle que tu aimes... Demain ! qui me dira ce que je serai demain ! Peut-être serai-je retombé du haut de mes rêves comme Icare ! peut-être au contraire le monde entier connaîtra-t-il mon nom. Alors, nul ne m'égalera. Je verrai à mes pieds les hommes les plus puissants, les rois eux-mêmes... Palma règnera sur l'univers, Palma égalera Dieu puisqu'il aura bouleversé les lois de la nature... Fou que je suis ! le ciel permet-il à un homme de pénétrer si avant dans les arcanes sacrés ? Les manuscrits des mages ne m'ont-ils point trompé ? Ai-je observé leurs prescriptions ? Je ne saurai le mot de cette énigme qu'à l'heure où il sera trop tard pour renoncer à mon épreuve... Ecoute bien, toi, mon fils, mon héritier, mes suprêmes instructions et mes derniers ordres... Ce n'est point dans ce laboratoire que je prendrai le breuvage capable de renouveler en moi les sources de la vie, mais dans le cabinet de travail voisin de ma chambre... Je quitterai le salon où seront réunis mes invités vers minuit... J'estime qu'une demi-heure sera nécessaire afin que l'Elixir opère son effet... Si au bout d'une heure, tu ne me voyais point revenir, pénètre chez moi, et cherche si mon cœur bat encore... Si je meurs tu me pleureras. Ce que je vais tenter est tellement en dehors des choses connues et possibles que je veux te mettre plus que tout autre en garde contre le doute... Qui sait si dans le jeune homme qui te sourira demain tu reconnaîtrais ton vieux maître !

—Ah ! fit Paulus, mon cœur ne me trompera pas !

—Joins à ce témoignage celui de tes yeux, mon enfant.

Palma releva la large manche de sa robe de chambre, puis il saisit un poignard, et avant que Paulus pût s'y opposer il se fit une blessure assez longue, mais peu profonde.

—Ne crains rien ! dit-il en répondant au cri d'angoisse du jeune homme ; grâce à la liqueur avec laquelle je laverai cette blessure, elle sera demain entièrement fermée... Mais la cicatrice restera, survivant au rajeunissement du corps... Si donc tu te sentais jamais pris de doute cherche cette trace.

La blessure de Palma se trouvait déjà bandée, et la manche de sa robe la dérobaît à la vue de Paulus. Pendant une heure encore le comte s'entretint avec son jeune

compagnon d'une façon touchante. Jamais il n'avait laissé de la sorte déborder la tendresse de son cœur, et Paulus se sentait l'âme à la fois pénétrée de pitié et de tendresse. En dépit de la science de son maître, il redoutait de le voir échouer, et Palma l'avait dit, il s'agissait de vie ou de mort.

Quand il s'aperçut de l'anxiété de Paulus, le comte s'efforça de le rassurer, puis de nouveau l'attirant sur sa poitrine :

—Quitte-moi maintenant, mon enfant, va remplir tes devoirs envers nos hôtes, et que leur réception soit digne du comte Palma.

Paulus poussa un soupir, baisa la main de son protecteur et quitta le laboratoire.

Au moment où il descendait au premier étage, une voiture magnifique déposait, devant le perron de marbre du château, un vieillard vêtu d'un costume de velours rouge brodé d'or, et une jeune fille dont une mante de satin enveloppait la taille élégante. Quand une camériste la lui eut enlevée, l'enfant parut habillée de lam-pas blanc, ses joues avaient la pâleur de cette virginale parure. Elle se laissait à demi soutenir par le vieillard, et celui-ci avait appelé de l'aide, quand Paulus entourait de son bras la taille de Salomé.

—Le comte Palma nous attend, dit le Juif d'une voix dans laquelle perçait un reste d'inquiétude, Zek, Abraham Zek...

—Votre appartement est préparé, répliqua courtoisement le jeune homme.

Ces mots amenèrent un sourire sur les lèvres du Juif qui se pencha vers sa fille, et murmura :

—Il tient parole, tu seras sauvée ?

Deux filles de chambres, jeunes, accortes, vêtues d'un élégant costume du pays, s'empressèrent autour de la Juive. Un moment plus tard Paulus remettait au marchand de pierres un flacon renfermant une liqueur incolore, mais dégageant de fortifiants arômes. Le vieillard en versa quelques gouttes sur les lèvres décolorées de sa fille, et soudain les paupières de celle-ci s'ouvrirent, ses yeux brillèrent d'un nouvel éclat ; la pourpre de la vie reparut sur ses lèvres, elle se souleva du divan sur lequel on l'avait à demi couchée, passa un de ses bras autour du cou d'Abraham agenouillé devant elle, et avec un geste ingénu, elle tendit la main à Paulus.

—Ma colombe ! Ma bien-aimée ! fit le Juif, le Dieu d'Israël te gardera à mon amour.

Alors seulement Paulus comprit qu'elle était Juive, et en dépit de son savoir-vivre et de son indulgence, une impression pénible passa sur son visage, et il retira sa main des doigts de Salomé !

Il lui était d'ailleurs aisé de trouver une excuse. A toute minute ne devait-il pas remplir des devoirs nombreux à l'égard des invités de Palma. Paulus s'en acquittait à merveille. Il trouvait pour les femmes des bouanges délicates ; à l'égard des hommes il se conduisait avec autant de tact que de modestie. Remplissant en cela le souhait de Palma, il fit les honneurs du repas du soir, et durant les heures qui s'écoulaient avant que les hôtes du château maudit se retirassent dans

leurs appartements, il se montra d'une courtoisie qui lui valut tous les suffrages.

Qui pourrait affirmer cependant que le jeune homme ne témoigna pas plus de sympathie et de respect à Molda Komorn? Celle-ci comprenait combien Paulus s'efforçait de la rassurer et de lui plaire. En dépit d'elle-même, Molda se sentait prise d'une indéfinissable terreur. Elle ne voyait pas seulement dans le prodige qui le lendemain devait s'accomplir sous ses yeux, le résultat d'une longue suite de travaux, un phénomène succédant à d'autres phénomènes. Il lui semblait qu'elle assisterait à une scène dans laquelle Satan jouerait son rôle, et qu'elle gardait sa part dans un drame de sang et de larmes. Depuis plusieurs semaines l'attitude du comte Palma la troublait. L'amitié dont il s'était pris pour son père devait, suivant son instinct, cacher un piège. Elle s'épouvantait des emprunts successifs du comte Komorn qui puisait au gré de ses besoins de joueur dans la caisse toujours ouverte de l'opulent étranger. Des regards surpris, des mots murmurés, une certaine entente mystérieuse entre Palma et Komorn, des expressions d'admiration trop vives, tout concourait à grandir en elle une crainte dont la présence de Paulus parvenait seule à la soulager.

Jamais le jeune homme ne lui adressait un de ces compliments dont Palma se montrait prodigue. Devant elle il baissait les yeux ; et cependant le son de sa voix révélait une secrète tendresse, les mots qui tombaient de ses lèvres la touchaient par leur sincérité. Oui, vraiment, Paulus disait vrai en affirmant que pour elle il serait un frère, et Molda sentait le besoin d'une protection, d'une amitié, puissantes, en apprenant à se défier de son père. Par une sorte de pudeur la jeune fille avait craint de révéler jusqu'alors ses inquiétudes secrètes au baron Samper. N'allait-elle point par une confiance prématurée enlever à Komorn un reste d'estime? Il lui en coûtait d'être p'ainte. Pour ne pas dénoncer son père et révéler tous l'abîme dans lequel l'entraînait une funeste passion, elle le laissait vendre les derniers lambeaux d'un splendide héritage. Non point que Molda ignorât assez les affaires pour être incapable de se défendre contre la ruine ; elle connaissait ses droits, mais il lui répugnait d'en user. Sa mère était morte à la peine ; sans doute le devoir de la femme était de tout subir sans se plaindre, et Molda s'était promis de suivre son exemple. Sur un seul point elle entendait demeurer libre. Jamais elle ne sacrifierait sa liberté et sa personne. Si son père attentait à cette liberté sacrée, elle trouverait la force de lui résister. Molda ne s'effrayait point à la pensée de s'ensevelir dans un cloître ; elle aspirait trop à la paix pour ne pas apprécier le calme dont sont entourées les filles du Seigneur ; mais elle voulait s'y rendre d'elle-même, tranquillement, simplement, fermant sur elle les portes d'un monde où elle endurait de précoces douleurs. Longtemps même elle songea que le couvent était l'unique avenir s'offrant à elle ; depuis quelques mois seulement elle se de-

mandait si elle aurait le courage de s'y ensevelir. Une ombre passait entre elle et les hautes murailles du cloître, et cette ombre chère la visitait souvent.

Paulus devinait-il les pensées qui se pressaient dans ce jeune cœur? On peut le croire, car il trouvait vite le mot capable de ramener un sourire sur les lèvres de la fille de Komorn, et de rendre à son regard un éclair d'espérance.

On venait d'entendre chanter un morceau vivement applaudi, quand les yeux de Molda aperçurent pour la première fois Salomé, frêle, pâle et ravissante dans sa robe de gaze bleue blanche d'argent. Un mouvement de pitié généreuse l'entraîna vers cette enfant qui ne paraissait connaître personne, sauf un vieillard singulièrement emprunté dans son magnifique costume. Jugeant Salomé étrangère et voyant près d'elle une place vide, Molda s'approcha de la Juive, et lui adressa de bienveillantes paroles. Salomé y répondit avec l'expression de la reconnaissance et de la joie. Molda était si charmante ; elle semblait si bonne ! Un regard permit à ces deux cœurs innocents de s'apprécier et de s'aimer. Molda et Salomé ne s'interrogèrent point sur leurs noms, sur leurs situations. Au milieu de l'animation générale, e'les se reconnurent pour soeurs à une tristesse mystérieuse, et leurs petites mains s'étreignirent.

—Vous semblez triste! dit Salomé à Molda.

—Et vous, n'êtes-vous pas malade?

La Juive sourit tristement.

—Je laisse à mon père des espérances que je suis loin de partager... Il s' imagine que le comte Palma saura me guérir!

—Ne le croyez-vous point fort habile?

—Certaines douleurs venant de l'âme ne s'éteignent que dans la mort... Comment avouer cette conviction à mon grand-père? Si vous saviez combien il m'aime ! C'est pour moi qu'il vit, qu'il respire, qu'il amasse des richesses dont jamais je ne jouirai. Tous les miens sont morts jeunes, et j'ai pour me protéger un vieillard âgé de près d'un siècle... Mais quand bien même je ne me sentirais point frappée par la main mystérieuse qui nous marque tous pour le trépas, je n'en mourrais pas moins... Vous me traitez avec bonté, mademoiselle, vous semblez me croire votre égale... Il y aurait trahison de ma part à vous laisser cette illusion. La plupart des femmes qui me frôlent dans ce salon, et qui ne remarquent que ma jeunesse, ma parure et ma pâleur, se reculeraient avec dédain si e'les apprenaient qui je suis !

Salomé n'acheva pas, Molda lui serra la main en silence.

—Vous souffrez, lui dit-elle, cela me suffit pour vous plaindre et pour vous aimer.

Toutes deux demeurèrent dans l'angle du salon pendant le reste de la soirée. Komorn, qui jouait en ce moment et venait de trouver une veine inespérée, oubliait complètement sa fille. Ce fut Salomé qui l'accompagna jusqu'à son appartement.

Paulus les vit échanger une caresse, et le cœur ému il s'éloigna en murmurant :

—Qui sait si mutuellement ces deux douleurs ne se consolent pas!

Il monta au laboratoire de Palma et en franchit sans bruit la porte.

L'alchimiste était presque évanoui dans un fauteuil, mais un de ses doigts soulignait encore le principal passage d'un manuscrit arabe, tandis que son autre main s'étendait vers un flacon de cristal de roche contenant l'élixir de longue vie.

—Maître, dit Paulus, regagnez votre appartement, je vous en supplie.

—Tu as raison, dit Palma, un jour de plus, et il s'agirait non point de me ramener, mais de me ressusciter.

—Ne prendrez-vous rien ce soir?

—Si, quelques gouttes de ce breuvage ; il suffira pour me rendre un peu d'énergie.

Palma compta dix gouttes d'une liqueur rouge dans un verre d'eau, l'avalait lentement, puis se levant, il quitta le laboratoire, tourna la grosse clef qu'il laissa dans la serrure et regagna son appartement du premier étage. Une lampe allumée se trouvait sur la table, un ambigu attendait sur un guéridon.

Palma posa le flacon de cristal de roche sur son bureau, sous les rayons de la clarté de la lampe. Il paraissait excessivement las.

—Rentre chez toi, Paulus, dit-il ; demain j'assisterai au banquet, au bal, demain ton vieux maître fera place à un joyeux compagnon. Regarde! fit-il.

Prenant alors la lampe il l'éleva progressivement, et Paulus aperçut un portrait qui, la veille, n'occupait point cette place.

Il représentait un jeune homme vêtu d'un habit de velours rouge couvert de broderies d'or fin. Sa figure était belle quoique très pâle ; l'œil brillait sous des sourcils admirablement arqués ; les boucles d'une opulente chevelure noire flottaient sur un cou élégant. Une des mains se perdait dans les plis neigeux d'un jabot de Malines, l'autre reposait sur la garde d'une épée de cour. On apercevait au bras, suivant une mode italienne qui tendait à se répandre, un bracelet d'or mat.

Une bague d'émeraude étincelait à la main qui tenait l'épée.

Certes, ce jeune homme était admirablement beau. A mesure qu'on observait davantage les traits de son visage, on constatait une plus grande ressemblance avec ceux de Palma. L'ami, le protecteur de Paulus n'avait plus ce teint pur, cet éclat de regard, cette fraîcheur des lèvres. Les veilles plombaient les paupières, les angles de la bouche s'abaissaient, et cependant, c'était bien le même homme.

—Vous! c'est vous! s'écria Paulus.

—Tel que tu me reverras demain, répondit le comte.

Il posa la lampe sur la table, attira Paulus dans une virile étreinte et demeura seul.

Palma ne se coucha point. Il ne travailla pas. A quoi bon? Qu'aurait-il appris désormais? Les prescriptions indiquées dans les manuscrits divers sur lesquels il a pâli ont été scrupuleusement remplies. Quand il cherche au fond de sa

mémoire les leçons de Moser il croit les avoir mises en pratique. La science humaine ne saurait aller plus loin, et cependant Palma n'est pas tranquille. Depuis la veille une préoccupation unique le trouble désormais, son âme connaît une autre source d'inquiétude : Zek est revenu ! Ne croyait-il point le Juif mort depuis longtemps ? Par quel étrange hasard se dressait-il devant lui mille fois plus inquiétant que ne le fut jamais pour les gens qu'effraient les fantômes, le spectre de la dame assassinée dont le sang tache les dalles de marbre du vestibule. Encore, s'il eût été seul ! les hasards de sa vie mercantile l'auraient entraîné loin. Abraham ne tenait point à cette terre, tous ceux qui l'aimaient l'avaient quitté ; mais voilà qu'il ramenait avec lui une délicate créature sur laquelle se concentraient ses dernières tendresses, et cette enfant la dernière de sa race, il la préférerait à ses trésors. Rien désormais ne pouvait éloigner Abraham, rien, sinon le succès.

Mais le comte le savait, la fiole de cristal ne contenait pas à la fois de quoi le rajeunir et de quoi sauver Salomé. Il lui faudrait recommencer pour la Juive le travail sur lequel il avait pâli durant des nuits. Si elle expirait dans l'intervalle, jamais Abraham ne lui pardonnerait, et alors...

Quand il s'arrêtait sur cette pensée, le front de Palma se couvrait de sueur, ses cheveux blancs se hérissaient, il serrait les mains d'une façon convulsive en répétant :

—Il faut vaincre, je vaincrai ! Si Abraham devient dangereux...

Il n'osait formuler sa pensée, et retombait dans le silence. Chaque heure sonnant lentement dans la nuit l'arrachait à cette rêverie, mais il retombait vite dans une somnolence pleine de rêves, dont il s'éveillait à la fois las et effrayé.

Le jour le trouva plongé dans cette double angoisse.

Bien différente fut la nuit d'Abraham.

Comme le lui avait dit le comte Palma, les hôtes du château du Danube étaient trop nombreux pour qu'il fût possible de lui donner un grand appartement. Il dut se contenter de la chambre de Paulus dans laquelle s'installa Salomé, et d'un cabinet de toilette au fond duquel on dressa un lit. La pensée qu'il demeurerait sous le toit d'un homme dont il connaissait la science prodigieuse, la confiance que Palma réussissait dans son entreprise et lui remettrait à son tour un breuvage capable de ressusciter Salomé, réchauffa son vieux cœur, et remplit son esprit de rêves si joyeux que, ne pouvant rester sur sa couchette il se leva, et s'asseyant dans un fauteuil il veilla sur Salomé.

Tout avait changé de face pour la charmante fille, elle possédait une amie !

Ce mot qui le dernier erra le soir sur ses lèvres la hantait encore pendant son sommeil. Elle se croyait transportée dans la grande salle, assise près de la fille du comte Komorn, et se laissant prendre à la magie de cet accent sonore qui lui pénétrait l'âme.

Elle sentait qu'elle oserait lui révéler

les secrets de son cœur, lui dévoiler les replis mystérieux de sa pensée. Douce fille ! Il semblait à la voir, blanche et pure comme un lis penché, qu'elle ne pouvait garder de secret pour personne, et cependant Zek qui croyait posséder la confiance ignorait encore de quelle douleur se mourait l'enfant.

S'imaginant qu'elle portait en elle le germe d'un mal héréditaire, il pria Palma de la sauver ; mais Molda pouvait plus pour sa guérison que le plus savant des médecins, et le plus habile des alchimistes.

Elevée par son père dans la connaissance et la pratique de la foi judaïque, Salomé remplit d'abord son esprit de l'incomparable poésie découlant des Livres saints. Elle apprit par cœur les chants de tristesse de David, les chroniques héroïques, les pages splendides du législateur des Hébreux, Abraham, très instruit et fervent hébraïsant, se plut à lui développer les splendeurs de l'histoire d'Israël, et à dérouler devant elles les phases tantôt glorieuses, tantôt misérables de son peuple. Les vieillards qui venaient de temps à autre visiter Abraham ne pouvaient assez louer sa fille. Ils la considéraient comme une créature privilégiée et quand ils parlaient de Salomé, ils cherchaient pour la peindre les figures gracieuses ou inspirées de Rachel, Sara, Debora et Miriam.

Il suffit d'une heure pour changer le cœur et les pensées de Salomé.

Un jour que son aïeul concluait à Vienne une magnifique affaire de diamants, Salomé se trouvant seule, ennuyée, eut la curiosité de visiter la ville. Le hasard la conduisit en face d'une église catholique. Les chants qu'elle entendait de loin, les parfums de l'encens arrivant jusqu'à elle, la clarté lointaine des cierges lui inspirèrent un violent désir d'entrer. Ne commettrait-elle point une faute grave ? Que dirait son aïeul s'il apprenait qu'elle avait risqué une pareille démarche ? Mais qui révélerait ce secret à Zek ? Une minute seulement Salomé entrerait dans le temple, assisterait à quelques cérémonies, puis elle rentrerait à l'hôtel et jamais elle n'en parlerait à son père.

Le main de Dieu la poussait, elle entra.

Il ne s'agissait point seulement d'une bénédiction solennelle du Saint-Sacrement ; un célèbre orateur devait prendre la parole. Peut-être après parcourir du regard l'église catholique, Salomé se fût-elle retirée si elle l'avait pu ; mais derrière elle la foule avide d'entendre prêcher la sainte parole, venait de se refermer subitement. Impossible de retourner en arrière. Elle devait attendre afin de ne causer ni dérangement ni scandale, elle attendit.

Le prédicateur parla de la Passion.

Pour la première fois furent retracées devant la jeune fille les scènes terribles du Calvaire. Elle apprit à la fois, et la mission de Jésus, venu pour renouveler la loi, et donner les préceptes de l'amour à la place d'un culte suffisant jadis pour le "peuple à tête dure." Que se passa-t-il dans cette jeune âme ? De quel coup subit plut-il à Dieu de la frapper ? Il sembla tout à coup à Salomé que tout changeait pour elle d'aspect et de nature. Elle renia

sa loi, elle se maudit elle-même ; elle se jugea la plus malheureuse et la plus méprisable des créatures. Pendant que parlait le prêtre son âme se brisait, des sanglots secouaient son être frêle, et au moment où il montra Jésus expirant sur le Calvaire, Salomé s'évanouit sans pousser un cri, un soupir.

On la crut morte, on l'emporta. Mais à l'avance elle acheta la discrétion de ceux qui la secouraient. Nul ne devait révéler au vieillard d'où on ramenait sa fille. Elle prétexta une indisposition subite et sans cause, puis voyant pleurer son grand-père, elle pleura avec lui.

Elle pleura sur elle, sur son aveuglement, sur la soif qu'elle avait d'une eau désaltérante. Elle maudit la nuit dans laquelle elle était plongée. Mais en même temps elle se demanda comment il lui serait possible de sortir de son ignorance, de quitter le désert pour la Terre-Promise. En cachette elle lut et relut des livres capables de l'instruire. Sans oser s'adresser à un prêtre, elle entreprit de faire seule son éducation chrétienne. Une singulière ardeur, une ferveur soutenue par l'innocence en firent subitement une créature d'élite aspirant à la vérité de toutes les forces de son âme.

Mais en même temps sa santé déclina d'une façon alarmante ; son vieil aïeul ne la quittait plus. En dépit de son désir il lui fut impossible de renouveler sa tentative. Zek quitta Vienne un mois plus tard, et durant ses pérégrinations la jeune fille ne put retrouver une heure propice.

Depuis lors, deux mois s'étaient écoulés. Deux mois durant lesquels l'ardeur qui la portait vers la religion chrétienne ne cessa de grandir ; mais en même temps le changement qui s'opérait dans son âme épuisait son corps déjà maladif et chancelant. Troublée, et n'osant avouer la cause de son trouble ; entraînée vers une foi pour laquelle son aïeul éprouvait une haine persistante, Salomé sentait dans ce combat s'épuiser ses dernières forces. Jamais elle n'eut plus de crainte de mourir avant d'avoir révélé l'état de son âme, que depuis son arrivée à Buda-Pesth. Il est vrai que l'aggravation de son état rendait plus pressant pour elle de prendre une décision, et d'avouer la vérité à son grand-père. Mais à la pensée de la douleur qu'elle lui causerait, Salomé perdait son courage. Que deviendrait-elle en présence du désespoir du vieillard ? Elle se jugeait lâche de ne point oser parler ; elle eût redouté en parlant de se montrer cruelle.

La pauvre enfant se trouvait dans cette disposition d'esprit quand elle entra au château de Palma, et qu'elle comprit que Zek espérait sur la guérison du mal qui l'emportait.

Hélas ! elle le savait, la douce fille ! elle mourait d'une souffrance sans nom, d'un mal dont Dieu seul la pouvait guérir en lui disant : Volez, croyez, aimez !

Et voilà pourquoi, lorsque subitement elle se trouva en présence de Molda, elle se sentit soulagée d'un poids énorme. Tout de suite elle comprit qu'elle oserait dire la vérité à cette pure et charmante fille. Le Seigneur lui envoyait une aide,

une soeur, une amie. Aussi, durant son sommeil, le nom de Molda passa-t-il plus d'une fois ses lèvres.

Abraham Zek l'entendit. Il secoua la tête, d'abord avec une sorte de dédain et de tristesse ; puis brusquement l'amour du père l'emportant sur l'avarice du Juif.

—Qu'elle l'aime, après tout ! S'il ne faut, pour lui conquérir l'affection de cette Molda, que payer les dettes du comte Komorn, je les paierai...

Quand Salomé s'éveilla elle vit son père à son chevet.

—Ma chérie, lui dit-il, tu sembles chérir Molda Komorn, offre-lui cette bague ; elle est semblable à la tienne, et vaut mille ducats.

—Ah ! père, vous vous trompez, elle vaut cent fois plus ! Elle me prouve qu'à toute heure vous êtes préoccupé de l'idée de me voir heureuse.

Elle couvrit de baisers les cheveux blancs d'Abraham, et le marchand de pierreries se crut trop payé.

## VII

### Mario

Un jeune homme dont le costume attestait une ancienne opulence, allait au trot d'un maigre cheval, sur la route conduisant au château du Danube. Son habit de velours râpé dont les parements montraient le fil, un manteau brun élimé, un chapeau rougi par l'usage, des bottes avachies soutenant mal l'éperon, du linge fripé, le reste d'un gant, trahissaient une misère profonde. Non point une de ces pauvretés honorables dont la cause est sacrée, dont les marques nous attendrissent, mais une pauvreté due à une déchéance progressive. Il pouvait compter entre vingt et vingt-cinq ans, si l'on étudiait scrupuleusement une physionomie fort belle, dont les lignes restaient pures, en dépit du ravage des passions. Le regard brillant encore avait des lueurs fiévreuses ; la bouche se tordait aisément pour laisser tomber un sarcasme ou pour exhaler la colère ; le teint pâle, les sourcils rapprochés, trahissaient les veilles remplies par des orgies. Cette créature que Dieu créa superbe, s'était complue à dégrader l'oeuvre divine. Jamais ces regards fuyants, tour à tour audacieux ou craintifs, ne devaient refléter une grande pensée, une résolution virile. Ces lèvres oubliées de prier. Ces mains fines et blanches agitées de mouvements nerveux ne savaient sans doute que remuer des dés ou des cartes.

Ce cavalier jurait entre ses dents, et contre la froidure dont il sentait les atteintes à travers un manteau trop mince, et contre son cheval qui, bronchant à chaque pas, ne pouvait manquer de s'abattre avant même d'avoir atteint le but de sa course.

Honteux de son accoutrement, le cavalier jetait sur les grands seigneurs passant à cheval et les équipages suivant la même route que lui, des regards dans lesquels l'envie se confondait avec la haine.

Derrière lui il laissait Buda que rejoint à Pesth un pont admirable ; des cités ju-

nelles jaillissaient les clochers des églises, les palais, les châteaux ; à sa droite coulait le Danube, tranquille et fier, sillonné par de rares bateaux, car on pouvait craindre que l'excès du froid fit tout à coup prendre le fleuve. Au loin, tout à fait dans l'éloignement, semblable à une sentinelle de granit gardant le fleuve bleu, se dressait le Château maudit.

Un moment le cavalier s'arrêta pour le considérer.

—C'est là ! fit-il, là ! Comment me recevra-t-il ? trouvera-t-il une seule parole de descendance, de pardon et de pitié ?

Son cheval se traîna sur la route, il l'éperonna vivement, car il venait d'entendre une voix railleuse murmurer :

—Ce jeune malandrin serait-il donc des invités du comte Palma ?

—Ah ! s'écria le cavalier avec un juron de colère, si je n'en suis pas, j'apparaîtrai du moins comme le spectre de Banco. Vive Dieu ! si l'on me repousse, si l'on me renie...

Il n'acheva pas, allongea un coup de cravache à la bête exténuée, et au bout d'un moment, il aperçut d'une façon distincte, la lourde masse de pierre, autour de laquelle se dessinaient, semblables à des squelettes, les troncs des arbres dépouillés.

Le paysage était triste, et le voyageur connaissait la légende du château, car il ajouta :

—Je donnerais la moitié de ma vie pour que la dame assassinée se dressât sur le perron du manoir afin de m'y faire accueil.

Un quart d'heure plus tard il franchissait la grille d'honneur.

Un valet s'approcha de lui poliment ; cependant, après un regard jeté sur son costume, le zèle dont il venait de faire preuve parut se refroidir.

—Restez-vous ici ? demanda-t-il.

—J'ignore si mes affaires me le permettent, mettez mon cheval dans le premier de ces bâtiments, et donnez-lui double ration.

—Oh ! une ration de huit jours ! ce ne sera pas trop.

—Pauvre bête ! fit le cavalier avec un geste presque caressant pour l'animal qu'il cravachait tout à l'heure, tu ressembles à ton maître, tu as connu des temps meilleurs.

Mais ce retour vers le passé dura peu. Le voyageur embrassa la façade du château, la vaste cour d'honneur et les jardins, d'un regard exprimant plus de contentement que d'envie, puis, secouant les basques de son vêtement, donnant un tour élégant à sa magnifique chevelure noire, rejetant son manteau sur l'épaule, et abaissant les bords de son chapeau sur ses yeux, il eut un geste à la façon d'un homme qui, après avoir pris une décision, marche résolument vers un but.

Un si grand nombre d'étrangers remplissaient le vestibule que nul ne remarqua l'étranger au moment où il le traversa.

Si quelqu'un se fût étonné de la négligence de son costume poudreux, la réflexion aurait vite atténué la surprise.

Peut-être arrivait-il de loin. Palma ne convoquait pas seulement des grands seigneurs à sa fête, il y mandait aussi des écrivains et des savants, et de ceux-ci on n'attend guère les élégances prodigieuses des magnats.

D'ailleurs, le port de tête du voyageur, la fierté de son regard, la hardiesse de sa démarche, trahissaient plutôt l'habitude du commandement que celle de l'obéissance. En dépit de la misère présente accusée par son costume, il gardait grand air, et on comprenait que, revêtu d'un costume de bal, il dût être un fort beau cavalier.

Sans rien demander, il monta l'escalier, s'en fiant au hasard pour obtenir les renseignements dont il avait besoin.

L'une après l'autre il regarda les fenêtres s'ouvrant au premier étage ; on eût dit qu'à chacune d'elles il demandait un secret. Tandis qu'il étudiait l'aspect général de ces appartements divers, des voix au timbre harmonieux retentirent à son oreille, et il vit s'approcher deux jeunes filles, dont la plus âgée soutenait l'autre avec sollicitude. Par un sentiment de coquetterie plus que de respect, le voyageur évita de se tourner dans la courtine tombant d'en haut. Il lui répugnait d'être vu en si piètre équipage, quand il gardait l'espoir d'assister aux fêtes de la nuit, et de rivaliser de luxe avec les grands seigneurs de Buda-Pesth.

—Ainsi, demanda tout bas la jeune fille pâle aux cheveux noirs, c'est ici l'appartement du comte Palma ?

—Oui, répondit la jeune fille blonde ; qui sait à cette heure à quel étrange labeur il se livre. Je me sens pleine de terreur en passant devant son appartement.

—Nul n'y entre aujourd'hui, je crois.

—Ses ordres sont formels à ce sujet. Quoiqu'il soit bon, ses serviteurs lui obéissent d'une façon absolue ; le moindre manquement serait suivi d'un renvoi immédiat.

—Rentrions au salon de musique, Molda, le seigneur Paulus va nous jouer quelques airs italiens.

Les jeunes filles disparurent, et l'étranger demeura seul en face de la porte du comte.

Son hésitation fut de courte durée ; dans ses grands yeux noirs brilla une résolution soudaine, il ouvrit brusquement la porte et se trouva seul dans la pièce qui servait au comte de cabinet de travail.

L'ordre le plus absolu y régnait. Quoiqu'on fût chez un alchimiste et chez un savant, tout semblait rangé avec une régularité admirable.

Les yeux du voyageur se fixèrent tour à tour sur les meubles somptueux et sur les tableaux de maîtres ornant cette pièce. Le portrait du jeune homme, habillé en rouge, attira tout de suite son attention, et comme il était à côté d'un miroir, il chercha d'un oeil avide et railleur tout ensemble, à comparer les traits de ces deux physionomies si absolument semblables. Sans doute, la figure de l'étranger trahissait plus de fatigue, les yeux s'étaient plombés, la bouche gardait un pli amer, mais le front se modelait avec la

même puissance sous de magnifiques ondes de cheveux noirs. On eût dit deux jumeaux que la nature avait pris plaisir à modeler d'une façon identique.

La contemplation de ce portrait occupa le voyageur pendant plusieurs minutes. Elle l'absorbait tellement que le bruit de la porte voisine qui roulait sur ses gonds, ne la troubla même pas.

Cette porte donnait dans la chambre à coucher de Palma.

Le voyageur lui tournait le dos, mais son visage se reflétait dans le miroir sur le même plan que le portrait, et le comte étouffa un cri en le reconnaissant.

Mais il n'éprouva point, comme à l'égard d'Abraham Zek, cet autre intrus, une sorte de crainte l'empêchant de manifester sa colère. En deux pas il se trouva près du voyageur, et sa main qui paraissait fine et douce, s'abattit rudement sur son épaule.

—Je vous avais interdit de reparaitre devant moi, fit-il.

L'expression amère empreinte sur la physionomie du jeune homme, fit subitement place à une humilité dont il eût été difficile d'approfondir la sincérité. Il se courba devant Palma et lui répondit :

—Mon père, vous avez chassé le fils coupable, c'est un fils repentant qui se met à vos pieds.

—Repentant, vous! allons donc! N'avez-vous point roulé dans tous les bas-fonds, votre âme ne rapporte-t-elle point une lèpre infâme des mauvais lieux que vous fréquentez. Le regret suppose un reste de vertu, et pas plus dans votre esprit que dans votre cœur il n'est possible de découvrir un sentiment, une idée honnête.

—Vous êtes sévère, mon père.

—Je ne suis que juste.

—Un Dieu miséricordieux accueille les pécheurs.

—Je ne puis comme lui sonder les âmes. Ce que je sais de la vôtre m'ôte le désir de chercher si quelque pensée de repentir germe encore au milieu du fumier. Combien de fois déjà m'avez-vous répété les mêmes choses et renouvelé ces protestations? Je me suis montré patient, je vous aimais. Après avoir abusé de ma bonté, vous avez lassé ma patience. Je ne vous connais plus, sortez!

La pâleur du jeune homme s'accrut, ses sourcils noirs se froncèrent. On eût dit pendant un moment qu'il allait céder à l'ordre intimé par le comte Palma et fuir une maison où il n'avait à attendre que l'outrage. Mais le regard qu'il jeta sur son misérable costume, la comparaison qu'il fit de son état avec le luxe dont il était entouré, lui rendit l'énergie de la lutte, et sans que le timbre de sa voix trahît sa rage secrète, il poursuivit :

—Je ne saurais blâmer vos sévérités, mon père. Tandis que vous consacriez votre vie à la poursuite des problèmes ardu de la science, j'oubliais que vous souhaitiez me voir prendre ma part de vos travaux, et me léguer la moitié de votre fortune et de votre gloire. J'étais jeune, ardent, des amis dangereux m'entraînaient... Vous devez rendre grâce à Dieu de ce qu'il vous créa si calme. Est-on mai-

tre d'aimer à la folie le vin, les cartes et les dés? Est-on responsable de sentir couler dans ses veines un sang aussi ardent que les laves du Vésuve? Oh! je le sais bien, vous me répondrez que la philosophie enseigne la modération et la religion la vertu, mais je n'étais pas pieux, et on a oublié de m'apprendre la philosophie! Il y eut jadis un enfant prodigue comme moi, et qui comme moi après avoir connu la misère vint humble et repentant frapper à la porte de la maison paternelle... Le père de famille la lui ouvrit toute grande, le serra sur son cœur, et fit tuer le veau gras... Je n'en demande pas tant! Si vous refusez de m'accueillir ouvertement dans ce château, laissez-en seulement la porte entr'ouverte, je m'y gliserai comme un hôte qu'on n'attendait pas... Si vous croyez devoir me refuser votre confiance et votre tendresse jusqu'au jour où je vous paraîtrai digne de pardon, témoignez-moi seulement de l'indulgence, et accordez-moi le bénéfice d'une présomption favorable... Enfin si pour moi l'on ne tue point le veau gras, permettez-moi du moins de manger les miettes de votre table...

—Ce que vous me répétez-là d'une voix trop étudiée pour que votre repentir soit sincère, je l'ai déjà entendu. Vraiment vous oubliez trop vite que, comédien habile, vous jouez votre même scène chaque fois que la faim vous talonne et que le besoin vous presse. Certes! il serait commode de revenir ici, d'y vivre quelque temps, des mois peut-être. La table y est bonne, la société élégante. Mais au bout d'une semaine votre conduite audacieuse chasserait de chez moi, ceux qui me font l'honneur d'accepter mon hospitalité, et vous auriez trouvé le moyen de piper les dés et de biseauter les cartes! Tenez! je ne sais comment, en dépit de votre audace, vous osez reparaitre devant moi! En Italie, en Espagne, en France, n'ai-je point dû vous arracher à la fange des tripôts, vous disputer presque à la justice? De la pitié pour vous, Mario! Il ne me reste que ma justice, une justice impitoyable, à la fois aveugle, sourde et muette!

Le jeune homme regarda froidement son père.

—J'ai faim! répéta-t-il, vous êtes heureux de ne point connaître ce mal effrayant qui pousse fatalement à l'abîme.

—Nul n'a faim quand il travaille.

—Je ne connais pas d'état,

—On en apprend un.

—Cela prend du temps.

—Eh! vous avez deux bras! deux bras dont vous pouvez vous servir, car vous êtes robuste. J'honore le paysan qui laboure, sème et moissonne; je fais cas de l'artisan mettant en oeuvre la pierre, le fer et le bois; mais l'inutile, le paresseux me fait horreur. Il devient fatalement un ennemi de la société qu'il refuse de servir. Allez, Mario, je ne puis rien pour vous.

—Rien? demanda le jeune homme avec une irritation croissante.

—Non, jusqu'à ce que vous vous soyez amendé.

—Et le moyen que je le fasse, si la soif et la faim me brûlent les entrailles. Vous

êtes un savant et un sage, demeurez logicien, mon père. Je traverse une phase terrible... derrière moi des fautes, fréquentes, énormes, si vous le voulez... Devant moi! Eh bien! devant moi il ne reste plus que le crime...

—Misérable!

—Si je roule jusque-là, sera-ce ma faute, dites? Oui, répondez en me regardant en face, non plus comme un père s'adressant à son fils, mais comme un homme parlant à un autre homme. Vous rappelez-vous le passé? Voulez-vous donc que nous réglions nos comptes? Eh bien! j'y consens! Une fois pour toutes ce sera la dernière. Aussi bien, vous l'avez dit, je prie mal, et mes genoux sont roides pour l'agenouillement. Entendez-moi sans colère, j'essaierai de vous parler sans acrimonie... Ai-je eu le sort des autres enfants, moi! Ma mère était jeune, belle, douce, patiente, elle nous aimait tous deux, et sa vie devint un tel martyre qu'elle mourut dévorée par une étrange jalousie. Elle n'était point jalouse d'une autre femme comme le font certaines épouses dont l'imagination s'emporte à la poursuite d'une chimère, elle avait une rivale bien autrement dangereuse: la science! Et placée entre sa tendresse ardente et les combinaisons de votre génie, elle tomba sacrifiée... Je la pleurai comme on fait à l'âge où l'amour est un instinct, où la tendresse consiste à se blottir sur le sein maternel, à baiser un beau visage, à se laisser bercer par une voix touchante. C'est seulement plus tard que je compris combien j'avais perdu en perdant ma mère. Vous laissâtes près de moi une femme qui la chérissait et la plaignait. C'est d'elle que j'appris la cause de ses douleurs et de sa mort... Je n'ai donc pas eu de mère... Vous me restiez! Maintes fois il m'est arrivé d'entendre vanter votre talent, votre science, et parler de la gloire accompagnant votre nom... Il y a deux jours encore, partout, même dans les hôtelleries des villages voisins de Buda-Pesth, il n'était bruit que des miracles accomplis par le docteur Palma... On vantait aussi votre générosité... Il paraît que vous avez fondé un hospice pour les voyageurs. J'aurais dû y aller frapper, plutôt que de venir à la porte de ce château dont vous me chasserez dès que j'aurai fini... J'ai donc grandi seul, au hasard, bercé par les contes d'une vieille femme qui croyait aux fées et aux démons. Quand il fut question de m'instruire, vous voyagez... Où? personne ne le savait. Le monde était votre patrie. Vous aviez seulement pris soin de laisser assez d'argent pour qu'il devint possible de me donner des maîtres. Ils firent leur métier, consciencieusement, m'enseignant beaucoup de latin, un peu de grec, et passablement de français; j'avais appris l'italien sur les lèvres de ma mère. Pensez-vous que j'eusse un grand amour de l'étude? Non. Je m'avisai souvent de m'échapper et de courir dans la campagne, ou de m'étendre comme les lazzaroni mes amis sur les marches d'un palais de marbre, et d'y demeurer tout le jour écoutant le chant des fontaines, ou regardant couler l'eau du Tibre. Les événements du

passé ne m'intéressaient point. Il ne me semblait nullement humiliant d'ignorer que telle bataille livrée depuis deux mille ans avait été gagnée par un roi ou un général. Je ne prenais qu'une part médiocre de joie à retenir les noms des grands hommes. Je savais trop que jamais je ne deviendrais célèbre... Je vous revoyais, cela est vrai, à de rares intervalles ; vous m'examiniez avec moins de tendresse que de curiosité. Mon ignorance vous faisait rougir, et vous me gardiez rancune de mon peu de progrès. En même temps que l'âge venait, vous vous détachiez davantage de moi, ce qui survint fut fatal. De la paresse je tombai dans la débauche. J'avais contre moi mes vingt ans, une liberté illimitée, une curiosité que rien ne retenait, une soif inextinguible de jouissances... Remarquez bien que je ne vous accuse pas ! Et cependant avez-vous rempli votre devoir ? Me deviez-vous du pain sans bon exemple ? Ma place n'était-elle pas à vos côtés ? Ne vous appartenait-il point de former mon esprit et mon cœur ? Oh ! combien de fois pendant vos rares visites, à l'âge où l'âme est pure, où le besoin de tendresse se fait sentir avec une inconcevable violence, n'ai-je pas été tenté de vous supplier à genoux de me prendre en pitié, de m'empêcher de rouler au fond du précipice. Il était temps encore de me sauver. Vous auriez pu me donner une seconde fois la vie... Mes défauts vous rebutèrent, votre dédain me découragea. Vous me laissiez assez d'or pour satisfaire à mes caprices, bientôt je voulus davantage, et je devins joueur afin d'en posséder assez pour vivre suivant les instincts mauvais de ma nature. Quelle vie que celle-là ! J'ai manié des sommes folles, j'ai tenu dans mes mains des fortunes, et le lendemain de ces nuits de chance, je possédais à peine un carlin pour payer le pain de la journée. Des dettes ! nul n'en fit plus que moi, vous le savez !

—Je les ai payées, dit le comte.

—Sept fois.

—Vous vous trompez, Mario, dix fois.

—C'est possible ! répliqua le jeune homme avec insouciance.

—Vous rappelez-vous dans quelles circonstances furent soldées les dernières ?

—Non ! fit Mario.

—Vous étiez en prison.

—Les créanciers ignorent la pitié.

—Ils sont dans leur droit, quand les hommes ignorent la justice. Vous ne vous trouviez pas seulement en danger de rester longtemps à Paris pour cette dette, vous étiez inculpé dans je ne sais quelle affaire de tripot.

—J'étais innocent.

Vous étiez coupable d'y être entré.

—Je ne nie point mes fautes. Mais en présence d'un juge, l'accusé garde le droit de se défendre. S'il convient du forfait, il dit quelles circonstances l'entraînèrent ; la fougue des passions, une jeunesse abandonnée plaident en sa faveur. Vous me rappelez, et je suis loin de le nier, que vous vous êtes montré libéral à mon égard. Oui, ne pouvant vous résigner à devenir mon mentor et mon guide, vous m'avez jeté de l'or comme à un mendiant ou un créancier. Et vous vous croyiez

quitte ! De l'or ! Que vous coûtait-il ? Oseriez-vous l'avouer...

Les yeux du comte Palma s'agrandirent, et faisant deux pas au devant de son fils, il parut prêt sinon à le frapper, du moins à le maudire.

—J'achèverai, reprit Mario d'une voix plus âpre. Il faut que vous m'entendiez... La vieille servante qui m'éleva, que je rencontrai il y a dix ans dans les rues de Rome, m'affirma que vous avez fait mourir de chagrin mon aïeul et ma mère. Je suis un homme, maintenant, et peut-être pourrais-je vous demander compte de deux vies. Mais les armes dont vous vous êtes servi ne laissent point de trace, et la loi ne châtie pas les meurtriers de votre espèce. Tout cela est horrible à remuer, je le sais bien. Entre nous, il reste de la fange et des larmes. Dieu veuille qu'il ne se trouve jamais de sang ! En vérité si le château maudit n'était à cette heure rempli de vos invités je tremblerais devant votre colère... Mais vous ne ferez rien ! rien ! Je ne saurais partir ainsi. Regardez mes vêtements minables ; il ne me reste pas même au fond de mes poches de quoi donner au garçon d'écurie qui étrille mon cheval... Gardez-moi... Que fera un être de plus dans ce manoir rempli de laquais ? Nous nous rencontrerons le moins possible si vous le voulez. J'aime la chasse, je courrai les bois. Peut-être dans la sérénité d'une vie nouvelle prendrai-je goût au travail. Après tout vous devez souvent vous trouver isolé même au milieu du monde.

—Je ne suis point seul comme vous paraissez le croire, Mario ; jugeant mon fils à jamais gangrené et perdu, j'ai adopté un jeune homme de votre âge, réalisant tout ce que je rêvais dans un enfant digne d'être mon héritier, car lui seul aura ma fortune, soyez-en certain. Si je mourais par hasard... ou par accident, poursuivait le comte d'une voix plus lente en fixant sur Mario des regards ardents, quand bien même vous déclareriez que vous êtes mon fils, et en fourniriez les preuves, jamais une richesse amassée au prix de travaux ardu et de douleurs cachées ne vous appartiendrait. Elle serait à Paulus, à Paulus seul... Mon testament se trouve dans les mains du juge Samper...

—Bien ! fit froidement Mario ; mauvais père durant la vie, mauvais père après la mort. Cela est horrible pourtant, de mettre un enfant au monde pour le rejeter loin de soi comme un paria... Tandis que vous cherchiez au fond des creusets cette âme de la terre qu'on appelle l'or, vous négligiez mon âme, à moi plus précieuse pourtant qu'un métal, et promise, m'a-t-on dit, à une vie immortelle... Oh ! rappelez-vous, rappelez-vous que vous m'avez pris tout petit dans vos bras, que vous m'aimiez tandis que ma mère Bianca habitait la maison des roses. Vous n'avez pu la chasser de votre souvenir, elle qui fut une sainte !

Palma tressaillit en entendant ces paroles qui pénétrèrent en lui comme un remords. Dans les mots jaillissant de la bouche de Mario, tout n'était pas insulte ou mensonge. Le jeune homme formulait des

accusations vraies, il rappelait des faits exacts, il adressait des reproches justes.

Bianca ! ce nom seul troub'ait, bouleversait le cœur de Palma.

Pourquoi le lui rappeler à l'heure même où ses secrètes espérances l'attachaient à un souvenir de bonheur. Il y avait longtemps déjà qu'elle dormait dans sa tombe, la pauvre belle morte ! Mais jamais elle ne fut ensevelie plus avant dans la terre qu'à l'heure où Mario faisait appel à son nom.

Quel souvenir n'aurait pâli devant la vision radiieuse de Molda ?

Depuis le jour où le comte la vit pour la première fois chez le baron Samper, elle s'empara despotiquement de sa pensée. Il essaya vainement de combattre cet entraînement. Il se dit que l'âge de Molda plaçait entre eux une distance infranchissable ; mais en même temps l'espoir de réussir dans la suprême épreuve qu'il allait tenter, lui rendait le courage. Il ne tenta pas d'attirer à lui la fière enfant, il s'attacha à son père et, se servant de ses vices comme d'un aimant, il l'amena bientôt à lui obéir d'une façon servile. Le jeu avait éteint dans le cœur de Komorn tout sentiment d'amour paternel. Peu lui importait de laisser Molda en larmes, de vendre chaque jour un morceau de son héritage, pourvu qu'il pût tenir dans ses mains des dés et des cartes.

Le peu de remords qu'il éprouva jadis se dissipait du reste, depuis qu'il connaissait la passion de Palma pour sa fille. Il importait peu que Komorn vendît tour à tour les prairies, les bois, les domaines, Palma ne remplacerait-il point par de l'or ce qui manquerait en terres ? Palma n'était-il point le mari unique, le gendre rêvé ? Grâce à cette union Komorn jouerait toute sa vie, avec la facilité d'un grand seigneur. S'il perdait, c'est parce que au moment de prendre sa revanche, l'or venant subitement à lui manquer, il devait abandonner la partie. Déjà en espérance il se voyait maître de la fortune sans limite de Palma. S'inquiétait-il des sentiments de sa fille ? A quoi bon. Puisqu'elle était pieuse, elle accepterait ce sacrifice, s'il s'agissait d'en accomplir un, comme un devoir auquel les commandements de Dieu l'obligeaient d'obéir. Il fallait que l'alchimiste devint le gendre de Komorn et cela serait, par cela même qu'il le voulait.

Molda, dans la pensée de Komorn, était déjà sacrifiée, comme dans l'espérance de Palma, elle régnait déjà comme une jeune souveraine au milieu des splendeurs du Château maudit.

Tandis qu'il songeait à ces noces nouvelles, le comte ne pouvait accueillir le souvenir de Bianca sans épouvante.

En s'imaginant plaider sa cause, Mario s'enlevait les dernières chances de salut.

Devant ce fils, si méprisable qu'il fût, jamais Palma n'oserait épouser une autre femme. Il fallait donc qu'il partit, qu'il partît tout de suite. Le temps marchait. D'ailleurs avant de tenter l'épreuve suprême à laquelle il était résolu, Palma n'avait-il point besoin de recueillement et de repos ? La colère qui grondait en lui ne pouvait-elle lui créer des difficultés

inattendues, exciter une fièvre ardente, et le bouleverser au point de faire manquer une expérience dans laquelle il risquait à la fois son bonheur, sa considération et sa vie?

D'ailleurs certaines paroles l'avaient cravaché d'une façon sanglante. Non, il n'avait pas rempli son devoir à l'égard du fils de Bianca. Absorbé par ses recherches scientifiques, il l'émancipa à l'âge où l'enfant aurait eu le plus besoin d'un guide et d'un ami. Ne pouvait-il sinon lui accorder tout, du moins une partie de ce qu'il demandait! Mario avait raison, l'argent qui lui faisait défaut d'une façon absolue ne coûtait rien à l'alchimiste.

Après un moment de réflexion, Palma leva sur son fils un visage plus calme.

—Tout à l'heure je vous ai dit que vos fautes creusaient entre nous un abîme infranchissable; cet abîme ne sera jamais comblé... Mais enfin je ne vous laisserai pas mourir de faim... pour cette fois, la dernière, entendez-vous! par ce qui existe de plus sacré au monde, cette entrevue est suprême et décidera de notre vie à tous deux. Vous êtes jeune, vous pouvez travailler, quelque négligée qu'ait été votre éducation, vous en savez cependant assez pour gagner l'argent nécessaire à votre subsistance. Ce que je vais vous remettre vous fera vivre en attendant que vous ayez pris un parti. Si vous alliez conclure de cette dernière faiblesse que je vous viendrai en aide de nouveau, vous vous tromperiez. Je vous l'ai dit, nous ne reverrons jamais en ce monde...

Palma se dirigea vers un coffre, y prit de l'or à pleines mains et le posa sur la table, puis avisant dans un coin de ce coffre un sac de peau d'Espagne brodé de soie verte, il le plaça à côté des ducats.

—Allez! fit-il, c'est pour jamais!

—Pour jamais! répéta Mario comme un écho.

—Et, ajouta le comte, si pour vaincre une résolution irrévocable, vous reveniez à Buda-Pesth susciter un scandale, révéler que je suis votre père, et afficher votre détresse afin de m'humilier, je répondrais que vous n'êtes pas mon fils... Et j'aurais raison, car à partir de cette heure, je ne vous connais plus!

—Me renier! fit amèrement Mario! croyez-vous donc qu'une parole de vous suffirait pour cela... Regardez comme tout à l'heure mon visage dans cette glace, comparez-le au portrait qu'on fit de vous vêtu de ce costume de velours rouge et jugez... Me renier! je vous en défie.

Il ramassa l'or, l'enfonça dans la bourse verte, regarda une dernière fois Palma, puis il dit d'une voix railleuse :

—Adieu! mon père!

Une seconde après la porte se referma sur lui.

Le front haut, l'œil rayonnant, Mario descendit, traversa le vestibule où pour la seconde fois le hasard lui fit rencontrer Salomé et Molda, puis il gagna la grande cour et chercha du regard le valet chargé de prendre soin de son cheval.

—J'espère que la pauvre bête a été bien soignée? dit-il, amène-la vite.

—Votre seigneurie ne reste point pour les fêtes?

—Non, répondit le jeune homme.

Quelques minutes après il se trouvait en selle.

Tirant alors un ducat d'or de sa poche, il le jeta au valet.

—Par exemple! murmura celui-ci, je ne me serais guère attendu à trouver cet étranger si généreux. On a bien raison de dire qu'il ne faut pas se fier à la mine des gens!

## VIII

### L'alchimiste.

Quoique le bruit des pas du jeune homme eut cessé de se faire entendre, le comte Palma garda la même attitude, la tête plongée dans ses deux mains, songeant au passé qui comptait tant d'heures funestes, irréparables!

La présence et les paroles de Mario le ressuscitaient ce passé, avec une étrange puissance. Désormais, quoi qu'il fit pour oublier les mots prononcés, les visions évoquées, il lui serait impossible d'effacer les uns, de chasser les autres.

Que lui montraient donc ces visions?

L'alchimiste, dont en ce moment s'occupait la ville de Buda-Pesth, et dont le nom retentirait le lendemain dans toute l'Europe, était né à Rome, d'une mère belle et pauvre, d'un père instruit et indigent. Il en résulta que dans ce ménage, où l'on s'adorait, on sentait la misère d'une façon cruelle. Heureusement la tendresse permet d'oublier bien des souffrances, et lorsqu'après un maigre repas les deux époux se trouvaient assis l'un près de l'autre, en face du Tibre, regardant tour à tour les splendeurs du soleil couchant et les grâces enfantines de leur petit ange, ils s'estimaient complètement heureux. L'enfant dut à sa mère une beauté parfaite, une de ces beautés qui semblent le sceau de Dieu même sur la créature formée à son image. Son père lui transmit comme un magnifique héritage, l'amour des lettres, le culte du beau. A peine Julio sut-il lire, qu'il apprit à parler non seulement le latin, mais le grec, l'anglais, l'allemand. Point de longues leçons, des causeries familières. La pédagogie se trouvait bannie de l'enseignement du père, aussi bien que la dureté de l'éducation maternelle.

Du reste l'enfant profita merveilleusement de cette instruction, si complète et si douce à la fois. On l'appelait souvent le petit prodige, et certes il méritait ce titre. Orgueilleux, sans qu'il fût possible de comprendre comment entre un père et une mère si modestes, la vanité pût couvrir dans son cerveau, Julio parti d'en bas si l'on considère la médiocrité de la fortune de sa famille, aspirait aux sommets. Il était de la race de ceux qui naissent grands. Le jour où il eut entre les mains une vie des "Enfants célèbres," il aspira à devenir l'émule de Pie de la Mirandole. La curiosité de connaître les langues anciennes, les langues modernes, les idiomes à demi-perdus dans l'obscurité des temps l'attirait et le passionnait. Son père ne tenta point de contrarier sa vocation. Il se dit que Julio serait quelque jour un ad-

mirable professeur, et loin d'entraver ses goûts, il s'appliqua à les développer. Du reste Julio, doué d'aptitudes spéciales, se rendit très vite compte de la facilité avec laquelle s'apprennent des langues nouvelles, quand on en connaît déjà un grand nombre. Elles gardent entre elles des liens de parenté incontestable. Les deux premières années de travail sont les plus ardues; à mesure qu'on avance dans la vie, le labeur devient aisé, et produit des résultats inattendus.

Le père de Julio, déjà fier des succès de son fils, ne put les voir grandir. Épuisé par la lutte contre le besoin, épris de science et d'idéal, mais d'une façon qui ne fait pas vivre, il s'éteignit lentement, laissant de splendides travaux inachevés, emportant avec lui dans la tombe les rêves d'une imagination dont la misère n'avait pu éteindre la flamme.

Julio restait seul avec sa mère. Quelque tendresse qu'elle portât au jeune homme, elle ne put se résigner à la perte du compagnon de sa vie. L'enfant ne fit pas oublier le mari. Du reste, bien qu'il fût impossible d'adresser un reproche sérieux à Julio, sa conduite n'était certes pas celle que la veuve aurait souhaité lui voir tenir. A mesure qu'il grandissait il devenait plus sombre, et l'amertume dont s'emplissait son esprit débordait dans ses paroles.

Obligé de donner des leçons pour vivre, il le faisait à regret, estimant perdre un temps précieux que d'enseigner à des écoliers les préceptes de langues qu'il savait depuis longtemps. Aussi n'acceptait-il qu'un nombre d'élèves insuffisant pour donner à sa mère une large aisance. Il songeait bien plus à l'avenir qu'il voulait splendide, qu'au présent misérable. La matinée était pour ses écoliers; le reste du jour il travaillait dans une des bibliothèques de Rome.

On s'étonna d'abord de l'assiduité de ce beau jeune homme, plus tard on s'y intéressa. Cependant il ne parut nullement souhaiter profiter de son savoir pour inspirer une sympathie efficace. Il refusa les emplois qui lui furent offerts, résolu à chercher sa voie jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée.

Le hasard voulut qu'il rencontrât chaque jour à la même table, et tout près de lui, un vieillard qu'on appelait le "père Moser."

A en juger par son profil d'aigle, il appartenait à la race juive. Certes Moser était un savant, car Julio le voyait étudier tour à tour des manuscrits russes, coptes, arabes. Que cherchait-il, à quel travail se livrait cet homme qui semblait avoir quatre-vingts ans? Julio l'ignora longtemps.

Cependant un jour, quittant la bibliothèque avec un jeune homme de son âge, celui-ci lui demanda s'il était jamais allé chez le "père Moser."

—Non, répondit Julio avec indifférence.

—Eh bien! si jamais il offre de vous introduire dans son sanctuaire, acceptez, croyez-moi.

A suivre

Femmes qui Souffrez, que n'essayez-vous aujourd'hui

# Les Pilules ROUGES

Et n'allez-vous consulter les Médecins de la

Compagnie Chimique Franco-Américaine ?

Entre femmes, quand on ne parle pas toilette, la conversation roule, le plus souvent, sur la maladie. Cela ne doit pas nous étonner, car c'est bien là le sujet qui les touche le plus près et sur lequel elles sont les plus aptes à discourir avec connaissance de cause.

La maladie, hélas! c'est tout ce qu'il y a de plus commun chez la femme et combien rares sont celles qui en sont exemptes.

Dès son bas âge, toute personne du sexe, subissant en cela d'ailleurs les lois les plus naturelles, passe par les premières épreuves physiques, lesquelles se succèdent impitoyablement à de trop courts intervalles, jusqu'à cette dernière période délimite si bien, généralement, le terme de ses anciennes fatigues et suspend, en même temps, la plus glorieuse de ses facultés: la maternité.

Où, souvent même avant la puberté et jusqu'à l'âge critique, si bien nommé le retour, la femme est constamment en butte aux maladies les plus diverses, il est vrai, mais qui se résument à une seule: La pauvreté du sang.

Le sang, voilà la seule cause réelle de toutes ces variations de la santé de la femme. C'est donc de ce côté que doit constamment se porter son attention. Tous ces désordres organiques, dépressions, faiblesses, irrégularités, dont les symptômes extérieurs sont toujours les mêmes, pâleur et débilité, proviennent soit de l'impureté du sang, de son manque de volume ou de son mauvais fonctionnement. Et cette triple défectuosité existe presque toujours complète, c'est-à-dire que les trois se présentent à la fois.

Heureusement qu'on a maintenant un remède assez énergique pour aussi faire disparaître, en même temps, cette fâcheuse trinité qui constitue le pire obstacle au bonheur et au bien-être des jeunes filles et des mères. Vous avez nommé sans doute les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Ces grandes restauratrices du sang sèment, en même temps, dans l'organisme féminin, les forces particulières requises pour subir ces assauts naturels, il est vrai, mais non moins préjudiciables à la santé de la femme.

Pour substituer à celui qui s'en va, il faut du sang nouveau; pour remplacer les forces perdues par la maladie, il faut de meilleures énergies; pour alimenter la vie qui se communique, il faut une double vitalité.

Or, les Pilules Rouges, cette merveille de la science médicale moderne, suppléent à tout cela. Aussi constituent-elles à la fois le plus puissant des toniques et le plus sûr des remèdes dans tous les cas de faiblesse et de maladies féminines.

Il faut les essayer!

"Dès l'âge de quinze ans je commençai à souffrir de débilité générale; j'étais d'une faiblesse telle que j'avais de fréquentes défaillances.

Mes parents me firent alors traiter successivement par deux médecins, lesquels reconnurent mon état très critique. Aucun d'eux cependant, n'a réussi à l'améliorer tant soit peu. Des retards anormaux expliquaient facilement ce cas d'extrême faiblesse qui faillit bien me conduire en terre!

Pâle et pitoyablement maigre, je ressemblais plutôt à un cadavre revêtu du suaire funèbre.

Vu l'insuccès de ces deux médecins et celui d'une foule de remèdes de famille, l'on finit par se borner à me faire prendre des Pilules Rouges. C'est tout ce qui m'a sauvée! Pendant cinq



Mme E. CARUFEL, 2395 rue St-André, Montréal.

mois je fus très fidèle à ce remède qui m'a totalement régénérée et sous des couleurs éclatantes, un teint frais et un embonpoint raisonnable, j'étais toute rayonnante de joie et de bonheur.

Depuis j'ai toujours conservé ces forces si précieuses que m'ont procurées les Pilules Rouges. Je jouis donc d'une santé robuste et c'est pourquoi je me sens autorisée à recommander à toutes femmes—qui n'en a pas besoin?—l'usage des Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine."—Dame E. CARUFEL, 2395 rue Saint-André, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.—A toutes les femmes qui souffrent, qui sont faibles, nous conseillons une visite aux Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal, au cours de laquelle elles apprendront gratuitement, non seulement la manière de se traiter sûrement, de recouvrer les forces qu'elles ont perdues, mais aussi les moyens de préserver leur santé pour l'avenir. Les femmes malades qui ne peuvent se rendre à nos bureaux sont invitées à écrire à nos médecins. Consultations tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

Les Pilules Rouges, jamais vendues autrement qu'en boîtes de 50 pilules et portant l'étiquette de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, se trouvent chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c pour une boîte, \$2.50 pour six boîtes. toutes les lettres doivent être adressées: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 rue Saint-Denis, Montréal.

Toutes les lettres doivent être adressées :

Cie Chimique Franco-Américaine

274 rue St-Denis,

-

-

Montréal

## CASSE-TETE CHINOIS DU SAMEDI

No 797

## Sauvetage

Liste des concurrents:

## MONTREAL

Mmes A Asselin, F Allard, E Cabana, L Cartier, A Casgrain, B Desmarais, J Dauphinais, J A Emond, A Gervais, A Gravel, F E Huot, J Pampalon, J Paré, H Labrecque, H Lapointe, J P Robin, J St-Pierre, N W Tanguay, Mmes J Alarie, B Bouchard, M A De la Salle, A Dupré, F Goyer, V Giroux, M Goddard, L Homier, Y Joly, E Martel, A Mercille, M Robert, A Roy, L Ste-Marie, S Tessier, MM W Asselin, L Carrière, A Dagenais, J O Dubue, N Dupras, L Filiatrault, F Lagardee, P Nerron, E Poitras, E St-Pierre, W Turgeon, Montréal.

## CANADA

Mlle C Courchesne, Drummondville; M Eug Gamache, Dessaint Sta; Mme N Gauthier, M N Gauthier, Chateauguay Bassin; M A Roy, Grand Rang; Mme Ad Binette, Lachine; Mlle L Gingras, Longue Pointe; M A L Albani, Magog; Mlle J Morency, Morrison; Mlle G Pearson, Norwood, Man; M J Beauchesne, Notre-Dame des Bois; Mmes C Belleau, J N Landreville, Mmes Eug Bérubé, G Bigras, Ottawa; Mme E Desrosiers, Mmes D Dubeau, R Voizelle, MM L Bédard, L Fecteau, Québec; Mlle E Brochu, Rivière Famine; Mlle B Allard, Robitaille; Mme J M Levesque, Sorel; Mmes V Brunelle, L Fresne, Sherbrooke; M A Laliberté, St-Anselme Station; Mlle E Girard, Ste-Anne de Restigouche; M C Côté, St-Clément; Mme E Dumas, Rivière du Loup; Mlle L Legendre, St-Flavien. Mlle L Laprade, St-Joseph de Sorel; Mmes C Gaudin, M Perreault, Mme B Gaudet, M J Bacon, Trois-Rivières; Mme J E A Cloutier, Whitemouth, Man.

## ETATS-UNIS

M T Labens, Auburn, Me; Mlle M Lavigne, Biddeford, Me; Mme A H Soucy, Boston, Mass; Mlle A Biron, Chicopee, Mass; Mlle B Bessette, Cohoes, NY; Mlle E Durand, Fall River, Mass; Mlle H Lanneville, Fall River, Mass; Mlle R A Bourgeault, Holyoke, Mass; Mme H Lemire, Lowell, Mass; Mmes E Barbeau, L Geoffrion 2, M Ed Marquis, Manchester, NH; M L Moisan, Mme M Bercier, M A Godreau, Salem, Mass; Mme R Marcoux, Saco, Me; M E Turgeon, Somersworth, NH; Mlle G Rocheleau, Suncook, NH; M O Deshais, Taftville, Conn; M A Breton, New Bedford, Mass; M N Petit, Nashua,

NH; Mme R S Landry, Mlle Alma Lamarre, New-Orleans, La.

## Gagnants

Mlle E Martel, M E St-Pierre, Montréal; Mme J N Landreville, Ottawa, Ont. Mme J M Lévesque, Sorel; Mlle E Girard, Ste-Anne de Restigouche; Mme M Bercier, Salem, Mass.

Les six personnes dont les noms précédent ont droit à 50 centins en argent.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux, les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer le montant.

— o —

## CONCOURS DES NOMS NO 4

Lettres à trouver: U, J, L, T, I, T, E, E.

Nom à former: Juliette.

## Solutions Justes

## MONTREAL

Mmes A Casgrain, B Desmarais, Mouchâtre, J Paré, H Portugais 2, S Primeau, A Racicot, B Renout, J Touchette, Mmes G Boucher, I Bergeron, M A De la Salle, A Dupré, L Carrières, Y Joly, J Phaneuf, V Giroux, R Voizelle, L Ste-Marie 2, S Tessier, MM W Asselin, A Dagenais, L Desaulniers, N Chaput, J E Gingras, L Gauthier, F J Lagardee, E Lafleur, H Meunier, P Nerron, E Poitras, O Ranger, W Turgeon, Montréal.

## CANADA

M P Choquette, Beloeil Sta; M C C Chayer, Bagotville; Mlle A Jalbert, Cap St-Ignace; Mme W Gauthier, M N Gauthier, Chateauguay Bassin; Mlle B Courchesne, Drummondville; M Eug Gamache, Dessaint Sta; Mlle A Roberge, East Angus; Mlle M Hould, Gentilly; M A Roy, Grand Rang; Mlle M P Bérubé, Hull; Mlle M A Brunette, Lachine; Mlle B Malo, Lac St-Vincent, Alta; Mlle L Gingras, Longue Pointe; Mlle H Nault, Maniwaki; Mlle J Morency, Morrison; Mmes C Belleau, J N Landreville, Mlle G Bigras, Ottawa; Mme E Desrosiers, Mlle D Dubeau, Mmes B Jalbert, G LeGendre, Québec; Mlle E Brochu, Rivière Famine. Mlle L Fresne, Sherbrooke; M P L Valognes, South Junction, Man; M A Laliberté, St-Anselme Station; M A Guilbault, St-Boniface, Man; Mlle L Legendre, St-Flavien; Mme L Côté, St-Eustache; Mlle A Gobeil, St-Laurent, Ile d'Orléans; Mme B Gaudet, Mmes H Mercier, C Fleury, MM J Bacon, J D Frenette, A D Hébert, Trois-Rivières; Mlle I Delorme, Vaudreuil; Mlle B Daigneault, Ville St-Pier-

re; Mlle A Roy, Ville Lauzon; Mme J E A Cloutier, Whitemouth, Man.

## ETATS-UNIS

M T Labens, Auburn, Me; Mlle B Bessette, Cohoes, NY; Mlle R A Bourgeault, M A Goulet, Holyoke, Mass; M C Delcourt, Lawrence, Mass; Mmes I Buteau, M Lavoie, A Levesque, Lewiston, Me; Mlle B Geoffroy, Lowell, Mass; M J Gravel, Manchester, NH; M E Monguillot, New-Orleans, La; Mlle A Breton, New-Bedford, Mass. Mme R Marcoux, Saco, Me; Mmes M Bercier, J A Godreau, Salem, Mass; M O Deshaies, Taftville, Conn; Mmes S Desmet, V Emery, M Laurent, Woonsocket, R I.

## Gagnants

Mme J Touchette, Mlle A Dupré, M C E Chayer, Bagotville; Mlle J Morency, Morrison; Mlle G LeGendre, Québec; M A Hébert, Trois-Rivières; Mlle O Daigneault, Ville St-Pierre; Mlle R A Bourgeault, Holyoke, Mass; Mlle A Levesque, Lewiston, Me; Mlle V Emery, Woonsocket, R I.

Les dix personnes dont les noms précédent ont droit chacune à une gravure. Celles demeurant à Montréal qui ont gagné un prix sont priées de passer à nos bureaux, et les autres de nous écrire pour nous indiquer où le leur envoyer.

— o —

## MOYEN D'ENLEVER LE MAUVAIS GOUT AUX VIANDES TROP AVANCEES

Pour enlever le mauvais goût aux viandes, il faut les mettre sur le feu dans de l'eau bouillante assez abondante pour qu'elles y baignent.

Lorsque l'eau est près d'écumer, on prend un ou deux gros morceaux de charbon de bois bien solides et on les fait rougir, quand ils sont embrasés de toutes parts, c'est-à-dire quand ils sont devenus tout à fait rouges, on les jette dans l'eau bouillante où on a mis la viande.

Les charbons s'éteignent aussitôt; on retire alors la viande pour s'en servir comme si elle n'avait subi aucune altération.

Toutefois il est bon de l'assaisonner un peu fortement si possible, afin de masquer le peu de goût qui aurait pu subsister.

En jetant un charbon rouge dans du bouillon qui commence à aigrir ou à tourner, on obtient le même effet. Il faut mettre le charbon quand le bouillon bout.

Bien que le charbon doive enlever l'aigre du bouillon, il est bon de faire de préférence un potage au tapioca ou à la sémoule; le pain n'est pas bon dans ce cas.

# L. de Limbourg

DE PARIS

PHONE 2109 EST 291 ST-DENIS

attaché au service des  
Reverendes Soeurs de l'Hotel Dieu  
et des principales communautés  
Religieuses.



Le seul à Mont  
réal qui donne le  
traitement garanti  
des Cors, Onglons,  
Ongles incarnés, P  
lèdes plats, Transpiration  
des pieds.  
Massage.

Marque Déposé

Onguent de Limbourg pour les  
Cors \$2  
Lotion Anti-Transpirations \$10

Envoyé contre Mandat Poste

## PETITES ANNONCES DU 'SAMEDI'

### Conditions

- I. Annonces privées (n'ayant aucun caractère commercial).  
10 cents par 10 mots ou moins, par insertion.  
20 cents, de 11 à 50 mots, etc.
- II. Annonces commerciales.  
30 cents par 10 mots ou moins, par insertion.  
40 cents, de 11 à 50 mots, etc.

Nous nous réservons le droit de refuser l'insertion de toute annonce, et, dans pareil cas, nous retournons l'argent en faisant connaître la raison du refus.

Nous ne pouvons promettre l'insertion qu'à tour de rôle.

Initiales, prénoms, pseudonymes.

Nous ne publierons pas les annonces dans lesquelles l'adresse ne contiendra que des initiales, un prénom ou un nom supposé avec seulement la désignation de l'endroit, tel que Montréal, Lévis, etc.; ces lettres ne parvenant pas au destinataire, mais envoyées, par la poste, au bureau des rebus.

On pourra cependant employer des initiales ou un prénom ou un nom supposé, lorsqu'on fera adresser aux soins d'une personne, d'une maison de commerce ou d'une institution désignée, ou à une boîte spéciale de bureau de poste ou à un numéro de rue. On comprendra que nous adoptons cette mesure dans l'intérêt des annonceurs comme dans celui des correspondants.

### AVIS IMPORTANT

Utilisez le coupon ci-dessous pour envoyer le montant de votre annonce. Sans coupon le tarif est double.

### Coupon des Petites Annonces

(Valable jusqu'au 24 août 1912)

Sous pli veuillez trouver la somme de \_\_\_\_\_ cents pour l'insertion d'une petite annonce dans le Samedi.

JEUNE FILLE brune aimerait corresp. avec jeunes Canadiens. But: se faire un ami. Mlle C. LaGaieté Robitaille, Co Bonaventure, Baie des Chaleurs, Québec. 331

JEUNE FILLE distinguée, désire corresp. avec gentils messieurs de 23 à 28 ans. But: Ecrivez et vous le saurez. Gabrielle Deslys, Ste-Emélie, Co Lotbinière, P. Q. 332

VEUF, 40 ans, affectueux, bonne position, la perdant peut s'en faire une autre, désire faire connaissance avec Québécoise. But sérieux. Pierre Des Royers, 122 St-Joseph, St-Roch, Québec. 334

JEUNE gentleman Canadien, ayant situation dans Cie de chemin de fer comme employé de nuit, se considérant lui-même comme le plus bel homme que l'on connaisse, aimerait à connaître jeune demoiselle distinguée en vue du mariage. Geo Burns, 132 Papineau avenue, Montréal. 336

## LE SAMEDI

### NOUVEAU CONCOURS.—CONCOURS DES NOMS

Voici un certain nombre de mots auxquels il manque la première lettre. Il faut trouver ces lettres qui manquent puis les disposer de façon à former un nom bien connu. Essayez et vous verrez que ce n'est pas bien difficile.

...manche; ...oulin; ...mitié; ...ecture; ...nnul; ...rmite; ...rreur; ...avire; ...lusion.

Inscrivez le nom que vous aurez formé sur le coupon ci-dessous et adressez comme suit: Le Samedi, 200 Bld St-Laurent, Montréal. Concours des noms.

Dix splendides gravures seront attribuées aux gagnants par voie de tirage au sort.

### COUPON D'ADRESSE.—CONCOURS DES NOMS No 8

Réponses reçues jusqu'au 26 août 1912.

Nom à trouver . . . . .

Nom . . . . .  
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue . . . . .

Localité . . . . .

N'oubliez pas d'indiquer clairement votre adresse. Cela est essentiel.

JEUNE HOMME à la recherche de son idéal, sollicite correspondance avec jeunes filles aimantes et affectueuses. But: trouver une amie sincère. Léo Vertmout, 736 Drolet, Montréal. 338

HELLO, gentilles demoiselles, vous plairait-il d'échanger c. p. avec jeune garçon, 19 ans, distingué, bonne position et un peu amoureux, fantaisie préféré. J. H. P., No 17 Prince St, Brockton, Mass. 337

ENNUYE d'être sans amies, qui de vous aimables et jolies jeunes filles ou veuves de 22 à 27 ans, aimeraient à corresp. avec jeune homme de 30 ans, par lettre seulement. But: aimer et être aimé et qui sait plus tard. J. A. Lamoureux, 937 Ste-Catherine Est, Montréal. 333

JEUNE HOMME, brun, distingué, 23 ans, désire corresp. par c. p. sous env. avec demoiselles. But très sérieux. Georges Savarin, rue Wellington 79, Hull, P. Q. 339

Mlle Emmanuella Sylvain, poste restante Haute-Ville, Québec, désire corresp. avec monde entier, cartes vue préférées. 341

JEUNE cultivateur à l'aise, bonne apparence, blond, yeux bleus, 22 ans, désire corresp. avec jeunes demoiselles aimantes et affectueuses. But sérieux. Arthur Paquin, St-Justin, Co Maskinongé, P. Q. 342

JEUNES demoiselles arrêtez donc un peu, c'est un jeune brun qui vous parle et qui désirera corresp. avec toutes les aimables Demoiselles du monde entier. M. Arthur Faille, 172 Ropery, Pointe Saint-Charles, Montréal. 343

DEMOISELLE, 17 ans, sérieuse, bonne famille, instruite et accomplie, désire corresp. par cartes glacées sous env. avec monsieur distingué, instruit, sérieux. But: mariage. Mlle Yvonne Paquette, Chicoutimi Bas-sin Ouest, P. Q. 344

JEUNE FILLE de bonne famille, désire corresp. avec Messieurs instruits, histoire de tuer le temps. Annette Côté, Ste-Luce Sur-Mer, Co Rimouski, Qué. 346

JEUNE HOMME brun, yeux bleus, désire corresp. avec jeunes filles du monde entier. Tous genres de cartes acceptées, fantaisies préférées. L. L., Bte Postale 35, St-Roch, Québec. 347

JEUNE Français, 25 ans, ingénieur mécanicien de 2e classe, cheveux blonds, grands yeux bleus, stature 6 pieds, très amoureux, désire corresp. avec jeune fille de 16 à 20 ans. Aucune préférence sujet de race. Spécifier cheveux et yeux, enverra photo aux trois amourettes choisies. Réponse assurée à toutes lettres reçues. But: Mariage. Eviter badinage. Désiré Deschamps, Atlantic Hotel, Vancouver, B. C. 348

### — DIVERS —

MADAME AMEDEE, Phrénologue, Physionomiste, Cartomancienne, Palmiste, autrefois de la rue Berri, vraie française parisienne, par sa puissante mystique, soulève le voile des secrets les plus intimes de la vie de chacun, elle vous indiquera la manière d'être heureux et évitera aussi bien des troubles et des ennuis. Une visite vous convaincra de sa science. Heures du bureau: 9 hrs a. m., à 9 hrs p. m. Prix de consultation: \$1.00, \$2.00 en montant. 63 années d'expérience. Ne pas faire erreur des soi-disant Mme Amédée. Adresse: 165 Orléans, 2e porte de la rue Adam, Maisonneuve, Ville. 317

Mlle GREGOIRE, cartomancienne française, faisant les grands tarots français, pour dames et messieurs, dit aussi le passé, le présent et l'avenir, de 9 hrs a. m. à 8 hrs p. m., 616 St-Christophe, Montréal. 335

PALMISTE INTUITIVE. Madame Carolus, parisienne, dit le passé, le présent et l'avenir d'une personne et si elle deviendra veuve ou non. Mme Carolus, cartomancienne, faisant les grands Tarots Egyptiens qui contiennent 78 cartes dans le jeu. Recevra à son salon de consultation, de 9 heures du matin à 9 heures du soir, excepté le dimanche. Prix de consultation: 25c, 50c, \$1.00. 674 Ste-Catherine Est, près de Visitation, Montréal. 350

MARIEZ-VOUS!! Garçons, filles, veuves ou veufs, qui désirent se marier, n'ont qu'à faire partie de notre "Association Matrimoniale"; ils seront vite en relation avec des centaines de personnes de toutes les parties du pays, qui, elles aussi, désirent se marier. Pour détails complets adressez: L. Martin, Boîte 169, Station B., Montréal. 340

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez E. Hartman, dépt. C., 385 Ave Mt-Royal Est, Montréal. 352

GRATIS.—Sur réception d'un timbre pour l'expédition, nous enverrons une enveloppe contenant des timbres de plusieurs pays, notre journal, circulaires, etc. Montreal Stamp Exchange, 1 Dumarais, Montréal. 351  
Mme LUZA, cartomancienne, disant le passé, le présent et l'avenir; si vous deviendrez veuve ou non. Recevra à son salon de consultation de 9 hrs du matin à 9 hrs du soir, excepté le dimanche. Adresse: Mme Luza, 252 rue Ste-Catherine, près St-Denis, Montréal. 345

Aucun crime n'est nouveau dans le monde, mais ce qui est nouveau et terrible, c'est que le crime devienne un amusement pour le public.—Louis Veillot.

Il faut découdre et non déchirer l'amitié; celui qui la rompt brusquement et la remplace par le dédain ou la haine, fait preuve d'une âme basse.—Kolpinck.

Nous serions meilleurs amis les uns des autres si nous savions le peu de jours que nous avons à nous aimer.

L'orgueil est la preuve d'une grande ignorance de soi-même ou d'un profond mépris de l'humanité.—Charles de Freycinet.

Qu'est-ce que l'existence sans amis? C'est l'hiver perpétuel.

Ne pas tolérer certaines offenses qui, au fond, nous laissent indifférents, c'est précisément la noblesse du point d'honneur.—Albert Guinon.

Le goût effréné de certains hommes craintifs pour le spectacle des sports violents est du plus savoureux comique: on dirait qu'ils se font une moyenne de courage sur le dos des autres.—Albert Guinon.

La vraie bravoure ne consiste pas à être brave quand on se sent le plus fort, mais quand on se croit le plus faible.—Gustave Le Bon.

Rien ne résiste à une volonté forte et continue: ni la nature, ni les hommes, ni la fatalité même.—Gustave Le Bon.

L'action seule révèle la nature de notre intelligence et la valeur de notre caractère.

Mieux vaut aimer que d'être aimé parce qu'on choisit.

Celui qui fait toujours ce qu'il veut, fait rarement ce qu'il doit.

Le bonheur ne nous est pas donné une fois pour toutes, il exige une surveillance attentive, un soin de tous les instants. C'est à nous de l'entretenir chaque jour.

# UNE DECOUVERTE EXTRAORDINAIRE

Conte

Suite et fin.

Heureux et ému plus qu'il ne le voulait paraître par cette extraordinaire découverte, le savant referma le couvercle et fit transporter le meuble rare chez lui dans une salle où déjà s'alignaient les pierres les plus précieuses (au point de vue géologique et historique). Puis, après avoir largement récompensé l'ouvrier, il le congédia, impatient de se livrer à l'étude de son trésor inestimable.

Il ouvrit donc le couvercle et examina Francis qui dormait toujours avec le même calme. "—Il est frais et rose encore, disait le savant, jamais je n'aurais soupçonné au sel des qualités à ce point conservatrices." Cependant le gamin venait de se réveiller, il ouvrit les yeux et se leva. "—Grand Dieu! s'écria le savant, il est encore vivant! Le sel qui conserve la vie, pendant deux mille ans! Il y a de quoi étonner les plus savants." Et M. Kaléologue résolut d'entrer en conversation avec ce revenant extraordinaire. Il se mit donc à lui causer dans tous les dialectes parlés autrefois par les tribus gauloises. Francis ne comprenait pas et pour cause. A la fin, impatienté, il demanda : "—Il y en a encore pour longtemps? — Comment? — Ferme ça!, si vous préférez. — Il cause français!" s'écria M. Kaléologue en proie à la plus vive émotion.

"—Quelle découverte sensationnelle, murmurait-il radieux, je vais révolutionner le monde savant et intellectuel." Et, pour flatter le jeune Gaulois, il alla chercher ses collections de monnaies gauloises et lui offrit plusieurs pièces. Francis les palpa, les fit sonner, les examina : "Ça doit être des pièces fausses, dit-il, je n'en veux pas. — Mon Dieu! murmura le savant, elles sont fausses et on me les a vendues comme authentiques."

"—Maintenant, pensa le savant, il faut que j'habitue ce jeune homme à vivre au milieu de tous ces objets modernes qui vont lui sembler prodigieux." Pour commencer, M. Kaléologue frotta une allumette qui s'enflamma et il regarda le visage du pseudo-Gaulois pour y lire l'effarement à cette vue du feu. Mais Francis dit : "—Voilà du feu, alors donnez-moi du tabac, si vous voulez que j'allume ma pipe. — Les Gaulois, fumaient!! s'écria le savant interloqué, qui l'eût cru! Puis il alla prendre un vieux fusil et le montrant au gamin : "—Vous voyez ceci, dit-il, ça ne vous semble rien, eh bien, je n'aurais qu'à appuyer sur ce petit cran et aussitôt vous tomberiez. — Quelle blague! s'écria Francis. — C'est la pure vérité, dit le savant, heureux de l'émotionner. — Pensez-vous, reprit Francis, votre flingot n'a pas de chien et il n'est même pas chargé. — Comment, vous savez que c'est un fusil? — Parbleu! — Renversante, ahurissante, prodigieuse découverte, les Gaulois connaissaient les effets de la poudre!"

A ce moment une sonnerie électrique retentit. C'était un appel téléphonique. Cette fois, pensa M. Kaléologue, je vais pouvoir juger de sa stupéfaction." Et pour ne pas trop l'effrayer avant de lui donner le récepteur, il voulut lui fournir des explications. "—Mais dépêchez-vous donc, s'écria Francis, on va vous couper la communication. — Vous connaissez donc le téléphone? — Dame! — Admirable!"

"Et Edison, qui croyait avoir inventé une nouveauté."

"—Et nous, pauvres hommes, qui nous croyons malins, nous n'avons pas fait un pas depuis deux mille ans." Et, se jetant aux pieds de Francis ahuri : "—O mon aïeul, mon père, nous sommes tes indignes fils. Comme tu vas mal nous juger de n'avoir pas fait de progrès. Pardon! ô mon vénérable aïeul! — Il est fou!" pensa Francis.

Alors le savant lui expliqua comment, s'étant endormi dans le saloir, le sel l'a-



Il lui appliqua une terrible fessée.

vait conservé pendant plus de deux mille ans. "—Vous vous moquez de moi!" s'écria Francis qui commençait à ne plus rien comprendre. Mais M. Kaléologue lui donna des explications si éloquentes, assaisonna son discours de mots si incompréhensibles, que le gamin commença à douter de lui-même.

D'ailleurs, M. Kaléologue avait convoqué toute une assemblée de savants à qui il fit une conférence sur les découvertes merveilleuses qu'il venait de faire. Et Francis qui voyait tous ces vieux messieurs, très laids, le regardant en hochant la tête se disait : "—C'est sûrement des médecins, qu'est-ce qu'ils vont me trouver. Pourvu que l'on ne m'opère pas de l'appendicite."

Mais soudain, un homme entra et s'écria : "—Mais oui, c'est lui." Il s'élança sur Francis et lui appliqua une terrible fessée, tandis que M. Kaléologue s'écriait : "—Sacrilège, que faites-vous, misérable, ne savez-vous pas que cet enfant est votre père. — Comment, dit l'autre, vous êtes fou. C'est mon fils Francis." En effet, c'était M. Vutuma, l'acteur ambulancier.

Quelques mots d'explication suffirent à démontrer que le savant était victime

d'un quiproquo fort ennuyeux pour sa réputation. En effet, ses confrères ne lui ménagèrent pas les moqueries et le pauvre M. Kaléologue jura, mais un peu tard, d'être un peu plus circonspect à l'avenir. Quant à Francis, il joua dans une pièce où son aventure était mise en vaudeville et il devint un grand artiste.

## La Légende des Saisons

Conte

Il était autrefois un roi nommé Nivôse et une reine nommée Brumaire, qui vivaient dans un sombre château situé sur une haute montagne. Ces souverains avaient à leur service une foule de génies, lesquels possédaient le don de donner à la terre le vent, la pluie, la neige, le soleil, etc.

Comme le roi et la reine étaient vieux, ils s'en rapportaient à leur intendant Messidor pour l'accomplissement du travail de leurs serviteurs. Messidor était un jeune homme dans toute la maturité de sa force et de sa beauté. Il était d'une générosité sans égale, ce qui fait que les plantes, les animaux et les hommes l'adoraient.

Les deux souverains ne voyaient pas sans déplaisir cet ascendant que Messidor prenait sur tous ceux qui l'approchaient, et ils cherchaient le moyen de s'en débarrasser. Un jour, la reine s'apercevant que ses cheveux tombaient, tandis que les arbres resplendissaient de verdure, ordonna au vent d'enlever les feuilles, et elle déclara que, dorénavant, les arbres resteraient ainsi.

Ce fut sur toute la terre une consternation générale. Aussi tous les habitants prièrent-ils Messidor pour défenseur et le prièrent de présenter au roi leur requête. Le jeune homme accepta et, en termes respectueux, mais pleins de clairvoyance, il démontra au souverain combien était dure la volonté de la reine. Nivôse, sans répondre, appuya sur un bouton secret.

Aussitôt, ses deux esclaves dévoués, Flocon et Glaçon, s'avancèrent sans bruit, se jetèrent sur Messidor et, avant qu'il ait pu faire un geste, ils le conduisirent dans une prison secrète dont il ne devait jamais plus sortir.

Cependant, beaucoup de serviteurs du roi, qui avaient pour Messidor une véritable vénération, firent entendre quelques murmures en apprenant l'arrestation arbitraire de l'intendant. Alors, Nivôse résolut d'agir impitoyablement. Il fit venir un à un les mécontents.

Aussitôt entré il touchait le serviteur d'une baguette magique. Celui-ci se transformait en une vapeur que le roi enfermait dans un flacon de cristal. Quand il les eut ainsi rendus invisibles, il remit ces flacons dans un coffre qu'il plaça dans une chambre dont il ferma la porte à clef. Cette clef ne quittait jamais sa ceinture.

Puis, pour punir la terre de lui avoir

préféré Messidor, il donna à ses deux esclaves, Flocon et Glaçon, le droit qu'ils partageaient jusqu'alors avec les autres génies enfermés dans les flacons. Aussi les deux méchants serviteurs en profitèrent-ils pour couvrir la terre de neige et de glace.

Pendant ce temps, le roi et la reine, heureux d'être les maîtres, vivaient tranquillement au coin de leur feu, satisfaits de cette vie monotone et de cette obscurité dans laquelle ils étaient constamment plongés. Quand un jour ils reçurent une lettre. Leur filleule Printania venait passer quelques jours dans leur château.

Ils se seraient bien passés de cette visite qui allait troubler leur quiétude, mais ils n'eurent pas le temps d'y réfléchir ; le lendemain matin, Printania, montée dans un carrosse ailé, débarquait au château. C'était une jeune fille de seize ans, déjà fort belle, mais dont le visage conservait encore une gaminerie toute enfantine.

Elle riait à propos de rien, chantait avec toute l'insouciance de cet âge charmant. Alors, le vieux roi grommelait, la reine faisait : "chut !" et Printania s'ennuyait à mourir pendant ces promenades monotones, dans ces longs couloirs aux portes fermées. L'une d'elles surtout, par ses airs mystérieux, attira sa curiosité. Mais quand elle en parla, le roi et la reine eurent l'air si courroucé qu'elle se tut.

Un jour, elle trouva une clef, c'était celle que son parrain portait toujours à sa ceinture. Elle ne douta pas qu'elle fût celle de la fameuse porte. Prise d'une curiosité enfantine, elle suivit le long couloir, ouvrit la porte et resta toute désillusionnée de voir une grande chambre nue, meublée d'un coffre d'aspect rustique.

Elle l'ouvrit. Il ne contenait que des flacons vides. Elle en prit un au hasard et, machinalement, le déboucha. Un petit sifflement se fit entendre et le Soleil s'échappant de sa prison, se sauva par la fenêtre en riant aux éclats. Printania restait tout étonnée et inquiète.

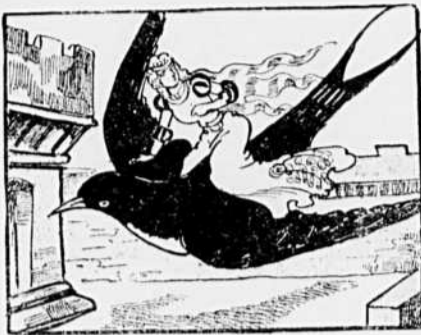
Mais la curiosité reprit le dessus, elle voulut voir encore un flacon, l'ouvrit doucement et aussitôt, un nouveau génie s'élança dans l'air. C'était le Dégel. Un long balai à la main, il eut vite fait de déblayer la neige qui couvrait les environs, tandis que Printania riait follement.

Alors, elle ouvrit vite encore un flacon et voilà Mme la Pluie, avec ses arrosoirs, qui se met à verser son eau torrentielle, tandis que le Soleil qui l'a aperçue, la pourchasse. La jeune fille qui s'amuse énormément, ouvre ainsi tous les flacons, et tous les génies se sauvent avec joie, heureux de reprendre leurs occupations d'autrefois.

Mais alors elle s'aperçut que la terre avait changé d'aspect. Les plaines étaient maintenant verdoyantes, les arbres étaient couverts de fleurs aux tons les plus doux. Les marguerites, les mugnets, montraient dans la verdure leurs taches de blanche gaieté. Et Printania, heureuse de ce changement charmant de la nature, s'applaudissait de sa curiosité.

Quand soudain une voix terrible se fit entendre. C'était le roi qui venait de s'apercevoir de l'oeuvre de la jeune fille. Ni-

vôse était dans une fureur épouvantable. Quoique ce fût sa filleule, il ordonna à ses deux esclaves de s'emparer de Printania et de la jeter dans une prison perpétuelle.



Printania confiante s'assit sur l'oiseau.

La jeune fille, prise de terreur, se demandait quel crime elle avait commis et pleurait, quand une hirondelle immense s'approcha de la fenêtre et dit : "Montez vite." Printania, confiante, s'assit sur l'oiseau qui partit d'un vol rapide, poursuivi par Flocon et Glaçon, déconcertés par cette providence inattendue.

L'oiseau déposa la jeune fille devant une lourde porte d'airain, qui était celle de la prison de Messidor. De son bec, il frappa cette porte qui s'ouvrit aussitôt. Alors l'hirondelle disparut. Messidor étonné, sortit de sa prison et, apercevant la jeune fille, se jeta à ses pieds en la remerciant avec une éloquence ardente de l'avoir délivré. Printania, émue, contemplait ce beau jeune homme.

Mais, à ce moment, les esclaves de Nivôse s'approchaient. Messidor ramassa une plume de l'hirondelle qui se changea en une épée phosphorescente dont l'éclat et la chaleur firent fuir, éperdus de peur, les deux esclaves de glace. A son tour, Printania remercia son sauveur.

Comme on le devine, les deux jeunes gens s'épousèrent, et se construisirent un charmant palais au milieu d'une plaine d'arbres fleuris. Au bout d'un an, ils eurent un ravissant bébé et aussitôt les arbres perdirent leurs fleurs et se couvrirent de fruits magnifiques. La nature entière vivait la vie de ses deux protecteurs.



Elle déboucha un flacon, le Soleil se sauva en riant.

Mais, à chaque instant, du haut de son sombre donjon, Nivôse lançait sur la terre ses esclaves restés fidèles qui dévastaient tout sur leur passage. Messidor accourait et les faisait fuir. C'était une guerre continue. Alors Messidor proposa une paix

habile à Nivôse. Par ce traité, ils se partageaient la souveraineté des génies du temps.

A une certaine époque, la reine Brumaire faisait enlever les feuilles des arbres. A ce signal, les génies devaient retrouver leur ancien roi qui les touchait de sa baguette magique et les enfermait dans ses flacons de cristal. Il les gardait ainsi un temps déterminé, après quoi il rendait le coffre contenant les flacons, à sa filleule Printania qui était chargée de les ouvrir.

Mais, comme par un dernier reste de méchanceté, le roi mélangeait les flacons, les génies s'envolaient parfois en désordre et provoquaient ainsi des surprises. Mais Messidor prenait leur direction et tout rentrait dans l'ordre. Et c'est pourquoi nous avons à époques régulières, l'automne, l'hiver, le printemps et l'été.

— o —

### SUR LE CHEMIN

— Dites donc, charretier, est-ce que Montréal est loin d'ici ?

— Cinq milles.

— Peut-on monter dans votre voiture ?

— Comme de raison !

(Deux heures après).— Dites-moi donc !

On doit approcher de Montréal, n'est-ce pas ?

— On en est à quinze milles.

— Hein ! Pourquoi donc alors ne m'avez-vous pas dit que vous alliez en sens inverse ?

— Vous ne me l'avez pas demandé !

### LA BONTE MEME

— Mon petit garçon a-t-il été bon pour les animaux aujourd'hui ?

— Oui, grand'maman, j'ai laissé sortir le petit oiseau de sa cage, et quand le chat l'a attrapé, j'ai mis le chien après lui.

### POUR LA MEME CAUSE

G.— Tu sais Machin, il a marié sa femme parce qu'elle conversait si bien.

D.— Oui, et il s'est séparé d'elle parce qu'il trouvait qu'elle parlait trop.

### UN INCONVENIENT IMPREVU

Le touriste.— Vous avez un climat merveilleux ici, l'air surtout est très pur.

Le fermier.— Oui, mais ça ne va pas durer longtemps avec les automobiles.

Le touriste.— En effet, ça sent la gazoline...

Le fermier.— C'est pas ça, mais ils ont des petites machines avec lesquelles ils pompent notre air et emplissent leurs rues ; ils ne nous en laisseront plus si cela dure longtemps comme ça !

### CES AIMABLES AMIES

— Il a essayé de m'embrasser ! Je n'y peux rien comprendre.

— Ni moi non plus !

— Gueuse, va !



# TRIBUNE FEMININE



## Chroniquette

**J**E n'ai jamais compris les méchantes ralleries dont on s'est plu à critiquer les femmes qui, volontairement ou non, sont vouées au célibat.

S'il y a des vieilles filles égoïstes, il y en a davantage encore qui passent d'un dévouement à un autre, toujours actives et complaisantes, comme si de se sacrifier et de toujours faire ce qui les ennuie, était pour elles un véritable plaisir!

J'admets que quelques-unes d'entre elles vivent mesquinement, au moral et au physique, mais parmi celles-là même, vous trouverez des vraies femmes, qui tricotent des bas pour leurs neveux, leur font des tartes aux confitures, les gardent quand les parents vont s'amuser et leur racontent des histoires quand ils ont la rougeole.

Ah! ne disons pas de mal des vieilles filles! Toutes celles que je connais sont admirables. Il est peu de nos grandes oeuvres de charité qui ne leur doivent pas une aide constante et généreuse.

Plus libres que leurs soeurs mariées, plus indépendantes et par le fait plus intelligemment larges de bourse et d'idées, elles sont précieuses partout où les belles initiatives les réclament.

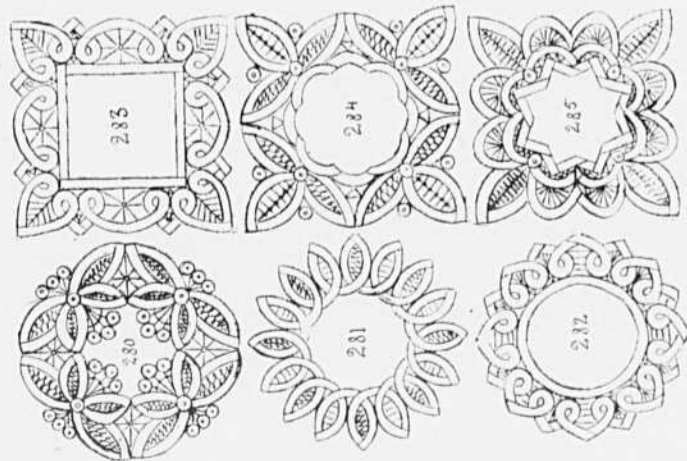
Et dans la vie familiale, j'en appelle au souvenir de tous: qui n'a pas eu une vieille tante ou une vieille cousine, un peu arriérée et routinière, mais polie comme on ne l'est plus, ferrée sur les convenances, accueillante dans sa vieille maison où, à dix ans d'intervalle, vous trouviez les mêmes objets aux mêmes places? Elle accueillait avec une joie attendrie l'oublié garçon que vous étiez, et à votre départ elle était triste.

Les bonnes soirées près du poêle ronflant, ou sur la galerie étroite et noircie par le temps! Comme elle parlait, la vieille cousine, de vos grands et arrière grands-parents, des cousins de vos cousins et des attaches de famille les plus lointaines. Elle les connaissait tous et semblait avoir vécu dans l'intimité de ceux qui étaient morts avant sa naissance. "La famille", ce mot représentait pour elle tout ce qui vaut la peine d'être vécu, elle le disait avec respect, comme on prie. En l'écoutant vous étiez surpris d'appartenir à tant de monde, d'avoir, non plus un passé vague et mort, mais un passé vivant et vivifiant.

Et depuis, dans les jours d'isolement, grâce à la chère gardienne des traditions de famille, vous ne vous êtes pas senti comme un champion parmi tout ce monde courant vers l'avenir. Vous avez eu conscience de votre passé, de vos anciens, qui ont travaillé et peiné comme vous, qui ont souffert et aimé comme vous, qui ont été dignes et croyant, bons et charitables, et vous sentez que vous n'avez pas le droit de déroger, d'arrêter ou de reculer, qu'il faut, coûte que coûte, relever fièrement la tête et aller de l'avant, avant de faire un beau passé à vos petits enfants.

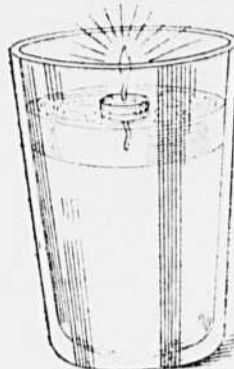
### DOILIES BATTENBERG

Pour garnir gentiment une table, ces différents modèles seront très appréciés. Faciles à faire, peu coûteux, ils feront un effet magnifique. L'assortiment complet pour la table peut être fourni sur dimensions données.



Ces modèles, ainsi que les fournitures pour les travailler, sont vendus par la Maison Raoul Vennat, 642, rue St-Denis, Montréal. Envoi franco du catalogue, contre réception de 10 cents.

### UNE LAMPE RAPIDEMENT FABRIQUEE



Une lampe très simple peut être faite avec des matériaux, qui ne peuvent manquer de se trouver dans chaque maison.

Un verre de qualité médiocre, est presque rempli d'eau, et  $\frac{1}{2}$  pouce d'huile bonne, à brûler, est ajouté à l'eau.

Coupez un rond, assez mince d'un bouchon de liège ordinaire, faites un trou dans le centre, afin de pouvoir faire entrer un bout de mèche.

La mèche doit être assez longue pour tremper dans l'huile, mais pas assez pour atteindre l'eau.

La surface du bouchon peut être protégée de la flamme par un petit morceau de ferblanc replié sur les bords, et un trou pratiqué au centre pour la mèche. Le poids du ferblanc forcera le bouchon à tremper dans l'huile.

Le niveau de l'huile devra être tel que la flamme soit sous le bord du verre et la lumière ne vacillera pas.

Cela est sûr, car si le verre venait à se renverser, l'eau éteindrait la flamme immédiatement.

### NETTOYAGE DES CADRES DORES

Pour nettoyer les cadres dorés, on enlève à l'aide d'un plumeau, toute la poussière qui couvre les cadres; on les nettoie ensuite avec une éponge fine humectée d'une eau de savon très légère; cette opération délicate demande à être faite avec le plus grand soin.

### OU, PERSONNE N'EST TROMPE

Voici une chose absolument vraie, que beaucoup de femmes se refusent à croire, c'est curieux, car elle est si visible.

C'est que le fard peut être mis sur le visage sans que cela paraisse. Une femme, peut ne pas mettre ce rouge sur son visage, elle-même, elle peut le faire appliquer par quelqu'un d'expert en cet art, (si l'on peut appeler ça l'art, sans rougir).

Mais la partie la plus malheureuse dans cette affaire est que la femme qui se peint le visage croit pouvoir tromper les autres femmes.

Et c'est justement ce qu'elle ne pourra jamais, demandez-le à toutes les femmes, elles vous répondront comme moi. Alors, pourquoi, au nom du sens commun, pourquoi des femmes se passent-elles ce rouge affreux, car s'il y a bien une chose que la nature ait voulu empêcher dans une femme c'est la présence du fard.

Que ce soit à la lumière brillante du jour, ou dans la lumière du soir artificielle, ne croyez pas, ne laissez pas germer en vous l'idée que vous pouvez tromper un homme ou une femme en ceci.

Personne n'en est aveuglé; elles restent toujours aux yeux de tous: des femmes fardées. Et dans l'esprit des hommes et des gens qui savent, il n'y a qu'une association où les placer, qu'un nom à donner à ce type de femme.

### LA PETITE VOIX

Une jeune fille peut imaginer pour elle d'avenir le plus brillant, elle peut devenir la plus indépendante des femmes, mais, cachée au fond de son coeur, une petite voix faible, ne cesse de lui parler de mariage, d'un foyer, d'enfants et d'amour.

Elle connaît qu'elle est sa destinée, elle est prête à la remplir, et si elle la manque, elle a laissé échapper le plus grand but de sa vie, elle n'a pas éprouvé la plus grande joie, la seule vraie joie, qui puisse rendre une femme heureuse.

C'est la vérité éternelle, chaque femme le sent, même si elle ne le dit pas.

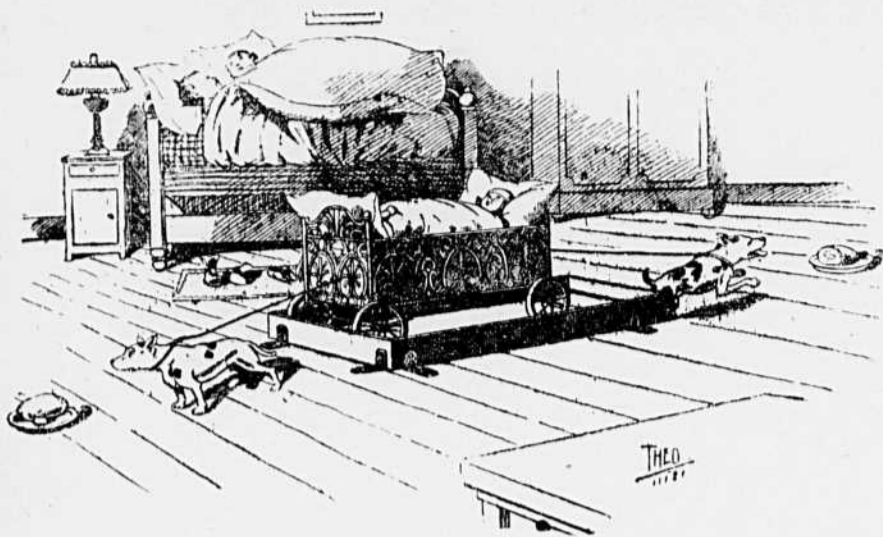
### ÇA RETABLIT LA BALANCE

Lui.—Une robe neuve encore. Je pense bien que tu es la femme la plus extravagante de la ville.

Elle.—Eh bien, tu es l'homme qui est habillé à bon marché, ça rétablit l'équilibre.

COUSINE ROLANDE.

## LES INVENTIONS DE NOTRE JOURNAL



—Deux chiens attachés au lit des enfants, et alléchés par l'odeur d'un plat de viande ou autre chose, font subir au lit un mouvement de va-et-vient dans le rectangle plus long que ce dernier, et fixe au plancher. Ce mouvement qu'affectionnent les bûbés, ne tarde pas à les endormir.

## LA VOCATION DE GOUNOD

Charles Gounod fut un des plus célèbres musiciens du siècle dernier. Sa vocation pour la musique se manifesta alors qu'il était tout jeune. M. Jules Claretie raconte à ce sujet une intéressante anecdote :

Les parents de Gounod s'inquiétaient de cette vocation artistique et s'en plaignirent au proviseur du collège où se trouvait l'enfant. Ce proviseur était M. Ponson, qui les rassura : " Lui, musicien ? Jamais. Je l'ai bien étudié ; il a le génie du grec ; il sera professeur ". Et il fit le jour même appeler son élève dans son cabinet.

—On vous a, lui dit-il, surpris encore à griffonner dans vos cahiers des notes de musique.

—Oui, répondit Gounod, je veux être musicien.

—Allons donc, cher enfant, ce n'est pas un état. On ne se fait pas musicien comme on se fait soldat. Tenez, voilà du papier et une plume. Composez-moi un air nouveau, un air quelconque sur les paroles de Joseph : " A peine au sortir de l'enfance ". Nous allons bien voir.

C'était l'heure de la récréation. Avant que la cloche de l'étude eut sonné ou que le tambour eut battu, Gounod revenait vers le proviseur avec sa page toute noire.

—Ah ! le pensum est achevé, fit M. Ponson, déjà ?

—Ce n'est pas un pensum, dit Gounod.

—Eh bien ! voici mon piano, chantez.

Et Gounod chanta. Le bon M. Ponson écoutait, étonné, remué, ravi. Tout à coup, les yeux pleins de larmes : " Bah ! s'écria-t-il en se levant pour aller embrasser le jeune Charles, ils diront ce qu'ils voudront, fais de la musique ! "

Lorsque Gounod, premier grand prix de Rome, fit exécuter sa première oeuvre à Saint-Eustache, en rentrant chez lui, il trouva ce billet écrit au crayon de la main du vieux proviseur : " Bravo ! cher homme que j'ai connu enfant ! " M. Ponson était allé, sans rien dire, écouter, à l'ombre d'un pilier de l'église, la musique de celui qu'il avait appelé le petit Charles et, qu'autrefois, il avait non seulement connu, mais deviné.

La beauté attire, l'esprit charme, la bonté retient.

## UN ASTROLOGUE MALIN

Sous le règne de Louis XI, un astrologue ayant fait quelques prédictions désagréables au roi, Sa Majesté, pour se venger, résolut de le mettre à mort.

Le lendemain, il fit venir l'astrologue, et ordonna à ses serviteurs de le jeter par la fenêtre à un signal donné.

Dès que l'astrologue entra, le roi s'adressa à lui en ces termes :

—Vous qui prétendez être si savant et connaître si parfaitement la destinée des autres, peut-être pourrez-vous me dire quelle sera la vôtre, et combien de temps vous avez à vivre ?

L'astrologue, qui commençait à appréhender quelque danger, répondit, avec une grande présence d'esprit :

—Je connais ma destinée ; je dois mourir trois jours avant Votre Majesté.

Le roi, dès ce moment, loin de le faire jeter par la fenêtre, prit le plus grand soin de lui, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour retarder la mort d'un homme qu'il devait suivre de si près.

Ne préférez jamais une grande bonne intention à une petite bonne action.

## UNE "JOB" DANGEREUSE

Un marchand avait mis une annonce pour avoir un assistant. A celui qui se présenta, il dit :

—Je veux un homme qui soit un peu en dehors et un peu derrière le comptoir.

Le jeune garçon avait l'air très ému, il réfléchit un moment et alors murmura :

—Et, comment fera-t-il, si la porte claque ?

## CE N'ETAIT QUE CELA



Madame.—Ciel ! les cambrioleurs sont venus pendant mon absence ?  
Monsieur.—Mais non, poupoule, c'est simplement le voisin qui est venu, et on a causé un peu politique...

## LA MERE D'UNE NOMBREUSE FAMILLE

**Nous dit comment elle garda sa Santé, Le Bonheur pour celles qui suivront ses avis.**

Scottville, Mich.—" Je veux vous dire tout le bien que m'ont fait le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et le Lavage Sanatif. Je vis sur une ferme où j'ai des travaux très pénibles à faire. J'ai quarante-cinq ans et suis la mère de treize enfants. Beaucoup de gens trouvent étrange que je ne sois pas complètement épuisée par ce travail pénible, et le soin de ma famille; alors je leur parle de mon bon ami, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et qu'il n'y aura pour elles ni mal de dos, ni douleurs d'alourdissement, si elles veulent en faire usage comme je fais. Je manque rarement d'en avoir dans ma maison.

" Je veux vous dire aussi que je pense qu'il est impossible de trouver une meilleure médecine pour les jeunes filles. Ma fille aînée a pris du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, car elle souffrait de périodes douloureuses et d'irrégularités, et il l'a soulagée.

" Je suis toujours disposée et prête à dire un bon mot pour le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Je dis à tout le monde que je dois ma santé et mon bonheur à votre merveilleuse médecine." — M<sup>me</sup> J. G. JOHNSON, Scottville, Mich., R.F.D. 3.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, fait d'herbes et de racines naturelles, ne contient aucun narcotique ou drogues dangereuses, et obtient le record comme étant le remède ayant eu le plus grand succès dans toutes les maladies connues de la femme.

TOUJOURS SATISFAISANT



Jeanne.—Veux-tu m'attendre, un instant, mon cher, je vais entrer voir si notre buanderie est prête.

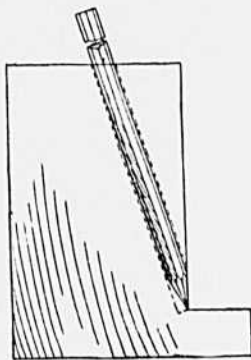
Léon.—Je t'attends à la porte, je suis certain qu'elle te sera et tout frais comme du neuf. Jamais de désappointement à la Buanderie Eldorado, 1210 St-Denis. Tel. St-Louis 1536.

Toujours satisfaisant!

Si l'on n'y prend garde, les vers causeront, chez les enfants, des convulsions et souvent la mort. Le Mother Graves' Worm Exterminator protégera les enfants contre ces douloureuses affections.

## Courrier des Curiosités

POUR BIEN TAILLER LES CRAYONS



Combien de personnes savent-elles tailler correctement un crayon?

Bien peu, et généralement ces pauvres crayons présentent au regard une extrémité qui pourrait donner une assez juste idée d'une carte en relief des montagnes rocheuses.

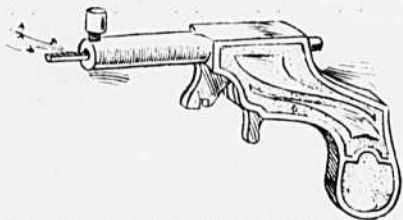
Voici comment établir un "guide" permettant à la personne la moins adroite de tailler deux crayons en moins de temps que l'on en met pour un seul habituellement et de faire ce travail à la perfection.

Prenez un bloc de bois d'environ deux pouces de hauteur et épais d'un pouce; au moyen d'une scie, donnez-lui la forme que vous voyez dans le dessin puis percez un trou venant aboutir à l'angle que vous aurez fait à la scie.

Ce trou devra être juste suffisant pour permettre l'introduction d'un crayon; rien ne vous est plus facile ensuite que de l'aiguiser en enlevant simplement le bois nécessaire qui dépassera dans l'angle du bloc selon que vous tournerez votre crayon.

— 0 —

FEU!



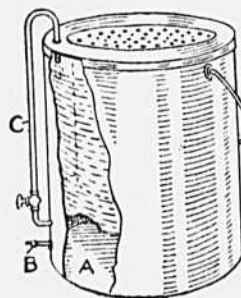
On presse sur la détente et le pistolet fait feu; il serait plus juste de dire qu'il fait "lumière" car c'est un objet aussi utile que peu dangereux et que l'on peut laisser sans crainte à la portée des enfants.

Il se charge avec une composition spéciale produisant des étincelles, ne causant aucune brûlure quoiqu'enflammant fort bien le gaz.

Chaque charge sert un nombre considérable de fois et coûte fort bon marché.

Un savant a calculé,—de quoi les savants ne sont-ils pas capables,—que dans l'espace d'un seul été une mouche est capable de produire 195,312,500,000,000 de descendants!

LE TRESOR DES PECHEURS



Les pêcheurs savent par expérience combien il est difficile de conserver vivants les petits poissons qu'ils apportent comme appât.

Malgré des plus grandes précautions, on les trouve régulièrement le ventre en l'air lorsqu'on en a besoin et tous les pêcheurs savent qu'un appât mort, c'est le résultat de la pêche fatalement compromise.

Voici un seau qui évite ce désagrément et qui sera, en conséquence, bien accueilli par tous les chevaliers de la ligne et du moulinet.

C'est un réservoir comportant un double fond (A) dans lequel on emmagasine de l'air par la tubulure (B) au moyen d'une pompe ordinaire à bicyclette.

Un tube (C), muni d'un robinet, relie le réservoir à air au réservoir à eau dans lequel on place les poissons. Si l'on ouvre le robinet l'air s'échappe en globules au milieu de l'eau et lui conserve ainsi ses qualités pour empêcher les poissons de mourir.

Cette opération doit être faite environ toutes les heures pendant quelques instants.

Grâce à ces précautions, il est possible de conserver, même par les plus chaudes journées d'été les petits poissons tels que les "minnows" qui sont d'une si grande utilité à tous les pêcheurs.

Soignez-vous vous-même chez vous



Jeunes femmes et filles qui souffrez d'affections intimes, écrivez sans retard à Madame Julia Richard, elle possède un traitement infailible pour ces cas et peut fournir des centaines de certificats de personnes qui ont été guéries après l'usage de quelques mois de son traitement. Sur réception de dix centins, elle vous enverra son livre traitant ces maladies particulières.

JULIA RICHARD,

Boîte Postale 2334, - - - - Montréal.

## Une Belle Taille



aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme élégante, vous est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

## Pilules Persanes

de Tewfisk Haziz, de Téhéran, Perse, \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5 SOCIÉTÉ des PRODUITS PERSANS Nouvelle Boîte Postale 2675 MONTREAL - - - - Canada



NE

### Vieillissez Pas

Rendez aux Cheveux Gris la couleur, la souplesse, le brillant de la jeunesse avec le

### Restaurateur Robson

En vente dans les Principales Pharmacies. Préparé par The Joliette Chemical Co., Joliette, Can.

### VOTRE BUSTE

Développé de 2 à 4 pouces dans un mois.

\$50 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Si vous êtes maigres et nerveuses, si votre buste est peu ou pas du tout développé et vos seins atrophies ou flétris par l'alimentation ou la maladie, réjouissez-vous! Vous pouvez vous aussi avoir un buste parfaitement développé et une apparence superbe en faisant usage du célèbre

### BUSTINOL DU DR SIMON DE PARIS, FRANCE

Pour avoir la preuve il suffit de nous envoyer votre adresse avec 10¢ pour frais de distribution et nous vous enverrons un échantillon avec brochure explicative et tout ce qu'il faut pour vous convaincre de son efficacité réellement prodigieuse. Écrivez aujourd'hui, adressez Dr SIMON, Dept. 8, No 255 des Commissaires, Montréal. Toutes correspondances en paquets toujours expédiés de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu ou la provenance. Prix du traitement complet, \$1.00!

TOUCHÉ-A-TOUR!

# SAVOIR ETRE BELLE UN BRAVE... EN PAROLES

est un art que chacune doit connaître et qui s'obtient par l'emploi de nos produits de beauté.

## Belle Poitrine

Pour développer et raffermir la POITRINE rien ne vaut la **CREME VENUS** qui lui redonne sa fermeté et ses formes harmonieuses.

PRIX : \$1.00 LE POT

## Comment Maigrir

Sans nuire à sa santé, par l'emploi de notre traitement spécial :

**ETISEBO**

PRIX : \$1.00 avec notice explicative

## JEUNESSE - SANTE - BEAUTE

Vous l'obtenez par l'emploi de l'Anti-Rides **DIANA**

Efface les Rides, Rougeurs, Bajoues, Gonflement sous les yeux et donne à l'épiderme une fraîcheur incompréhensible.

PRIX : 50c LE FLACON

Pour vous convaincre

# Gratis

et sur réception du montant ci-dessous pour couvrir une partie du port et de l'emballage :

10c pour un échantillon de **CREME VENUS**

10c pour un échantillon d'Anti-Rides **DIANA**

25c pour un échantillon du traitement **ETISEBO**

## MASSAGE FRANCAIS ET ORIENTAUX

Traitement combiné : Beauté des Seins, Effacement des Rides, Obésité, Epilation, succès rapide et absolument garanti.

Avis très important : Toute consultation est confidentielle et le premier traitement gratuit. Les traitements peuvent être suivis si préférés à domicile.

Adressez toute communication ou commandes,

**SCIENTIFIC PROCESS CO. Reg'd., Tel. Est 5608**

301, RUE ST-DENIS,

MONTREAL, CAN.



Monsieur X...—c'est connu de tout le monde—est aussi poltron que libre-penseur. Se trouvant dernièrement à table, en compagnie d'ueuré de sa paroisse, il s'éleva fortement contre la religion catholique, coupable, d'après lui, de proscrire les vertus viriles.

—Qu'entendez-vous par vertus viriles? dit le curé.

—J'entends les vertus propres aux hommes et non aux prêtres, aux femmelettes et aux dévotes.

—Je ne saisis pas.

—Je vais m'expliquer, alors.

—A la bonne heure.

—N'est-il pas vrai que votre religion défend le duel? Eh bien! le duel est un acte de vertu virile. Le condamner, c'est favoriser la lâcheté. Un homme d'honneur ne peut pas refuser de se battre. Que deviendrait le courage militaire? Que deviendrait la bravoure française, si vos doctrines cléricales parvenaient jamais à passer, des séminaires, dans les casernes et les salons? Comment! vous interdisez le duel? Vous posez...

—Mon cher Monsieur, dit le curé, ne vous échauffez pas tant. Je vous donne l'absolution de

“Les morues pêchées en pleine mer sont donc malades du foie.

“Moi, au contraire, je fais chercher les morues qui servent à la confection de l'huile dans un bassin reculé, où les monstres marins n'ont point accès. De sorte que les morues y vivent paisibles, heureuses et tranquilles; elles ont les foies blancs!”

— 0 —

L'emploi de tueur de rats au Palais Buckingham, semble avoir son genre de dignité aussi. Il n'a que \$35 par an, il est vrai, mais il est aussi piqueur et il reçoit \$300 par an, le logement gratis, dans un centre des plus fashionables de Londres, près des pères, du Parlement, du Trafalgar Square, et des maisons de la noblesse et des gentilshommes.

\*

Le plus vieux colon de la Nouvelle-Zélande est mort à Waikanae, Wellington, à l'âge de 111 ans. Jusqu'à quelques temps avant sa mort, il jouait au foot-ball, avec un club de jeunes. A son 109ème anniversaire, tous ses petits-enfants vinrent le visiter. Ses descendants étant au nombre de 600.



## PUNAISES, COQUERELLES

Papillons de nuit, Mouches et toutes vermines si désagréables dans une maison, tout cela est détruit complètement par le

# SAPHO

Insecticide sans danger et qui est, en même temps un énergique désinfectant. Il ne tache aucunement les papiers des murs ni les tentures les plus délicates

On le vend partout en boîtes de 25c \$1.25 et \$2.00 avec un petit pulvérisateur gratuit.

The SAPHO MANUFACTURING Co. Ltd.,

Departement R. MONTREAL

# LE GATLIN INSTITUTE

est la première et la plus sûre institution du pays pour le traitement de l'ivrognerie. L'homme y perd l'habitude de la boisson — perd entièrement le goût de la boisson, dans un traitement qui dure juste trois jours et qui est endossé par les sommités médicales et religieuses. Le traitement du

# GATLIN INSTITUTE

a pour effet l'oubli des liqueurs. Après trois jours, le patient ne se sent plus le désir de boire encore moins le besoin de boire. Ses facultés et ses organes reprenant, loin d'être émus-



sés par ce traitement, regagnent leur énergie perdue, brillent d'une nouvelle vigueur. Tout reliquat d'alcool disparaît du système par le traitement du

# GATLIN INSTITUTE

Demandez notre livret par la malle ou par téléphone

# GATLIN INSTITUTE

248 rue St-Hubert, (Coin de la rue Dorchester)  
Tel Bell : Est 4224 - MONTREAL

tous les duels que vous avez eus et de tous ceux que vous aurez dans le cours de votre vie.

Tout le monde éclata de rire, car le défenseur des vertus viriles était bien connu pour être le plus grand poltron du monde.

— 0 —

## RECLAME ORIGINALE

Voici l'originale circulaire que fait distribuer un marchand d'huile de foie de morue de Stockholm pour vanter sa marchandise :

“Vous vous demandez comment je puis prétendre que mon huile de foie de morue est supérieure à celle que vendent mes concurrents?

“La mienne est, dites-vous, faite comme les autres, avec des foies de morue.

“Nous sommes d'accord, mais mes concurrents n'ont pas tenu compte d'un facteur important.

“La morue, un des petits poissons de la mer, est sans cesse traquée par les requins, baleines, etc.

“Elle vit donc dans des transes perpétuelles et, comme chacun le sait, la peur engendre des maladies de foie, de jaunisse, etc.

Eugène Arceau, de la 4ème Batterie du 4ème Régiment de l'Artillerie, né dans l'île de Ré, a la distinction d'être le soldat géant des Conscrits de France. Il pèse 242 lbs, et à près de 6 pds 9 pes de hauteur. On n'est moins embarrassé pour lui tailler des vêtements que pour lui trouver un lit, car ils sont ordinairement pour des tailles ordinaires.



## Chipwa

composées de racines Sauvages, les meilleures remèdes pour purifier le sang, pour toute maladie, décrivez votre cas, 10 cts pour échantillon Mde L. ROYER, Manchester, N. H., et Mansonville, P. Q. Agents demandés.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé).

162 rue St-Denis, - - - MONTREAL

Pour les entorses et les contusions. — Il n'y a rien de meilleur pour les entorses et les contusions que l'huile électrique du Dr Thomas. Elle réduit l'enflure produite par l'entorse; elle rafraîchit les chairs enflammées et attire la douleur comme par magie. Elle enlève la souffrance dans les contusions et empêche les chairs de se décolorer. On dirait qu'elle renferme un sortilège, tant le mal disparaît vite par son emploi.

# CHRONIQUE THEATRALE

## ORPHEUM

L'Orpheum, ce gentil théâtre, le favori des gens qui s'y connaissent, nous offre cette semaine un magnifique drame des plus passionnants, intitulé: "Le prodigue" en 4 actes. C'est une pièce dramatique au plus haut point, pleine de scènes émouvantes au possible, et qui est appelée à couronner de la manière la plus digne une saison de succès.

La direction a voulu nous offrir un régal, en nous donnant ce drame qui a su attirer tout New-York, pour une série de représentations continuelles pendant deux années. Il est facile à prévoir que tous les amateurs de drames, en auront pour leur goût, et du meilleur.

Mlle Lillian Kemble se surpasse dans le rôle qu'elle y tient et c'est là qu'elle donne le plus haut degré de la mesure d son talent superbe, elle y est applaudie à outrance, et l'on semble regretter que nous l'entendions pour une dernière semaine.

M. Charles McKay soutient bien la même note de succès dans son rôle, et mérite autant d'éloges.

M. Percy Meldon a aussi engagé d'autres artistes de grande valeur, afin de compléter le nombre très grand de personnages composant "Le prodigue".

Nous avons vu que l'audience a su apprécier leur jeu, ainsi que la générosité de

C'est M. M. Pelletier dans ses débuts, et un très chic débutant; et Mme Devoyod, la charmante artiste qui nous émeut, si grandement imposante dans ses rôles qui lui sont adaptés semble-t-il. C'est sa rentrée et le public ne semble pas l'avoir oubliée, tout le contraire.

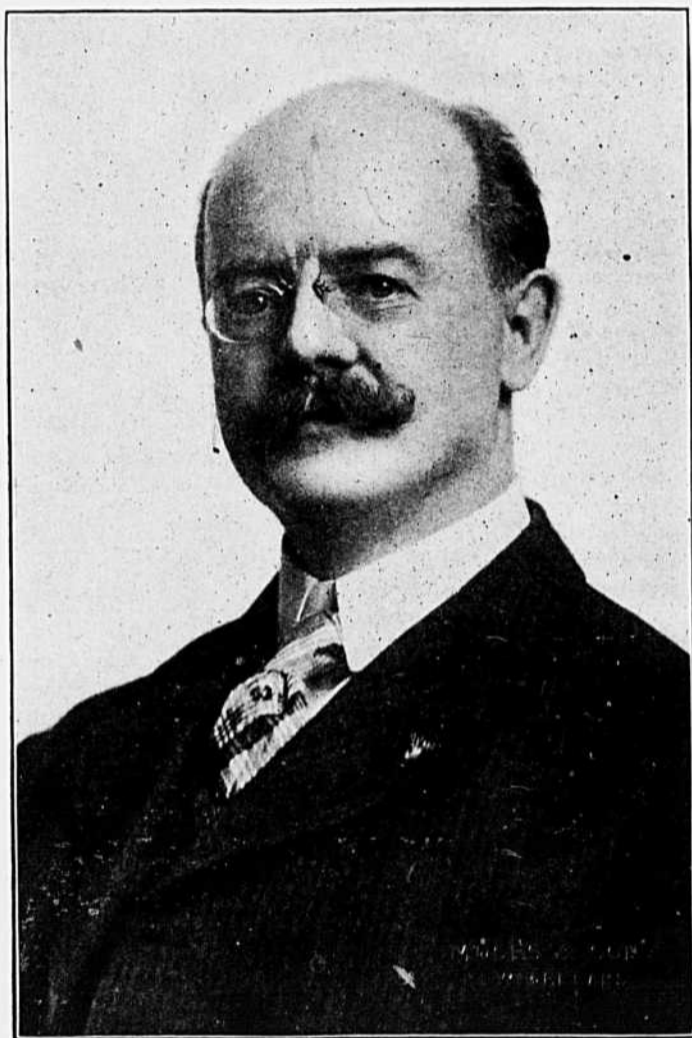
Et MM. Fillion et Mallet, que toujours l'on est heureux et charmé de revoir. Aussi jouissent-ils de la grande faveur des heureux habitués du théâtre National français à Montréal. On ne cesse d'aimer à les entendre.

Tous, cette semaine, excellent dans les rôles, le drame est plein d'émotion communicative, et nous pouvons prédire un succès énorme cette semaine.

Ne manquons pas d'aller applaudir ces vaillants artistes qui jouent avec tant de verve, qui nous font passer de si délicieux moments, les plus récréatifs, les plus profonds, que puissent nous procurer un drame comme celui que l'on y joue cette semaine.

## PARC SOHMER

La réputation du Parc Sohmer date de trop longues années, pour qu'il soit nécessaire d'en reparler. Le Parc Sohmer est, dans l'esprit du public de Montréal, comme d'ailleurs, une institution tout naturellement obligée de la ville. Il n'y aurait presque pas de Montréal s'il n'y avait pas



M. PERCY MELDON  
directeur de la troupe à l'Orpheum

M. Meldon qui ne regarde pas aux frais de dépenses, quand il désire avoir l'approbation et l'encouragement du public.

Toute la compagnie apparaît dans cette pièce et c'est un plaisir toujours nouveau à constater, que de voir les rôles si bien distribués à chaque tempérament spécial de l'artiste, un rôle identifié, à son jeu, et tout concourt à en faire une représentation hors ligne.

Nous ne pouvons que dire: Allez voir jouer encore une fois la vaillante troupe de l'Orpheum qui nous a fait éprouver les plus grandes joies d'une soirée délicieuse passée à ce coquet théâtre.

Les prix restent les mêmes.

## THEATRE NATIONAL

Après une semaine d'ouverture des plus brillantes, le Théâtre National ne pouvait manquer de nous offrir quelque chose d'égal en saveur, à une pièce qui a fait sale comble.

On nous donne cette semaine: "La carte révélatrice" en 5 actes de Decourcelle, un drame à sensation, un succès en Europe, et bientôt un succès à Montréal, n'en doutons pas. L'auteur est trop connu, pour qu'il soit nécessaire d'analyser son oeuvre, et d'en déclamer les mérites, ceux qui la verront jouer cette semaine seront tous les meilleurs, les plus éloquentes témoignages, de sa haute valeur.

INTERNATIONAL  
*Business College*

198 STE-CATHERINE O. MONTREAL.  
FONDE EN 1895  
ENSEIGNEMENT INDIVIDUEL, JOUR  
ET SOIR.

Positions assurées. Réouverture le 26 août. Prospectus sur demande. Tel. Main 309.

ANGUS CAZA, Lir.



Mlle LILLIAN KEMBLE  
à l'Orpheum

D'autres nouveaux détails nous arrivent sur la grande chaîne d'hôtels palais que les autorités du Grand Tronc espèrent être terminée, à l'inauguration du G. T. P. en 1914.

Les plans pour l'hôtel Edmonton sont complétés et le contrat sera bientôt en forme pour sa location. On a pourvu cet hôtel de plus de 150 chambres et le coût total s'élèvera à plus de \$750,000.

On a conçu le plan d'ériger un édifice semblable à Régina, et un des plus beaux hôtels de ces séries, sera construit dans le voisinage de Mount Robson, tandis que le dernier anneau de cette chaîne sera à Prince Rupert.

Tout sera meublé et décoré de la même manière artistique et luxueuse que le "Château Laurier" à Ottawa,

et que le "Fort Garry" qui est presque terminé à Winnipeg.

Une grande inauguration de tout ce système d'hôtelleries est projetée pour le voyage du premier train transcontinental, et il est à espérer

que les négociations qui se font avec le Gouvernement Britannique se termineront par l'honneur de compter Sa Majesté le Roi Georges V, pour l'un de ses passagers. Un tel événement serait d'un heureux auspice pour la grande ligne nationale du Canada.

Des cures sans nombre ont été opérées par le Holloway's Corn Cure. Il a un pouvoir qui lui est propre et qu'on ne trouve pas dans les autres préparations.



M. CHAS. MCKAY  
premier rôle à l'Orpheum



**DISPARITION**  
— DE LA —  
**MAIGREUR**  
DES CREUX DES EPAULES  
ET DE LA GORGE  
**DEVELOPPEMENT**  
BEAUTE. FERMETE DE LA  
POITRINE =  
PAR L'EMPLOI DU  
**REGENERATEUR MARONI**

Envoyez aujourd'hui 10c à Dept.  
B. Dr A. Maroni, 39a Viger, Mont-  
réal, et vous en recevrez la preuve.



**GUERLAIN**

FONDEE  
en 1828

RUE DE LA PAIX 15 PARIS

USINE A BECON LES BRUERES

Avec ses plus respectueuses étiquettes Guerlain se permet  
d'appeler l'attention de son élégante clientèle sur la liste  
ci-après de ses articles :

<b>PARFUMS POUR LE VAPORISATEUR :</b>	<b>Eau de Cologne Hégémonienne.</b>
Quand vient l'Été.	<b>Eau de Cologne Impériale.</b>
Rue de la Paix.	<b>Eau de Toilette Gardénia.</b>
Après l'Ondée.	<b>Eau du Coq.</b>
Sillage.	<b>Sapoceti, savon pour la toilette.</b>
Bon Vieux Temps.	<b>Crème de fraises.</b>
Jicky.	<b>Crème Secret de Bonne Femme.</b>
Chypre de Paris.	<b>Poudre Ladies in all Climates.</b>
Tsao-Ko.	<b>Rose du Moulin (rouge pour le visage).</b>

PASSEZ VOS VACANCES A



## l'Hotel du Lac St-Joseph

50 MINUTES DE QUEBEC

Au coeur des Laurentides, sur un lac de 7 milles de long, agréable voisinage, à l'abri des fièvres de foin. Six trains aller et six trains retour tous les jours.

Gaz et Electricité à l'hôtel, améliorations modernes, téléphone, salles et chambres spacieuses, orchestre, salle de danse splendide. Canot automobile, grèves sablonneuses, pêche, tennis, croquet, golf, paysage incomparable. Taux modérés.

Bureau des Billets du Canadian Northern, 230 rue St-Jacques, Montréal.



**TAUX**  
\$2.50 par jour.  
\$11.50 par semaine.  
Prix spéciaux pour séjours  
longtemps.

## Notes Encyclopédiques

Un nouveau truc de cambrioleurs vient d'être découvert à Londres. Une feuille de papier glissée sous la porte d'une maison, et les lettres jetées dans la boîte à lettres tombaient sur le papier, qui était ensuite retiré prestement avec les lettres.

Les batteurs de femmes en Allemagne ne sont pas envoyés en prison de la même manière qu'ici, mais ils n'en sont pas moins punis, je vous assure. Ils sont arrêtés en quittant l'ouvrage le samedi et retenus en prison, jusqu'à l'heure de recommencer le travail, le lundi, pendant ce temps-là, son salaire est remis à sa femme et à sa famille.

Un homme qui aime les chats a ouvert un hôtel pour ces bêtes à Cheshire, Connecticut. Lui-même étant hôtelier, il a garni une grande chambre dans le soubassement de son hôtel, et là, les chats abandonnés, viennent se réfugier, et ont trois bons repas par jour. Il y a maintenant 100 chats dans cet hôtel. M. Scott est si satisfait de son expérience qu'il veut en établir plusieurs autres.

Il y a plusieurs signes de folie en Italie. Un gentilhomme de Turin a laissé des instructions pour que ses funérailles soient faites le plus gaieusement possible, une fanfare, qu'on donne à Loire, deux cigares à chaque homme. Inutile de dire qu'il y avait beaucoup de monde à l'enterrement. La veuve, suivant ses dernières volontés, était toute habillée en rouge. Et il y eut un grand banquet après les funérailles.

On emploie un chien comme marchand de journaux à Coventry, et comme messenger. Un paquet de journaux, pas trop lourd, est attaché au collier du chien, quoiqu'il insiste pour les porter dans sa gueule. Alors, sans perdre un instant, il court les délivrer dans chaque dépôt.

Une femme à Vienne a été envoyée en prison pour trois mois pour avoir parlé sans respect de Marie-Thérèse qui est morte il y a 131 ans. En Autriche, la Royauté est protégée de la critique, écrite ou parlée pour 200 ans après la mort.

A quelque confession, à quelque parti qu'il appartienne, le sectaire me fait horreur.

Il semblerait que l'espèce dût tendre à diminuer et à disparaître de la surface du monde civilisé.

Il semblerait que dans un temps où l'on marche vers la fraternité des peuples, on pût constater quelque progrès dans la fraternité des citoyens appartenant à une même nation. — Guy de Cassagnac.

Parmi les dames turques les taches noires, grains de beauté, sont considérés comme ce qu'il y a de plus joli, on dit que l'amour a laissé un baiser sur ce petit endroit, ou que les esprits ont murmuré à l'oreille... Nulle femme turque n'est considérée vraiment belle, si elle n'a un grain de beauté ou deux.

Quand un Empereur Chinois meurt, la nouvelle est communiquée par des dépêches écrites en encre bleue, qui est la couleur du deuil. Toutes les personnes, d'un rang élevé, sont requises d'ôter les ornements rouges de leurs coiffures et tous les boutons sur leurs habits, indiquant leur rang et tous les citoyens de la Chine, sans exception, ne doivent ni se raser, ni faire clipper leur tête pendant cent jours.

Un nouveau "Safe" vient d'être inventé. Il est pourvu d'un phonographe et ne peut être ouvert que par la voix du propriétaire. Une ouverture comme celle des téléphones prend la place de la serrure, il y a l'aiguille ordinaire, qui tourne dans un cylindre phonographique. Afin que le coffre-fort s'ouvre le mot de passe doit être prononcé par celui qui l'a enregistré. Ce serait utile à Montréal.

On rapporte qu'un mariage romantique vient d'avoir lieu à Canton, Ohio. C'est celui d'un millionnaire américain avec sa cuisinière. Le nom de celle-ci est Rosa Jansen, et elle gagna le coeur de son mari par son art culinaire. Elle fut engagée par M. Langenbach, et il fut si ravi du premier repas qu'elle lui servit, qu'il la demanda en mariage sur le champ. La cuisinière en fut toute interloquée, on la pense bien, mais elle fit aussi à l'Américaine et l'accepta. Ils furent mariés une heure plus tard, après que le merveilleux repas fut servi sur la table.

Afin de prouver qu'une femme est capable de tout faire, Madame Charlotte M. Poole, une suffragette américaine, descendit dans les machines du navire "Océania", à son voyage aux Bermudes. Elle emprunta de vieux habits, et fit le chauffeur, recevant les applaudissements de l'ingénieur. Elle y resta vingt-cinq minutes, remonta pour souffler, et déclara qu'elle était prête à y retourner ensuite.

Le restaurant zoologique en plein air, de Berlin, Allemagne, le plus grand restaurant pension du monde, est si vaste que 10,000 personnes peuvent s'y asseoir. Il y a des terrasses en été qui peuvent y accommoder plus de 10,000 dîneurs. Il y a 1,000 waiters, et les cuisiniers et les marmitons sont au nombre de 500.

... LES ...  
**Essences Culinaires de Jonas**  
 sont recommandées par les chefs les plus célèbres  
 elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les



**Essences de Jonas**

**HENRI JONAS & Cie, Fabricants**  
 391 rue St-Paul, Montréal.

**Salon d'Optique St-Germain**  
 270 STE-CATHERINE EST  
 Édifice de la Banque d'Hochelega



TEL. EST 3798

AJUSTEMENT DE LUNETTES ET PINCE-NEZ FAIT AVEC PRECISION ET SUR COMMANDE

Reparations faites pendant que vous attendez

**Le RHUME de CERVEAU**  
 avec l'écoulement incessant qui l'accompagne, suivi du mal de tête, de malaise général, de courbature, est souvent le précurseur de la Grippe ou de la Bronchite.

Pour faire avorter ou disparaître cette affection pénible, prenez un ou deux

**Cachets Gauvin**  
 CONTRE LE MAL DE TETE



avec un intervalle d'une heure entre les deux cachets, et du même coup vous préviendrez ainsi sûrement la Grippe ou la Bronchite, avec leurs conséquences si redoutables.

Cher Monsieur Gauvin, vos cachets font merveille, je les prends toujours à coup sûr. Neuralgie, douleurs rhumatismales, maux de tête épouvantables se dissipent comme par enchantement avec un cachet, exceptionnellement, deux. Votre etc., Eusebe Cloutier, Fall River, Mass.

En vente partout: 25 cts la boîte.  
**J. A. E. Gauvin, Pharmacien-Chimiste**  
 850 rue Ste-Catherine-Est, Montréal.



**"ONDULINE"**  
 Eau à Friser, à onduler les cheveux, garantie inoffensive.

Embellit la chevelure et la parfume agréablement.

25c. Dans toutes les Pharmacies.

Un remède contre la Fièvre ordinaire.—Les dérangements de l'estomac et du foie précèdent toujours les attaques de fièvre, ce qui indique une perturbation dans le fonctionnement des organes digestifs et une baisse dans la qualité du sang. En pareils cas, les Pilules Végétales de Parmelee ont été trouvées efficaces, parce qu'elles coupent la fièvre et la maîtrisent en peu de jours. Beaucoup de gens sont sujets à ces douloureux dérangements et pour eux il n'existe pas de préparations, sous la main, qui soient supérieures comme agent de guérison.

# VARIETES

Deux jeunes époux de Londres, Angleterre, viennent de se faire un étrange cadeau de noce, l'autre jour, ils se sont donné chacun un revolver.

Les gens qui font la charité, en général, ne se ruinent point, et les gens qui ont le goût de se ruiner ne font guère la charité.—Comte F. De Champagny.

La Russie et le Japon qui se sont battus en 1904-05, au sujet de la Mandchourie, viennent de conclure une entente qui en fait les meilleurs amis du monde.

On prédit même qu'avant bien des années elles signeront une alliance offensive et défensive. Les temps changent...

D'après une statistique que publie le ministère des chemins de fer prussiens, voici quelle est la proportion des tués et blessés par million de voyageurs pour les réseaux des différents pays:

Allemagne, 0.47; France, 1.05; Autriche-Hongrie, 1.96; Angleterre, 2.63; Etats-Unis, 12.5, etc.

La sécurité de voyage en Allemagne est donc deux fois supérieure à la sécurité sur le réseau français, quatre fois à celle des chemins de fer autrichiens, cinq fois à celle des chemins de fer anglais, et vingt-cinq fois à celle des chemins de fer américains.

La "Dépêche Marocaino", consacre un long article à la gloire des soldats de la Légion étrangère et elle rapporte divers faits et gestes de ces héros anonymes, dont d'Esparbès a déjà exalté le courage et le stoïcisme.

Citons l'anecdote caractéristique qui a rapport au soldat engagé en 1892, sous le nom de Bandissen:

Tres fermé, grand Allemand blond aux yeux bleus, cet homme ne voulut jamais rien avouer. Sa vie à la chambre était silencieuse et froide, invisible presque: le glissement d'une carmelite. Il part au Tonkin en 1894, est de toutes les rencontres, marche au feu, très brave, très tranquille, très lourd, très simple, très Prussien, musé au milieu des balles, une pipe sous son gros nez, comme un ours dans un vol d'abeilles. Un plomb lui traverse la cuisse, coupe l'artère. On le transporte à Cho-Ra. "J'ai mon compte, dit-il, laissez." Il redemande sa pipe, fume, et quand il n'a plus de sang, il meurt.

Quatre mois après, on écrit d'Allemagne au poste de Cho-Ra pour savoir si le nommé Bandissen n'avait laissé aucun souvenir. Le capitaine s'informe, et apprend que le brave soldat, ex-officier allemand, était comte de Bandissen, fils de l'ancien gouverneur de Magdebourg. Sur tout le reste, passé, drame, causes, motifs, mystère...

Vivent les honnêtes gens! Ils sont encore moins canailles que les autres.

Pour une nation, marcher à la tête de la civilisation, c'est tenir le premier rang dans la course à l'abîme.

M. Carnegie a accordé une pension de \$35 dollars par mois à un homme qui avait été emprisonné vingt ans pour un crime dont il était innocent.

Le juge n'a bien souvent à se prononcer qu'entre deux intérêts également délictueux.

Le ténor Caruso, qui va chanter à douze représentations de l'Opéra national de Buenos-Aires, recevra pour chacune un cachet de \$7,500.

Jamais Caruso n'a été payé si généreusement à New-York ou en Europe.

Le touchant récit que nous reproduisons ci-après mérite une conclusion plus large que celle que lui souhaite le confrère parisien à qui nous l'empruntons: c'est sur toutes les lignes de chemin de fer du monde que les chiens d'aveugle devraient être admis gratuitement.

"Ce qu'il y a de meilleur chez l'homme, a dit un philosophe, c'est le chien. C'est notre plus tendre conquête..."

Chaque matin, un observateur enclin à philosopher pourrait faire son émotion de ce spectacle: place Cléchy, un homme très correct, très droit, et qu'à sa mise on suppose être un employé de commerce, vient vers la station du Métropolitain. Un chien tenu en laisse, le guide: un brave citoyen de chien, vigilant, paternel, et qui sait qu'un maître, lorsqu'il est aveugle,—comme c'est ici le cas,—est un enfant donné par la nature à notre vieux frère le toutou. Au moment de s'engager dans l'escalier qui descend au chemin de fer métropolitain, l'homme défait la laisse du chien: "Va, mon vieux, va dit-il... Tu sais où? Et ne maraudes point, surtout". Le chien jappe, lèche, et—triste un peu,—s'éloigne...

L'aveugle, cependant, prend son billet au guichet, descend prudemment vers le quai, accède dans un wagon, s'y assied. Trois stations après—: square d'Anvers,—il remonte au boulevard extérieur.

Son chien l'y attend qui bondit, exulte, le caresse, et se remet en laisse. Il guide ainsi son pauvre fardeau d'homme: le lamentable maître fermé à la clémence du jour...

On s'apitoie. Et l'on pense que ce serait faire acte d'humanité que de permettre aux chiens d'aveugles de ne jamais, même dans le Métropolitain, de ne jamais quitter leur maître... leur enfant".

## Pour Maigrir Sans Danger

Prenez un remède actif et dont, dès les premiers jours, vous constaterez l'efficacité: les

### Sels Naturels "CUQUETS"

feront disparaître complètement l'essoufflement et les palpitations de coeur. Vous éprouverez plus de goût pour la marche et les exercices; vous vous sentirez plus vigoureux—et vous verrez peu à peu disparaître votre excès d'embonpoint.

En vente dans toutes les pharmacies.

Gros: Cie d'Importation Anglo-Française  
 232, Rue Lemoine, - - - Montréal.

### Poils Follets

cheveux et barbe superflue du visage, le cou ou les bras.

quelque touffe qu'elle soit, enlevée et détruite totalement en moins de trois minutes, sans douleur et sans endommager la peau la plus délicate.



\$50 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Et nous n'avons pas peur de faire faire un essai gratis de cette préparation nommée RAZORINE du Dr Simon, Paris, France. Envoyez-nous votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous enverrons un paquet suffisant pour prouver son infailibilité. Ecrivez aujourd'hui. Adressez Cooper & Co., Dépt. 5, Montréal.

Goûtons avec gratitude les joies que Dieu a mises dans notre lot, si petites soient-elles.

L'Allemagne possède un chemin de fer miniature, qui est cependant très utile, dont la chose la plus curieuse est, qu'il n'y a ni ingénieur, ni conducteur. On s'en sert pour transporter le sel des mines à Strassfurt. Le train consiste en 30 trucks portant chacun une demi-tonne de sel. Les engins sont électriques, de 24 h. p. chacun. Quand le train approche de la station, et il y en a cinq sur la ligne, il y a une cloche automatique qui sonne, et l'Agent de la station tourne une "switch" pour le recevoir. C'est lui-même qui l'arrête quand il le veut.

**EAU des CARMES**  
 CORDIAL DIGESTIF



**BOYER**  
 est le **Seul Successeur**  
 des **CARMES DÉCHAUSSÉS**  
 de la Rue de Vaugirard.

AGENTS: ROUGIER Frères, 4597, Rue Notre-Dame, Montréal.



## 225 Profits par An

Un colporteur de fruits et de légumes à Détroit dispose de son stock chaque jour, il fait 225 profits différents par année et ne travaille pas quand le temps est mauvais.

Il n'achète que ce qu'il peut vendre en un jour. Il ne porte aucun stock non vendable.

Il revend pour le détail à l'épicier, et cependant ses profits lui rapportent plus d'argent, avec une seule charge de marchandises que beaucoup d'épiciers avec un char entier.

"Augmenter le Capital, acheter pour un Gain", voilà deux chapitres du nouveau livre de détail de Burroughs. "Les profits d'un Meilleur Jour" vous expliquera comment arriver à cela.

Le Gérant de tout magasin de détail peut en avoir une copie sans débourser un sou, sans aucune obligation en en faisant la demande avec une lettre ayant l'entête de sa maison. Les autres peuvent avoir ce livre au prix de 50 cts la copie. Timbres ou argent.

### Burroughs Adding Machine Co.

R. N. AHERN, gérant des Ventes  
392 St-Jacques,  
Montréal, - - Qué

### MANNEQUINS

de tout genre depuis \$1.50 à \$15.00

Demandez catalogue en français

### DELFOSE & CIE

Manufacturiers  
de fixtures (stands) en cuivre, Nicke pour magasin et vitrine, tete en ciré, etc.

BUREAU et SALLE D'ÉCHANTILLONS, 247-249 GRAIG O  
Fabrique : 1-3-5-7 rue Hermine, Montréal

Le Dr J. D. Kellogg's Dysentery Cordial, est spécialement préparé pour combattre la dysenterie, le choléra morbus et tous les désordres inflammatoires que le changement de nourriture et d'eau produisent dans l'estomac et les intestins. Ces indispositions sont plus fréquentes en été qu'en hiver, mais elles ne sont pas confinées aux mois de chaleur, car un relâchement imprévu des voies intestinales peut se produire en tout temps. Celui qui en est victime peut se soulager rapidement avec ce cordial.

## L'ACHETEUR PRUDENT

Il y a quelques mois, un prince russe, fort connu, entra chez un joaillier et manifesta l'intention de faire un achat.

—Mon prince, répondit l'orfèvre, c'est aujourd'hui dimanche, dans notre maison, qui date de cent ans, on n'a jamais vendu ce jour-là; vous m'obligeriez beaucoup, si vous aviez la complaisance de revenir demain.

—Impossible, je pars ce soir sans faute.

—Je le regrette; mais je ne puis violer ni la loi de Dieu, ni le règlement de la maison.

—Réfléchissez: vos scrupules vont vous faire manquer une belle affaire. J'ai l'intention d'acheter pour une quarantaine de mille francs de diamants.

—Je suis désolé... nous ne vendons pas le dimanche.

—C'est votre dernier mot?

—Oui, mon prince.

L'étranger sortit, et entra dans un magasin voisin, dont le patron s'empressa de lui montrer les marchandises. Tout en les examinant, le prince russe réfléchissait.

"J'ai été tout de même, pensait-il, bien imprudent et bien naïf en reprochant, ou à peu près, à l'autre orfèvre ses scrupules. C'est, justement, un négociant scrupuleux qu'il me faut. Je ne saurais distinguer un caillon du Rhin d'un diamant du Brésil. Un orfèvre, malhonnête homme, peut me voler comme au coin d'un d'un bois. A la vente rien ne prouve que celui chez lequel je me trouve soit un voleur; mais rien ne prouve qu'il n'en soit pas. Le premier m'offrirait au moins une garantie. Il serait en effet par trop singulier de respecter le troisième précepte du décalogue, qui ordonne de sanctifier le dimanche, et de fouler aux pieds le septième, commandement qui défend de tromper et de voler le prochain."

Le résultat de ces réflexions fut que l'étranger quitta le magasin sans rien acheter, et différa son départ de vingt-quatre heures.

Il se rendit le lendemain lundi, chez le négociant chrétien, qui le traita en conséquence, et lui vendit à prix raisonnable.

Que ceux qui vendent imitent l'orfèvre, et ceux qui achètent, le prince russe: tout le monde s'en trouvera bien.

## C'EN AVAIT L'AIR

Fred, accompagné de sa gouvernante, passait dans une rue ou un tas de paille avait été répandu sur le pavé, en face d'une maison où il y avait quelqu'un de malade.

—Mademoiselle, pourquoi ont-ils jeté toute cette paille ici?

—C'est, dit-elle, qu'un petit bébé est arrivé chez Madame Aimée hier soir.

—My! dit Freddy, il était bien empaqueté!

## DE MONTREAL A CARILLON

### Une délicieuse promenade

Il n'est guère de promenade plus agréable à accomplir, au cours de la saison d'été que celle de Montréal à Carillon sur les magnifiques bateaux de la "Ottawa River Navigation Company".

Le touriste part à 8 heures a. m. par la gare du Grand Tronc et se rend à Lachine où l'attend le bateau. C'est d'abord une traversée magnifique du lac St-Louis après avoir laissé à droite l'antique moulin construit en pierre au bout de l'île en l'an 1700; on arrive alors en vue de l'île Perrot où se fit, jadis, un important commerce de fourrages.

C'est ensuite Ste-Anne de Bellevue; à proximité s'élèvent les vastes et splendides constructions du collège d'agriculture édifié par Sir William Macdonald. On dit que c'est l'établissement de ce genre le plus complet du monde entier.

Fort Senneville est un peu plus loin; les ruines de ce fort se distinguent fort bien du pont du navire. Construit vers l'an 1693, il fut attaqué souvent par les Indiens et finalement brûlé au cours de la guerre de l'indépendance en 1776.

Entrons maintenant dans le lac des Deux-Montagnes, nous y jouissons d'un coup d'oeil superbe et, tel



qu'un féérique tableau, apparaissent les villages de Vaudreuil et de Como, les établissements des Trappistes d'Oka à l'est du mont Calvaire où chaque année un important pèlerinage a lieu le 14 septembre.

Nous arrivons enfin à Carillon, considéré à juste titre comme une des plus belles places d'été que l'on puisse voir, les touristes de Montréal et d'Ottawa y viennent en grand nombre et réellement cet enthousiasme est amplement justifié par la beauté du lieu.

Le retour de Carillon à Montréal, s'effectue tout entier par la voie fluviale, c'est-à-dire que le voyage s'augmente de l'agrément de sauter les rapides de Lachine; grâce à l'habileté des pilotes cette partie du voyage est absolument sans danger.

La rentrée à Montréal à 7 heures six heures, c'est donc une journée entière de voyage sur un navire des plus confortables et un parcours d'environ 110 milles que l'on a effectué pour le prix réellement minimum de un dollar seulement.

Par une attention délicate de la "Ottawa River Navigation Company", les enfants au-dessous de 12 ans sont admis à demi-tarif.

Nous ne saurions, en conséquence, trop encourager nos lecteurs à profiter des excellentes conditions de cette Compagnie. Le voyage de Montréal à Carillon est un de ceux qu'ils feront volontiers souvent après en avoir goûté le charme une première fois.

**Une cure du rhumatisme.** — Une des formes douloureuses et tenaces du rhumatisme est causée par des impuretés dans le sang, résultant du fonctionnement défectueux du foie et du rein. Le sang devient saturé d'acide urique et cela cause bien des douleurs dans les tissus et les articulations. Il est reconnu que les Pilles Végétales de Parmelee ont effectué plusieurs guérisons remarquables et leur usage est fortement recommandé. Un essai convaincra n'importe qui de leur valeur.

Le poisson qui cherche l'hameçon va cherchant sa perdition.

## Défaites-vous des Poils Follets

### Essai Gratuit

Préparation merveilleuse surpassant tout ce qui est encore connu.



Ces poils auront disparu en 3 Minutes!

Et seront partis pour toujours!

Je voudrais que toute personne désirant se débarrasser de poils superflus sur n'importe quelle partie du corps, pût se rendre compte des effets extraordinaires de mon Electro-la, la plus remarquable préparation du jour. Vous n'avez encore rien essayé d'aussi effectif, et vous n'essayeriez pas autre chose après vous en être servi une fois. Différente en cela des autres préparations, Electro-la détruit la vie même du poil à sa racine. Electro-la est en outre parfaitement inoffensif, ne rougit pas la peau, ne laisse pas d'irritation. En trois minutes, tous les poils superflus auront disparu, et la peau, si tendre soit elle, restera fraîche, souple et fine.

Que les poils soient forts ou duveteux, ils disparaîtront. Une femme peut donc à présent enlever tous ces poils, rudes ou soyeux, qui lui recouvrent les bras, le cou, le visage ou la poitrine, et sa beauté y gagnera d'autant. Comme preuve de ce que j'avance, je m'engage à vous expédier gratis un paquet substantiel du nouvel Electro-la, dont vous pourrez faire l'essai, si vous voulez simplement me donner votre nom et votre adresse, incluant un timbre de 2 sous, pour payer une partie de l'expédition par maille. Le paquet régulier d'Electro-la vaut \$1.00. Si vous le préférez, je vous enverrai le paquet de \$1.00 contre reçu du prix, et je m'engage à vous remettre votre argent si vous n'obtenez pas satisfaction.

### TRAITEMENT GRATUIT No 9150

Inscrivez vos nom et adresse sur les lignes pointillées et adressez le coupon à Anna Burton, 231 E. 43rd St., Chicago, incluant un timbre de 2 sous pour frais de poste, et je vous enverrai immédiatement un paquet-échantillon gratuit de la remarquable Electro-la.

## La Calvitie est Guérie par la Lotion Sulfureuse de Sauzé

### Pilocarpiolodée-Glycero-Ferrugineuse

Fait pousser les sourcils et la moustache. Arrête la chute de vos cheveux. Envoi par la poste sur réception de \$1.25  
Parfumerie Parisienne, - 208, rue Charrier  
Montréal

### OUBLI IMPARDONNABLE



—Si j'y avais pensé, j'aurais dû envoyer ça à la teinturerie Dechaux, 62 ou 710 Ste-Catherine Est. Ce serait prêt aujourd'hui. (Demandez notre livret gratis par la poste, à l'une ou l'autre des adresses ci-dessous).

# SOYONS DES HOMMES

Il n'y a qu'un moyen de se maintenir forts et vigoureux,  
c'est de prendre des

# PILULES MORO

Témoignages de M. Esdras Ruel, de Montréal.

Dans un moment de malice assez spirituelle d'ailleurs, un publiciste a pu dire: "Un homme malade ne vaut pas même une femme."

Malgré l'ironie de cet avancé que justifient peut-être certains faits, il faut y voir toute une leçon dont plus d'un devrait tirer profit.

De constitution plus robuste, bâti plus solidement, celui qui est tout l'opposé du sexe faible est toujours malvenu à se plaindre et, peu habitué aux troubles physiques, il en supporte difficilement les ennuis. La moindre anomalie dans son organisme l'irrite. Il ne souffre pas la douleur qu'il est parfois obligé néanmoins d'endurer bon gré mal gré. Aussi, voyez l'humeur malsade de l'homme malade. Mieux vaut ne pas approcher. Pour lui tout est dépit et mépris! S'il travaille, c'est parce qu'il y est contraint. Mais quel ouvrage il fera?

L'on en voit cependant de ces pauvres êtres qui font quand même leur bonne journée, mais c'est peiner deux fois que de travailler malade.

Voilà pourquoi nous tenons si souvent à rappeler à nos lecteurs que les Pilules Moro sont réellement souveraines pour les hommes, quels qu'ils soient: jeunes, adolescents ou vieux.

L'usage occasionnel des Pilules Moro est certainement l'une des meilleures habitudes à contracter.

Quel homme n'a pas ses fatigues, ses faiblesses et ne se sent jamais malade ou du moins indisposé, mal en train?

Dans tous les cas d'abattement physique, de débilité, de nervosité et de troubles organiques quelconques, les Pilules Moro sont toujours d'un très puissant secours. Bien plus, elles font recouvrer toute énergie perdue et redonnent, à qui les emploie, un regain de jeunesse et de santé.

Les Pilules Moro c'est, en un mot, le véritable tonique, le seul remède pour tout homme qui se sent faiblir ou qui souffre d'un mal quelconque. Rien ne résiste à l'action bienfaisante des Pilules Moro. Dès qu'on y a recours, c'est la santé, la force, la vraie virilité.

Nous pouvons le prouver:

"Entre autres abus, écrit M. Esdras Ruel, j'ai bien mal usé de mon estomac en mangeant au moment du coucher. Je devins dyspeptique. La maladie de foie ajouta bientôt ses tortures au mal qui me faisait tant souffrir.

Pendant quatre ans je fus l'une des pires victimes des maux de tête et des brûlements d'estomac. Les douleurs que j'endurais presque constamment se répandaient dans tous mes membres. Je ne travaillais qu'avec peine et encore... Trois médecins que j'allai voir ne purent faire mieux les uns que les autres. Je faiblissais constamment et mon état n'allait qu'en empirant. La position devint intenable. Il en fut bien autrement dès que j'eus tout abandonné pour suivre le traitement préconisé par les Médecins de la Compagnie Médicale Moro. Le seul emploi des Pilules Moro m'a rétabli complètement. Très régulièrement, durant trois mois, j'ai bien suivi la sage direction donnée concernant



M. ESDRAS RUEL.

l'usage des Pilules Moro. Aussi ai-je beaucoup de plaisir à déclarer que ces excellentes pilules m'ont tout à fait régénéré.

Le travail est maintenant pour moi un agréable passe-temps, car il ne me cause plus de fatigue, attendu que je suis plus fort et plus robuste que jamais.

Ma digestion se fait tout naturellement. En un mot, grâce aux Pilules Moro, je suis en parfaite santé."

ESDRAS RUEL,

1843 rue Boyer, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.— Hommes malades, allez voir les médecins de la Compagnie Médicale Moro si vous désirez des conseils au sujet de votre santé, ou écrivez-leur, si vous ne pouvez vous rendre à leurs bureaux, au No 272 rue Saint-Denis, Montréal. Leurs consultations sont tout à fait gratuites et se donnent, tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, les mardi et samedi et jusqu'à 6 heures les autres jours.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. toutes les lettres doivent être adressées: COMPAGNIE MEDICALE MORO, 272 rue Saint-Denis, Montréal.

Toutes les lettres doivent être adressées:

Compagnie Médicale Moro,

272 rue St-Denis.

- - -

Montreal



# "PRINCE"

**Ameublement  
et Fournitures  
:-: de Maison :-:**

**A PAIEMENTS FACILES**

**La Cie J. S. PRINCE**

**85 Boulevard St-Laurent,  
MONTREAL**

## OFFRE GRATUITE

Si vos nerfs sont détraqués, si vos forces sont épuisées par le surmenage mental ou l'excès de travail physique, il vous faut un traitement basé sur le sens commun afin de reconstituer l'organisme affaibli.

**4 PILULES DU DR. PASTOR**

de composition différente constituent le remède le plus approprié aux besoins du corps. Une boîte de 50 cts vous est offerte gratis.

Envoyez pour cela 10 centins pour frais d'emballage et d'expédition à  
**PASTOR DRUG COMPANY LIMITED**  
Sault Ste-Marie, Ont.

**20c Livres par la malle 25c franco**

Terrail: Cadet Fripouille.  
Montepin: La Porteuse de Pain.  
Decourcelle: Les Deux Gosses.  
Decourcelle: Fanfan et Claudinet.  
Morphy: Les Noces de Mignon.  
Morphy: Mignon

**Librairie DEOM, 47 Ste-Catherine Est**

Remplissez vos devoirs envers les autres et plus encore envers vous-même

## R. & O. Nav. Co. Agreables Excursions de Fin de Semaine

(Départs du quai Victoria)

**SAMEDI.**—Le vapeur "Berthier" part à 2.30 p.m., et revient à 7.30 p.m., prix: Boucherville, 35c; Varennes, 60c; Verchères, 70c.

**SAMEDI ET DIMANCHE,** à 7.00 p.m.—Pour Québec. Les billets bons pour départ de Québec jusqu'au lundi soir suivant. Prix: \$4.90.

**LES DIMANCHES,** le bateau "Trois-Rivières" laisse à 9 a.m.; retour à 8.30 p.m., pour Repentigny et St-Sulpice, 60c; Lavaltrie, 75c; Lanoraie, 85c; Berthier et Grand Nord, \$1.00.

**DIMANCHES.**—Le vapeur "Berthier" part à 9 hrs a.m., et revient à 8.30 p.m., prix: Varennes, 60c; Verchères, 70c; Contrecoeur, 85c; Sorel, \$1.00.

**AU HAUT DE LA RIVIERE**

**SAMEDIS.**—Les vapeurs "Rapids Prince" ou "Rapids Queen" partent à 12.30 (midi), pour Prescott et reviennent dimanche soir à 6.30. Saute les rapides. Prix: \$3.65.

Le train du Grand Tronc part les samedis et dimanches à 9 a.m., pour Cornwall, le retour le même soir, via les rapides à 6.30 p.m. Prix: \$2.50.

**RAFRAICHISSEMENTS A BORD AUX PRIX DE LA VILLE.**

Les steamers pour Toronto et Chutes Niagara—via les Mille-Iles et Rochester, tous les jours, excepté le dimanche, à 12.30 (midi).

Les bateaux pour Québec, tous les jours, à 7 p.m. Les bateaux pour le Saguenay laissent Québec à 8 a.m., les mardis, mercredis, vendredis et samedis.

**BUREAU DES BILLETS, EN VILLE, 9-14 SQUARE VICTORIA.**

## LE PACIFIQUE CANADIEN

**SERVICE D'OTTAWA**

Laisse la gare de la rue Windsor: a7.50 a.m.; b8.40 a.m.; (d) a9.15 a.m.; c10.10 a.m.; a1.00 p.m.; b7.45 p.m.; (e) c9.50 p.m.; c10.30 p.m.  
(d) Rapide se rend à Ottawa en deux heures et quarante-cinq minutes.  
(e) Ce train pour Ottawa a un wagon-lit.

Laisse la gare Place Viger: a8.30 a.m.; a6.30 p.m.  
c Tous les jours, a Tous les jours, excepté le dimanche, b Dimanche seulement.

**SERVICE DE QUEBEC**

Laisse la gare Place Viger: a9.00 a.m.; c1.30 p.m.; c5.00 p.m.; c11.30 p.m.  
c Tous les jours, a Tous les jours, excepté le dimanche.  
**BUREAU DES BILLETS:** 238 rue St-Jacques. Téléphone Main 3732-3733, ou aux gares Viger ou de la gare Windsor.

## GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

**A TORONTO**

**En 7 1/2 Heures par "l'International Limité"**

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m.,

**Quatre Trains Express par Jour**

tous les jours.

**MONTREAL, TORONTO et L'OUEST**  
9 a.m., 9.30 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.  
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

**MONTREAL-NEW-YORK,** via D. & H. Co.—a8.45 a.m., b3.00 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

**MONTREAL-BOSTON —SPRINGFIELD,** via C.V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

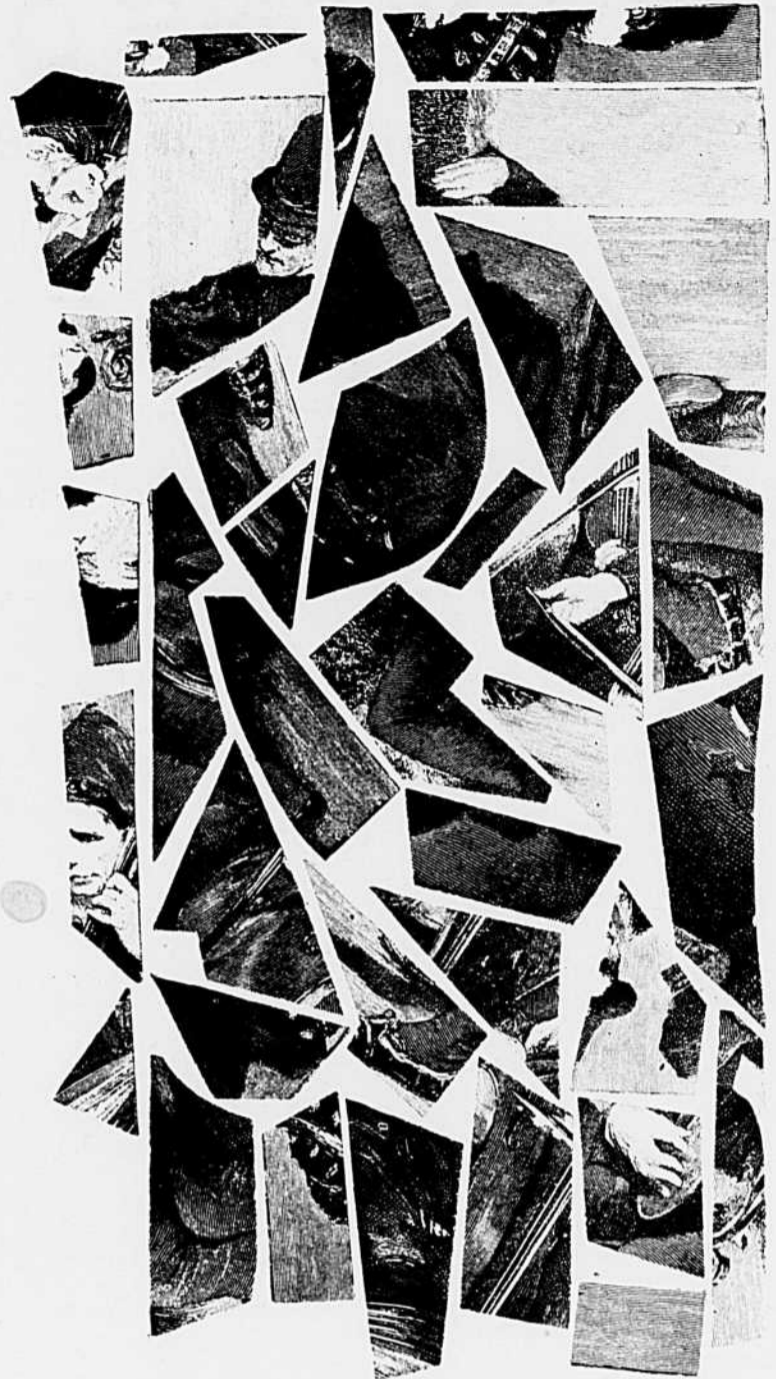
**MONTREAL — OTTAWA —** b7.00 a.m., a8.30 a.m., b3.55 p.m., a8.00 p.m.

**MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-VILLE.**—a8.00 a.m., b4.16 v.m., a8.15 p.m.

aTous les jours, bTous les jours, excepté le dimanche.

**BUREAU DES BILLETS EN VILLE:** 130 rue St-Jacques, Tél. Main 6905.

Ou gare Bonaventure.



**EXPLICATION**

Découpez les carrés ci-dessus, rassemblez-les et collez-les sur un papier de manière à reconstituer une gravure intitulée: Les musiciens.

Attention! tout coupon qui ne portera pas au long l'adresse du concurrent sera mis au panier.

### COUPON DU CASSE-TETE CHINOIS No 801

Réponses reçues jusqu'au 26 août 1912

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Veillez découper convenablement le coupon ci-dessus et envoyez-le avec vos réponses à SPHINX, LE SAMEDI, 200, Boulevard St-Laurent, Montréal. Les bons concurrents participeront à un tirage dont les six premiers noms sortant auront droit à 50c en argent. Le gagnant d'une prime l'ayant constaté dans un numéro subséquent, doit nous la réclamer par lettre, ou en personne s'il est des environs. On peut envoyer autant de réponses à un concours qu'on envoie de coupons.



**EXAMEN DES YEUX GRATIS.** Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur **Le Spécialiste BEAUMIER**

**A L'INSTITUT D'OPTIQUE** 144, rue STE-CATHERINE est, Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL

\*AVIS— Cette annonce rapportée vaut 15c. par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des lunettes si aux magasins "A tout faire" si vous tenez à vos yeux.